
L'ETOILE BLANCHE



Yvonne NETTER et Madeleine FAUCONNEAU du FRESNE

PREFACE

par Yvonne NETTER

Le livre que tu viens d'écrire, Madeleine, est celui de la foi et de l'amitié.

Te souviens-tu que nous avons décidé de le composer ensemble ?

Nous devons conter l'histoire de deux femmes unies par des heures tragiques et des moments très heureux. Mais nos souffrances étaient encore profondes, si vives que nous n'en avons pas eu le courage. Le temps a fait son œuvre.

Je suis sereine, toi aussi. J'ai pardonné tout le mal qui m'a été fait ; je vois mieux en moi...

Comme nous avons eu raison de ne pas réveiller nos douleurs à ce moment pour te permettre de composer seule ce livre que j'ai lu avec ferveur.

Nos deux existences y sont mêlées. Tu y as relaté tous nos instants de notre vie mouvementée d'alors. Je me rappelle tout ce que tu as fait pour moi, ce que j'ai pu faire pour toi.

Comment douter d'une amitié scellée au cours d'une telle détresse ? Ce que tu racontes de ma pauvre vie pendant les huit mois que dura ma captivité est strictement exact.

Tu as compris mes silences, mes inquiétudes, mes révoltes, mes désespoirs.

Tu m'as défendue, protégée et enfin sauvée...

Tu étais pour moi l'univers ; mon univers peuplé de sombres présages, de misère morale, et animé par ton dévouement inlassable. Je n'avais plus d'enfant, de famille ; j'étais abandonnée de tous, j'étais contagieuse et par cela même dangereuse.

Que pouvaient-ils, en vérité, pour moi, ceux qui chaque jour craignaient pour leur liberté, pour leur vie ?

Nous avons eu le même sort ; moi d'abord, toi ensuite ; le calvaire des camps, nous l'avons connu l'une après l'autre. Mieux que moi tu l'as supporté. Parce que Juive j'ai détesté l'injustice dont souffraient tous les Juifs. Tu es chrétienne : volontairement tu faisais le don total de ton être.

Puis, après ton internement, dont j'ai demandé chaque jour à Dieu qu'il se termine, nous nous sommes retrouvées furtivement, pour ne plus nous quitter ensuite. A ce moment, nous avons subi la réaction fatale de tant d'épreuves.

Nous avons trop lutté : le ressort était brisé...

Il m'arrive à travers mon activité présente de regretter souvent la petite maison juchée sur la montagne, les soirées étoilées, le clair de lune merveilleux qui nous découvrait la chaîne des Pyrénées comme si elle se trouvait à portée de notre main, la croix blanche auprès de la porte qu'on voyait de loin dans la vallée, et puis notre cher petit jardin avec son beau figuier et ses petites allées bien entretenues...

Te souvient-il de nos déjeuners au soleil ? Moi, heureuse de me dorer à ses rayons, toi, la tête couverte, par ce grand chapeau de paille que je trouvais si laid...

Nous ne comprenions plus assez à ce moment la douceur d'être ensemble, cœur à cœur, communiant dans ce même amour du sol natal, dans le même espoir de le sentir libre un jour...

Puis, ce fut le retour à Paris, les jours difficiles ; enfin la libération et le bonheur retrouvé au cours de ces journées inoubliables ou notre enthousiasme alla jusqu'au délire.

Et nous voici aujourd'hui, mon amie, arrivées au terme de cette route qui n'a pas toujours été facile à suivre ; les sentiers par lesquels nous avons dû passer ont été souvent rocaillieux.

A travers ce chemin parcouru, trotinant à tes côtés, j'ai compris le sens de l'amitié totale, qui est, en vérité, un échange.

Et nous nous retrouvons maintenant un peu vieilles, mais comme au début de notre voyage, solidement rivées l'une à l'autre : toi, par l'esprit de sacrifice, moi par la reconnaissance.

A travers la souffrance, l'enfer des hommes, vois-tu, Madeleine, peut créer le beau, l'absolu, le sentiment exceptionnel qui ne déçoit point, qui dure autant que la vie, mais il faut que ce soit à l'ombre de la Cité de Dieu...

Yvonne NETTER

AVANT-PROPOS

En 1936 je ne croyais plus en Dieu et ma rencontre avec le Réarmement Moral m'a ramenée à la foi. Je me suis consacrée alors à transmettre autour de moi ce message libérateur. Puis la guerre est venue, qui nous a tous dispersés, sans possibilité de contacts véritables, j'ai été entraînée dans une aventure qui était la suite naturelle de l'idéal qu'à travers le Réarmement Moral j'avais accepté.

Au sortir de la grande épreuve collective, de nouveau j'ai douté, douté de la possibilité de changer des vies à une échelle suffisamment vaste pour que la vague de matérialisme qui déferle sur les nations en soit affectée. J'ai abandonné le Réarmement Moral qui s'obstinait à combattre. Puis, j'ai compris que cet abandon était une trahison impossible. J'ai rejoint mes amis.

Ce livre est l'histoire de ces étapes successives : l'aventure proprement dite, l'aventure perdue et l'aventure retrouvée.

J'aurais pu rédiger depuis longtemps ces souvenirs. J'y ai pensé quelquefois, mais je n'étais pas prête. A travers les premières souffrances et les premières luttes je n'avais pas reconquis mon unité intérieure.

Maintenant le passé surgit devant moi, comme grande fresque aux contours précis, que je puis regarder d'une façon objective. Je le ferai revivre parce qu'il peut être une réponse au besoin d'aventure, au goût du risque, à la soif du sacrifice, qui est au fond du cœur de tout homme.

La crise actuelle est avant tout une réaction, un vide dans lequel s'engouffrent le vice, le désespoir et la médiocrité.

Tous ceux qui se sont lancés dans l'aventure au nom de leur foi ou de leur idéal, on simplement par besoin d'une action qui leur permet de se dépasser, tous, même ceux qui ont le plus souffert, gardent le regret de l'aventure perdue, et cherchent, sans le savoir, le secret de l'aventure retrouvée.

Leur désillusion est faite du refus de se réadapter à une vie désormais incapable de leur apporter le renouvellement de ces heures transcendantes, où le plus médiocre sentait qu'il avait une chance de vivre pour quelque chose de plus grand que lui. Nous refusons la médiocrité des autres et la nôtre. La nôtre nous accable plus que tout.

En apportant l'illusion de ces destins possibles, le roman, le cinéma, le théâtre exercent une grande force d'attraction sur les jeunes, mais ils ne font qu'aggraver en eux certaines nostalgies ; ils ne portent pas en eux, dans l'état actuel de leur évolution, le dynamisme qui engage à l'action et ne donnent pas la solution capable de renverser le courant de pensée d'un pays. Ils ne dispensent, dans le cas le meilleur, que quelques heures d'oubli.

Ce n'est pas un opium que le monde désespéré réclame. Pour les tâches qui l'attendent, chaque homme a besoin d'être galvanisé, de retrouver l'ardeur qui le soutenait dans l'aventure première...

Ce livre voudrait répondre à ceux qui souffrent du regret de l'aventure perdue, à ceux aussi qui ont passé à côté d'elle sans la connaître, faute d'avoir pu se décider à faire un choix.

Pour les uns et les autres, l'aventure est là encore, avec ses possibilités toutes puissantes, ses exaltations, ses combats, ses victoires...

C'est l'aventure de la vie même, qui engage tout notre être, celle qui n'aura jamais de fin, ni en ce monde, ni au-delà.

PREMIERE PARTIE

L 'AVENTURE

CHAPITRE I

L'Exode

En juin 40 quelques jours avant l'entrée des Allemands à Paris, je croyais encore à la victoire.

L'idée qu'ils pourraient déferler sur la ville, y commettre des ravages, n'était pas exclue de ma pensée. Mais j'envisageais cette éventualité comme une incidence douloureuse, une nécessité mystérieuse de la stratégie alliée et française.

Ils prendraient Paris. Nous souffririons. Beaucoup mourraient peut-être. Cela n'avait pas d'importance... Que sont nos vies ?

L'essentiel restait ceci : c'est qu'ils seraient battus, battus sur la Loire, ou ailleurs, mais battus définitivement et « boutés » hors de France.

A la guerre de 1914, j'avais 20 ans. Mes cousins avaient combattu gantés de blanc, le plumet au shako, et ils avaient été tués. Je gardais d'eux quelques messages tout remplis d'un souffle héroïque et d'un lyrisme ardent.¹

Les zeppelins étaient venus, puis les premiers avions ; puis la grosse Bertha qui, à intervalles réguliers, crachait ses engins de mort. Je n'éprouvais aucune crainte. J'étais fière que les civils pussent participer au danger, comme ceux de l'avant. Il en rejaillissait sur nous un peu de gloire.

De cette guerre 1914-1918, je n'ai rien gardé d'autre que ces belles images d'Epinal, hautes en couleur et sans nuances, où deux forces antagonistes s'affrontaient : l'une qui me semblait toute pure et merveilleuse, auréolée d'héroïsme et de justice : la France, l'autre cruelle, sanguinaire, incarnation démoniaque de la mauvaise foi : l'Allemagne.

C'est ainsi que, pendant de longues années, j'ai aimé la France et que je me suis représenté son idéal visage.

Lorsque j'étais une toute petite fille de cinq ans à peine, j'avais déjà cette passion tout instinctive de mon pays.

Je revois l'étroit sentier fleuri d'églantines où pour la première fois, ma bonne me raconta l'histoire de Jeanne d'Arc. J'en éprouvais une émotion intense et l'évocation du bûcher de Rouen demeure étroitement associée dans mon imagination au cadre printanier de cette promenade. La pensée de Jeanne faisait naître

¹ Maurice Petit mort pour la France le 30 juillet 1916 à l'âge de 25 ans, Michel Rougier, mort pour le France le 27 septembre 1918 à l'âge de 23 ans, Emmanuel Menu de Ménil mort pour la France le 21 août 1918 à l'âge de 20 ans, Marcel Menu de Ménil mort pour la France le 4 novembre 1918 à l'âge de 29 ans.

immédiatement en moi la vision de ces grandes flammes dévorantes à travers lesquelles se dressait la croix, et l'image du sentier plein de verdure que des fleurs d'égantier étoilaient.

J'écoutais aussi, à la nuit tombante, la mélodie que ma bonne chantait. C'était la musique la plus poignante que j'aie jusqu'alors entendue...

*« Alsace et Lorraine,
Les deux pauvres sœurs :
Ô race germaine,
Tu brisas leur cœur... »*

Cela se terminait ainsi :

*« Mais là-bas la France,
Espère toujours
En leur délivrance
Pour de plus beaux jours »*

Je répétais inlassablement ce chant qui me paraissait sublime. Je détestais les Allemands.

Mon amour de la France était fait de ces images et de cette poésie. Il était essentiellement subjectif et ne détermina plus tard en moi aucun sens de responsabilité.

C'est pourquoi en 1940 mes premières réactions, face à l'exode, furent des réactions d'indignation et de colère désespérée.

Eh quoi ! Cette France héroïque, cette France tant aimée, elle prenait peur... Elle fuyait...

Elle se répandait le long des routes en un défilé pitoyable, embouteillant les armées dans leur repli, rendant peut-être impossible leur regroupement et la victoire.

Ô mon pays !

De cette grande douleur et de cette amère désillusion naquit enfin un amour plus viril et plus clairvoyant. Et je sentis grandir en moi la passion de servir.

CHAPITRE II

Comment servir mon Pays ?

D'abord une tâche s'imposait : rassembler les énergies, revigorer les courages.

On ne pouvait pas rester sur cette panique. Tous les jours, j'allais voir Line Piguet. Line était l'amie incomparable, la femme indomptable et indomptée... Elle était comme moi : elle bouillait. Nous prenions ensemble et à tout propos des colères épiques. Nous attaquions, dans les boutiques, les acheteurs pusillanimes... nous faisons rentrer dans la gorge des gens les propos défaitistes... nous vivions dans une continuelle bagarre.

Et ainsi nos nerfs se soulageaient. Je me sentais à l'aise dans cette atmosphère de bataille et je ne demandais qu'à continuer.

Mais un jour Line me dit : « Ma vieille, nous faisons fausse route. Tout cela est bel et bon. Mais cela n'apporte rien. Faisons silence en nous-mêmes. Prions. Dieu nous indiquera le-meilleur chemin »

Line avait vu clair la première. C'était toujours ainsi dans notre amitié. Dans le ciel éblouissant de juin, les premières fumées des stocks d'essence qu'on brûlait s'élevaient vers l'Est en sinistres colonnes. Paris se vidait... Un désarroi total semblait s'être emparé de tous.

Le long du jardin du Luxembourg des troupeaux lamentables de bœufs et de vaches altérés étaient couchés sur le trottoir. Tous les visages étaient mornes. Mais parfois aussi montaient de grands cris de détresse...

Je me souviens de deux femmes qui descendaient la rue de Médicis en se tordant les mains. Elles criaient : « Nous avons mérité la punition du ciel par nos péchés. Mon Dieu, n'aurez-vous pas pitié de nous. » Plus elles criaient, plus leur terreur devenait contagieuse. Je m'approchai d'elles et je leur dis : « Si Dieu nous frappe à cause de nos péchés, la première chose à faire, c'est d'y renoncer. Ne comprenez-vous pas que la plus grande faute en ce moment, c'est la peur ? » Elles s'arrêtèrent net, la bouche encore grande ouverte, semblable à un énorme four tout noir... Et l'une me dit, soudain tout à fait calme : « C'est vrai. On n'y avait pas pensé »

Dans le métro, dans la rue, dans les maisons, partout, nous continuions à prêcher la croisade du courage. Cela ne « rendait » pas toujours, mais souvent les gens se ressaisissaient et prenaient conscience de quelque chose de mieux à faire. Alors, j'éprouvais au fond de moi-même une grande joie.

Il y eut d'autres désillusions cruelles. Des médecins abandonnèrent leur poste et leurs malades, des prêtres quittèrent leur paroisse, et de nouveau une vague d'indignation nous submergea...

Line et moi, nous fûmes quelquefois très injustes, parce que nous étions également passionnées. Les amis qui nous quittèrent en ces heures difficiles, nous les avons sévèrement jugés, et nos propos sans douceur ouvrirent dans leurs cœurs bien des blessures.

Nous étions exaltées et inhumaines - et nous ne trouvions pas d'excuses pour ceux qui n'avaient pas les mêmes réflexes que nous.

Nous formions « le clan », le clan privilégié de ceux qui résistent. Hors de ce clan, pas de salut. Nous redevions insensiblement des sectaires.

Et puis, comme toujours, la courageuse Line se reprenait. Elle me disait : « Tu te rends compte ! Nous sommes aussi dégoûtantes qu'eux ! Tâchons de voir plus clair ! » Et attentive à ma fatigue et aux limites de ma résistance qu'elle connaissait bien, elle ajoutait gravement : « Venez déjeuner, ma pauvre vieille carcasse, vous avez faim ! » Car elle me disait « tu » ou « vous » indistinctement au gré de sa fantaisie.

Les jours passèrent. Et les Allemands entrèrent dans Paris.

Dès cinq heures du matin « on savait », les quelques personnes qui étaient restées dans notre immeuble s'interpellaient anxieusement d'une fenêtre à l'autre. Le ciel de juin était obscurci d'une fumée opaque. Partout les dépôts d'essence brûlaient. Vers neuf heures, le soleil perça cette brume étrange et tout au haut de la Tour Eiffel, le premier drapeau à croix gammée parut. La « diarrhée verte », comme on disait alors, se répandit sur la ville. Nous attendions l'horreur et le massacre. Ce fut une armée disciplinée qui arriva.

Alors, chez les cœurs faibles, naquit le grand revirement. Et dès le premier jour commença à fleurir la race des collaborateurs, qui espéraient en la mansuétude de l'ennemi victorieux.

« Ils sont si corrects ! ». Cette petite phrase fut à la base de bien des reniements. Et beaucoup de malheureux payent encore aujourd'hui la faute d'avoir misé sur cette apparence ; le compromis né de la peur, une fois de plus, entraînait dans les vies, y exerçait ses ravages et ne laissait plus de place pour les libres décisions.

Cependant Line et moi nous cherchions la meilleure voie pour servir la France. Dès les premiers jours de l'occupation, il y eut beaucoup à faire. Tant de désarroi n'allait pas sans désordre. Des femmes et des bébés manquaient de lait, et les assistantes sociales ne trouvaient pas la solution de cet angoissant problème.

Pourtant, il y avait encore dû lait condensé en réserve dans les dépôts des mairies, et un chèque de 50.000 francs avait été remis par le Secours National à un arrondissement de Paris pour en assurer le déblocage.

Seulement, voilà, la Banque de France n'avait plus le droit de rien régler.

Quand j'arrivai, ce matin-là, chez Line, une assistante lui racontait cela et pleurait. Line ne s'embarrassait d'aucune difficulté.

Dieu, pensait-elle, a un plan, alors que nous, les humains, nous en échafaudons mille qui ne valent rien. Le plan de Dieu, le seul qui compte et résout chaque problème, il s'agit seulement de le connaître et de le suivre. Elle se recueillit un instant ; je revois son fin visage tout auréolé de lumière, et la flamme qui soudain l'éclaira : « Madeleine », me dit-elle, « téléphonez donc à l'ambassade des Etats-Unis. Eux, ils pourront nous dépanner. »

J'appelai sans hésiter. Je demandai l'ambassadeur lui-même au bout du fil, ce qui était, de ma part, une grande naïveté. Un secrétaire affairé vint à sa place. Quand j'eus exposé le cas lamentable des petits enfants : « C'est affreux ! » me dit-il, « mais nous ne pouvons rien faire... rien ! absolument rien ! »

Une violente colère me saisit. A l'autre bout du fil, j'empoignai cet Américain inopérant comme un ratier attrape par la peau du cou sa victime et la secoue avec violence pour lui casser les reins. Un peu suffoqué, l'homme laissa passer l'orage et puis il déclara avec une courtoisie fort inattendue : « Donnez-moi votre numéro de téléphone. Je vous rappellerai dans une heure ». Je raccrochai l'appareil, assez sceptique. Mais, dans l'après-midi, le téléphone retentit et une voix proféra ces paroles miraculeuses : « Apportez le chèque de cinquante mille francs demain matin ; nous allons essayer de faire le nécessaire. »

L'ambassade des Etats-Unis nous apparut à l'aube de la journée suivante comme un îlot de la France, épargné parmi le déploiement des drapeaux. La croix gammée était au fronton de tous les monuments de la place de la Concorde ; « Je ne la vois pas », disait Line. « Il suffit de regarder plus haut. »

C'est toujours ainsi que Line a regardé... Et c'est pourquoi elle ne connaissait pas la haine. A l'ambassade, l'accueil fut peu chaleureux.

Personne n'était au courant de cette histoire de chèque, et il fallut parlementer plusieurs heures. Le docteur Piguet, qui nous avait accompagnées en grommelant, dans sa « guimbarde ». Il grommelait toujours, cet excellent cœur eut toutes les occasions de déverser sa bile. Son langage était fleuri de vertes locutions, souvenir de ses lointaines années d'internat. « Arrangez-vous comme vous voudrez ! Mais je ne

sortirai pas de cette boîte que je n'aie touché le chèque ». Le chèque fut payé. Les 50.000 francs arrivèrent à temps pour débloquer les boîtes de lait, et les petits enfants ce jour-là ne connurent pas la disette.

Ainsi, la veille, nous ne savions que faire...Nous étions désespérées. Mais Line s'était tournée vers Dieu. L'inspiration était venue il suffisait de l'écouter et de la suivre pour que tout fût aplani. J'eus un moment de triomphe assez malheureux. La tentation me vint, ayant réussi, de m'en attribuer les honneurs, et comme on dit vulgairement de me « gober ».

Je pensais faire grande impression au secrétariat du Secours National, où j'avais effectué auparavant beaucoup de démarches inutiles au sujet de ce chèque, en annonçant notre réussite. Je décrochai le téléphone : « Ah ça y est, les 50.000 francs sont touchés ! ».

« Comment ? » me répondit une voix scandalisée, « Ah mais c'est tout ce qu'il y a de plus incorrect. Vous n'avez pas passé par la filière ! ». Les bras m'en tombèrent !

J'avais eu ma poussée d'amour propre satisfaite. J'avais certes besoin de changer. Mais, n'est-ce pas ? L'Administration, elle aussi !

En ces jours de haute tension patriotique, de désespoir et de révolte, le docteur Piguet, toujours bougon, toujours grommelant, fit preuve d'un grand courage.

D'une foi réelle, également. Un matin, dans la rue Gay-Lussac, il rencontra le curé d'une paroisse voisine, qui l'arrêta tout éploré : « A quoi se raccrocher, Docteur ? A quoi se raccrocher ? »

« Mais à Dieu Monsieur le Curé » répondit Robert simplement. Le pauvre curé, dans son émoi, n'y avait pas songé.

En dehors de ces éclaircies célestes, Robert n'était que bourrasques et imprécations. Il ronchonnait-à chaque nouvelle « invention » de Line. Mais Line, sans s'émouvoir, sûre d'être guidée par Dieu, continuait sa route et, au bout de son chemin, il y avait toujours le miracle.

CHAPITRE III

« Je te donnerai Israël »

Chaque jour je priais, afin que Dieu me montre ce que je pouvais faire pour mon pays.

La réponse ne venait pas. Il n'était pas encore question de résistance au sens où nous l'entendons aujourd'hui.

Dans chaque pays occupé, des hommes, et des femmes par la suite, ont entendu retentir en eux cet appel. Et chacun, selon son idéal, sa foi, ou sa conscience, y a répondu.

Mais Dieu ne m'a pas appelée à lutter pour mon pays dans la résistance ; je ne craignais pas la mort, mais une conviction profonde était en moi : à aucun prix je ne voulais avoir du sang sur les mains.

Ma mission, j'en étais sûre, serait de protéger et de défendre... Un jour, la manière d'accomplir cette mission me serait révélée.

Line aussi cherchait sa voie. Elle rassemblait inlassablement les amis en détresse à son foyer
Elle remontait les courages et gardait toute sa verve.

L'été s'avançait. Un matin, je demandai à Dieu avec ferveur de m'indiquer sa volonté. Je pris l'Écriture Sainte pour y chercher sa réponse, et ayant ouvert le livre, je tombai sur ces paroles : « Je te donnerai Israël » (I Rois 11-39).

Déjà la persécution raciale s'amorçait. Je partis, comme à l'ordinaire, pour aller rejoindre mon amie. Elle m'accueillit par ces mots : « Je crois, ma chère vieille carcasse, que la volonté du Ciel est que nous nous occupions des Juifs. »

Le même jour, à la même heure, Dieu nous avait parlé...

Quelques semaines auparavant, Line, en écoutant la radio, était tombée par hasard sur une émission dans laquelle quatre aimables païens des mieux intentionnés, s'appliquaient à démêler ensemble une question épineuse, chacun apportait la solution la plus rationnelle au cas de conscience proposé. Mais ce n'était qu'un palliatif de bons sens dont il était aisé de mesurer l'insuffisance.

Line suivit pendant quelques semaines ces émissions avec soin. Elle me disait : « Tu te rends compte, ces ballots ! Voilà tout ce qu'ils trouvent à dire. Je finirai par aller en voir un ».

Son choix se porta sur le médecin des âmes qui lui parut le moins mal inspiré. C'était Yvonne Netter, avocat à la Cour. Elle était Juive.

L'accueil fut très cordial et satisfaisant. Line dit à Yvonne, avec ce franc-parler qui était son originalité et sa force : « La solution de vos cas de conscience, je vous les mets sur la conscience... Vous pouvez faire mieux que cela ! »

Quelques jours après, elles déjeunaient ensemble. L'amitié avec Israël était née.

Moi, pendant ce temps, j'avais de graves et imprévisibles ennuis. La maison que j'habitais était un immeuble en copropriété. Je faisais partie de son conseil d'administration.

Le jour de l'entrée des Allemands à Paris, j'avais pris en charge la gérance de cet immeuble déserté des trois quarts de ses occupants. Le gérant s'était « replié » et m'avait laissé les clefs du coffre-fort. Craignant une visite domiciliaire, j'avais pris les liasses de billets de banque et je les portais sur moi.

Un des locataires de l'immeuble était étranger. Le soir du 13 juin, sans se préoccuper de l'arrivée de l'ennemi, de l'accablement de nos cœurs, la chaleur étant torride, il s'installa dans le jardin, en assez joyeuse et bruyante compagnie. De ma chambre, j'écoutais les échos de cette démonstration et j'envisageais la meilleure détermination à prendre. Le lendemain, les locataires indignés vinrent à tour de rôle « porter plainte ». Nous étions tous plus ou moins en état de tension aiguë.

L'après-midi suivante, vers quatre heures, j'aperçus le coupable dans le jardin. Il y établissait décidément ses quartiers et parlait gravement politique dans la même aimable société que la veille.

J'avais pris des résolutions pleines de sagesse. Je savais que j'aurais à lui parler. Mais j'étais décidée à le faire avec le plus grand calme.

Je m'approchai dans ces dispositions tout objectives. Je lui dis : « Monsieur, vous êtes parfaitement libre d'avoir les opinions que vous voulez. Mais hier soir, toute la maison a été révoltée par les démonstrations qui ont eu lieu dans le jardin. Je voudrais vous demander, étant responsable désormais de la bonne marche de l'immeuble, de réunir vos amis, non dans le jardin, mais chez vous. »

Monsieur X me dévisagea avec colère et me répondit : « Est-ce que vous croyez que vous allez faire la loi ici ! Les choses ont changé depuis quelques jours. Je n'ai aucun ordre à recevoir de vous. Je ferai ce qui me convient. »

Alors, mes belles résolutions de divine patience s'envolèrent d'un seul coup, comme une compagnie de perdreaux au premier coup du fusil du chasseur.

En une seconde, je fus déchaînée. Impossible de me rappeler exactement les aménités qui nous servirent à ce moment de monnaie d'échange. Je me souviens de lui avoir demandé avec colère s'il faisait partie de la cinquième colonne. Et lui me répondit : « Je voudrais pouvoir f***** ma main sur votre sale gueule ! Je remontai chez moi toute écumante de courroux.

Mais une de mes amies du Réarmement Moral, Dol Scal, venue à cette époque chercher refuge à la maison (on avait évacué les habitants de Saint-Germain à la suite des bombardements) me fit rentrer en moi-même, et me montra qu'en dépit de toutes mes bonnes raisons, j'avais quelques petits reproches à me faire...

J'essayai, sans beaucoup de conviction, de recoller les pots cassés, et je chargeai une dame de l'immeuble, qui avait des relations d'amitié avec Monsieur X, de lui exprimer mes regrets. Je lui demandai une entrevue. Mais il la refusa avec hauteur.

Au fond de moi, je n'avais aucune conviction de culpabilité, et je continuai à le « vomir ».

J'avais simplement essayé d'appliquer la règle du jeu, pour soulager ma conscience et pour obéir au précepte de l'Apôtre : « Que le soleil ne se couche pas sur votre colère. »

A quelques jours de là, ayant déjà oublié cette fâcheuse algarade, je reçus un papier d'huissier. C'était une sommation d'avoir à comparaître devant la 13^{ème} chambre correctionnelle sous l'inculpation de diffamation et injures. On me réclamait 50.000 frs de dommages-intérêts, sans préjudice des autres poursuites, amendes, frais etc...

Je considérai le petit papier bleu avec un émoi légitime. J'avais de grands battements de cœur. Puis je fis la seule chose sensée, un long recueillement devant Dieu, et la paix aussitôt rentra dans mon âme.

Je portai à Line la convocation : « Tu te rends compte » s'exclama-telle, « Quel dégoûtant ! »

Mais la colère n'apporte jamais la solution à nos problèmes. Line se calma, et me dit perplexe : « Il y a bien Yvonne Netter qui pourrait vous défendre. Mais j'ai le sentiment que notre mission est plutôt d'apporter quelque chose aux Juifs, que de demander ».

Et nous tombâmes d'accord pour trouver que cela était juste.

Les banques s'étaient, elles aussi, repliées sur la province ; la Caisse d'Épargne de même. Plus de travail, plus d'argent, sauf celui de l'immeuble auquel je ne voulais pas toucher.

Je dis à Line : « Ça va ! Je demanderai l'assistance judiciaire » Je fis, pour l'obtenir, les démarches appropriées. Il fallait pour cela un certificat d'indigence. L'employée de la Mairie à laquelle j'exposai ma requête me toisa du haut en bas, suffoquée : « Mais - me dit-elle, vous n'êtes pas indigente, vous êtes très bien habillée ! » Et j'avais en plus les 40.000 francs de la caisse sur mon estomac, oui !

On me délivra pourtant mon certificat d'indigence et j'obtins l'assistance judiciaire sans difficulté.

Un jour Line, dont l'âme était perpétuellement visitée par des touches d'inspiration divine, me déclara : « Ma vieille, il y aurait une chose intelligente à faire, ce serait d'aller une fois à la 13^{ème} chambre correctionnelle pour reconnaître les lieux, voir un peu la tête du Président. Vous seriez ensuite moins émue. »

Nous choisîmes un jour où Yvonne Netter plaidait. Robert, comme d'habitude, nous escorta en bougonnant. Il était pressé, des malades l'attendaient. « Personne ne t'a demandé de nous suivre » disait Line. Robert était sombre et ne trouvait rien à répondre à une réflexion aussi sensée. Loin de sa femme, il était toujours dévoré d'inquiétude, aucun raisonnement n'y faisait ! La vie de Line était marquée de cette contrainte. Elle souffrait, et cependant, elle gardait toute sa gaieté.

La 13^{ème} Chambre correctionnelle était comble ce jour-là Plusieurs prévenus à la mine défaite attendaient avec une philosophie résignée le verdict du destin.

La femme de l'un d'eux, assise à côté de moi, sur un des bancs réservés au public, allaitait tristement son nouveau-né.

A la barre, Yvonne se démenait pour sauver sa cliente, une avorteuse, mère de cinq enfants tous jeunes. Line me la désigna ; elle était triste ; la grande détresse humaine la bouleversait toujours. Elle partit avec Robert au bout d'une heure, me laissant seule.

Yvonne avait terminé sa plaidoirie. Elle s'était beaucoup dépensée pour attendrir le président et ses deux assesseurs. J'écoutais sa belle voix timbrée, je suivais le mouvement de ses mains qui ressemblaient à un vol d'oiseaux dans le déploiement incessant des larges manches noires.

Le Président fermait les yeux à demi. Quand il avait l'air de s'assoupir, Yvonne s'arrêtait net.

- « Continuez, Maître », disait-il.
- « Vous ne m'écoutez pas, Monsieur le Président ».

Yvonne était ainsi tour à tour agressive, pathétique ou violente. Le verdict tomba. La femme était condamnée à 3 ans.

Alors, je vis une chose extraordinaire. Yvonne alla s'asseoir au banc de la défense et pleura.

J'étais émue de cette détresse. Je me disais qu'il était beau, après tant d'années de succès, de ne pas connaître la déformation professionnelle, et je m'approchai d'elle spontanément.

Nous échangeâmes quelques paroles. Je lui dis que Line était mon amie. Et comme j'allais la quitter, elle me prit par le bras et me dit : « Oh non ! restez. Je me trouve si seule aujourd'hui et je sens comme une force en vous qui va m'aider. »

Nous déambulâmes le long des quais. Le ciel était gris, et la Seine roulait des eaux sales... Je ne disais rien. Et Yvonne me racontait sa vie.

Un bistro tranquille nous accueillit... Yvonne se délivrait de toutes ses amertumes et de ses désillusions.... Cela sortait sans ordre, pêle-mêle : la souffrance, la peur, les prévisions désespérées. Et surtout le spectre de la persécution imminente.

Elle me dit qu'elle avait toujours été croyante, mais qu'en réalité, elle ne connaissait pas Dieu.

J'ouvris mon sac. J'avais ma Bible. Je la lui donnai, car elle ne l'avait jamais lue.

Puis elle me demanda de l'accompagner chez elle. Je lui expliquai brièvement en chemin pourquoi j'étais venue ce jour-là à la 13^{ème} chambre.

- « L'assistance judiciaire est inutile » me dit Yvonne, « C'est moi qui plaiderai pour vous ».

CHAPITRE IV

En correctionnelle

Je revis Yvonne plusieurs fois pour cette affaire. Elle avait assez mauvaise impression. Car il s'agissait, à tout prendre, d'une question politique, et « l'œil d'Hitler » régnait au Palais.

- « Nous allons attaquer reconventionnellement, afin de mettre les chances dans notre jeu » me dit elle

Et je lui répondais :

- « Non. Il est dans ma ligne, non d'attaquer, mais de me défendre » ...

Yvonne pensait que j'étais folle, et la raison de mes raisons ne pénétrait pas encore jusqu'à son entendement.

Elle prit alors une autre tactique, décida de demander remise sur remise, afin de « noyer le poisson ».

Pendant ce temps, M. X s'impatientait. Le nom de mon avocat ne le rassurait qu'à demi. Je serais défendue par un maître incontesté du barreau, et lui avait confié sa cause à un modeste débutant.

Il me fit savoir, un beau jour, que si je consentais à lui verser une certaine somme de la main à la main, il retirerait sa plainte.

Je consultai Dieu d'abord, puis Yvonne ensuite. Et il se trouva qu'ils n'étaient pas d'accord. La voix intérieure me soufflait de tenir bon, et Yvonne prévoyant mille ennuis, me conseillait de capituler.

Line réunit les amis. Et l'on médita ensemble. Les amis, ce jour-là, furent un peu pusillanimes, et, dans leur affection pour moi, se déclarèrent prêts à me donner l'argent nécessaire. Mais moi, je n'étais pas convaincue.

Je rentraï perplexe à la maison. Quelle était la volonté de Dieu dans toute cette affaire ? Sur Le plan humain, il y avait un ballottage. Alors, de nouveau, je cherchai l'inspiration dans la Bible.

En l'ouvrant, je lus ces lignes : « Demeurez fermes, n'ayez point de crainte, et vous contemplerez la délivrance que l'Éternel vous accordera » (Exode 14-13).

Alors, je n'eus plus aucun doute et je répondis à M. X... par une fin de non-recevoir

Quelques semaines après, je le rencontrai dans le jardin. Il m'accosta avec violence.

- « C'est de la folie. Je vous préviens que si nous ne nous arrangeons pas à l'amiable, ce ne sera plus seulement vingt mille francs de dommages-intérêts que je vous demanderai ».
- « Mais je suis toute prête à faire la paix avec vous », lui dis-je. « Seulement, gratuitement ».
- « Alors il n'y a rien à faire »

Je lui racontai ce que Dieu m'avait suggéré par la Bible.

- « Folie mystique ! Folie mystique ! » s'écria-t-il en me tournant le dos.

Trois- jours avant de comparaître en correctionnelle, Yvonne me téléphona. Sa voix était triomphante.

- « Mon confrère a oublié de renouveler sa sommation ». (Les sommations pour diffamation sont renouvelables de trois en trois mois). « Les délais Inscrits sont expirés. Le cas est forclos ! Mais nous irons tout de même après-demain en correctionnelle », me dit Yvonne, « nous allons rire ! »

Je pensais que « rire » n'était pas l'attitude la plus adéquate et que le plus urgent de tout, c'était de remercier Dieu.

J'arrivai à la 13^{ème} chambre correctionnelle, escortée de Line et de Robert.

Le Président appela : « Affaire X... contre Fauconneau du Fresne ».

Yvonne s'avança ; elle dit d'une voix suave :

- « Mon confrère n'a pas renouvelé à temps la sommation, c'est forclos, Monsieur le Président. »

« Bien », dit le Président, content d'aller plus vite : « 2.000 francs de frais pour M. X. Classé. A l'affaire suivante ! »

La foudre du ciel était tombée par sa voix...

J'allai serrer la main du confrère malheureux. « Je suis toute prête à me réconcilier avec votre client » lui dis-je.

Mais le client foudroyé se remettait mal.

Je l'invitai poliment à venir prendre le thé chez moi. Il fit la sourde oreille. Je savais bien, pourtant, que cette hostilité n'était pas dans le plan de Dieu et que nous devrions nous tendre la main un jour.

Cela se fit de la façon la plus pittoresque et la plus saugrenue. Un soir, Yvonne était venue chez moi pour dîner. Je l'accompagnai vers 11 heures jusqu'à son métro. C'était la pleine lune. Quelques nuages couraient dans le ciel, très affairés, se bousculant aux carrefours lunaires, ce qui donnait sur la grande ville des alternances de clarté et de complet black-out.

La jeunesse et la beauté des femmes étaient difficilement appréciables sous cet éclairage. Un homme passa près de moi, me prit par le bras et me dit gracieusement :

- « Puis-je vous accompagner ? »

- « Naturellement », répondis-je, ce sera une si excellente occasion de faire enfin la paix.

M. X... (Car c'était lui) demeurait sans parole. Mais j'enchaînai gaiement et, ce soir-là, sous le règne de l'imprévisible, la réconciliation fut scellée. Nous sommes toujours demeurés bons amis depuis lors.

CHAPITRE V

Sainte-Marguerite-Marie des Joncs Marins

C'est une église qui ne ressemble pas aux autres, une église toute moderne, pleine de silence, de poésie et de lumière... Un authentique jardin de curé, avec ses arbres fruitiers, son carré de légumes, ses floraisons rustiques, sa tonnelle, en accentuent le cachet provincial. C'est dans la proche banlieue parisienne, Sainte-Marguerite Marie des Joncs marins, au Perreux.

Un jour, j'y conduisis Yvonne. Un chat blanc sommeillait sur les marches du presbytère. Il se dressa à notre approche, fit le gros dos, et quand la servante ouvrit, passa noblement le premier pour nous introduire. Puis il s'installa sur mes genoux et ronronna.

Le curé de Sainte-Marguerite-Marie des Joncs Marins était un ancien officier de marine, qui « avait mal tourné », disait-il en riant, puisqu'il était entré dans les ordres, écouta longtemps Yvonne en silence.

Elle demandait à recevoir le baptême et nous souhaitions l'une et l'autre que la cérémonie eût lieu la veille de Noël.

- « Je sais mes prières », disait Yvonne candidement.

Son esprit sans complication, en effet ne s'est jamais embarrassé de théologie.

L'abbé me regarda. Il souriait. Tout était simple dans le pauvre presbytère du Perreux, simple le prêtre, simple l'âme de la néophyte, simple l'attitude sonante du chat.

Je dis à M. le Curé :

- « J'ai médité ce matin la merveilleuse histoire de Philippe et de l'eunuque éthiopien » :

- « L'ange du Seigneur parla à Philippe et lui a dit : « Lève-toi, et, vers l'heure de midi, va sur le chemin qui conduit de Jérusalem à Gaza. Ce chemin est désert. » Philippe se leva et partit. Or, un eunuque éthiopien, officier de la cour de Candace, reine d'Ethiopie, administrateur de tous ses trésors, qui était venu à Jérusalem pour adorer, s'en retournait et, assis sur son char, il lisait le prophète Isaïe. L'Esprit dit à Philippe : « Approche-toi et rejoins ce char. » Et Philippe, commençant par ce passage de l'Écriture, lui annonça Jésus. Chemin faisant, ils rencontrèrent de l'eau, et l'eunuque dit : « Voici de l'eau, qu'est ce qui empêche que je sois baptisé ? » Philippe dit : « Si tu crois de tout ton cœur, cela est possible. » L'eunuque répondit « Je crois que Jésus-Christ est le Fils de Dieu. » Et Philippe baptisa l'eunuque. Quand ils furent sortis de l'eau, l'Esprit du Seigneur enleva Philippe. L'eunuque ne le vit plus et continua son chemin plein de joie (Actes 8-26.40). »

- « Nous ferons donc comme Philippe » dit l'abbé.

Et la veille de Noël, Yvonne fut baptisée².

A Trois ans plus tard, lorsque ma filleule échappa de justesse à la déportation et dût se cacher pendant de longs mois sous une fausse identité, l'image de la petite église s'imposa à ma mémoire.

Et c'est ainsi qu'Yvonne Netter devint, de 1943 à la Libération, Yvonne-Marguerite Desjoncs, en souvenir de Sainte-Marguerite-Marie des Joncs Marins³.

² Certificat de baptême d'Yvonne Netter en annexe

CHAPITRE VI

L'Etoile jaune.

L'année 1941 fut difficile. Ce fut l'année de la disette. On avait froid, on avait faim, on ne voyait pas le bout de cette tribulation sans espoir.

La France était coupée en deux. Depuis l'armistice, il y avait deux France et déjà elles ne se comprenaient plus très bien. Elles pouvaient d'ailleurs à peine communiquer. De petites cartes imprimées, avec des formules toutes faites, circulaient péniblement de part et d'autre. L'administration des PTT, qui avait des ordres, en renvoyait aux expéditeurs une sur trois.

Mon père, puis ma mère, moururent à quelques mois de distance sans que j'aie pu les revoir.

La santé fléchissait. J'eus une longue crise de furonculose.

Line organisa chez elle, pour revigorer les énergies, des séances musicales et des études bibliques. Nos amis de l'opéra acceptèrent de nous prêter leur concours chaque dimanche. Ceux de la ville de Paris aussi.

Raymond et Madeleine Chasles firent à la rue Gay Lussac de très passionnantes conférences.

On se serrait, transis, autour d'un maigre feu. On buvait une tasse de bouillon Kub pour clore ces hebdomadaires festivités.

On luttait.

A l'autre bout de la France, que faisaient nos amis ? Nous pensions à eux avec tendresse, mais quelquefois aussi avec une injuste irritation. Diane, Robert, Hélène ? Devinaient-ils ce que nous souffrions ? Et surtout, surtout, s'insurgeaient-ils assez contre l'ordre, ou plutôt le désordre des choses ?

Eux, qui pouvaient agir (du moins, naïvement nous le croyions...) est ce qu'ils agissaient ?

Ainsi peu à peu s'élargissait la fissure. L'unité de « l'équipe » du Réarmement Moral s'effritait. J'aimais Diane et je lui en voulais. Je ne savais rien d'elle ; et le doute était dans mon cœur. Je l'imaginai « pactisant » non avec l'ennemi, bien sûr ! - mais acceptant l'inéluctable, et j'en étais irritée....

Line cédait, elle aussi, quelquefois, à cette tentation subtile. « Tu te rends compte ! », fulminait-elle, « Qu'est-ce qu'ils fichent ? Je me le demande bien ! »

Nous tâchions, nous, de faire quelque chose, et Dieu avait pitié de nos sentiments si mêlés.

Personnellement, je tâchai de convaincre M. de Chateaubriant, par des épîtres renouvelées et de plus en plus pressantes, de changer le courant de pensée méphitique de « La Gerbe ».

Il me répondit deux fois. Et son ultime message disait : « Je suis pris dans un engrenage... »

« Quel idiot ! » disait Line, « Il n'y a aucun espoir avec les gens intelligents ! Ils sont toujours plus bêtes, que les imbéciles ! »

J'écrivais aussi à la Radiodiffusion française. On me répondait toujours. « J'admets », ratiocinait mon correspondant « que l'homme est un loup pour l'homme. Mais nous devons obéir aux ordres du Maréchal. »

³ Carte d'identité d'Yvonne Netter en annexe

La persécution contre les Juifs s'amplifiait peu à peu. Cela avait été d'abord l'interdiction de travail, le blocage des comptes en banque, le numerus clausus... Puis on commença à parler de l'étoile jaune.

Un jour, Line et moi, indignées, nous fîmes avec une amie, l'assaut du Secrétariat général aux Affaires juives.

M. Xavier Vallat y régnait alors. Sa royauté y fut éphémère. Mais, à cette époque, elle s'étalait victorieusement.

J'eus le temps de lui dire tout ce que j'avais sur le cœur avant qu'il ne fût revenu de son étonnement, car ceux qui défendaient les persécutés étaient naturellement assez rares. Il se mit dans une belle colère. Moi aussi, d'ailleurs !

- « Prenez garde », lui dis-je, en le quittant
- « A quoi ? » demanda-t-il inquiet, en jetant un coup d'œil sur mon sac où je cherchais machinalement mon mouchoir.
- « A Dieu ! » Il eut un léger sursaut et me fit cette réponse pitoyable :
- « Cela, c'est affaire entre moi et mon confesseur »

« Les gens intelligents » comme disait Line... Robert, de son côté, marcha à l'attaque du comte de Chambrun, le gendre de Pierre Laval. Nous écrivîmes à Vichy. Tout cela se révéla inutile. Il fallait agir vite et seules.

En mai 42, Paris vit éclore l'étoile jaune. Même les Français jadis les plus antisémites en étaient humiliés. J'avais fait imprimer pour la circonstance, par un ami, des centaines de papillons avec cette parole de saint Paul : « Il n'y a ici ni gentil, ni grec, ni juif, mais tous sont un dans le Seigneur Jésus-Christ ».

Je les adressai par la poste avec un mot de sympathie, mon adresse et ma signature, à tous les juifs que je connaissais, et à une quantité d'inconnus, dont je trouvai le domicile en consultant l'annuaire téléphonique.

Beaucoup me répondirent par un mot de reconnaissance bouleversée. Et je ne fus pas arrêtée, ce qui fut vraiment le premier miracle de la grande aventure qui commençait.

Par un beau dimanche de printemps, Yvonne porta pour la première fois l'étoile jaune.

Nous nous rendîmes à la messe ensemble, et je tenais son bras bien serré, dans un geste de protection illusoire.

Dans le petit jardin de Notre-Dame, un inspecteur à mine patibulaire bondit sur nous : « Vos papiers ». Les papiers étaient en règle. L'homme se retira en me jetant un regard de haine, car je lui avais lancé : « Vous n'êtes pas dégoûté, par hasard, du métier que vous faites ? »

J'allai ensuite me plaindre de cette « agression » au commissariat voisin. Les agents et la police arboraient un air embêté et haussaient les épaules sans rien dire.

Après s'être replié, on se pliait. Cela ne valait pas mieux.

Les premiers jours, les Juifs apeurés se tenaient dans leurs demeures. Je vis cependant, le lundi matin, une petite fille dans le métro qui, sa serviette sous le bras, revenait de classe.

Elle pouvait avoir dix ans. Elle se tenait toute droite, levant sa petite tête brune bouclée et serrait les dents. Je lui posai la main sur l'épaule avec tendresse et je lui dis : « C'est chic de rencontrer une belle petite fille si courageuse ! » Elle sourit, ne répondit pas un mot, et ses yeux se remplirent de larmes.

Puis j'aperçus une vieille femme qui traversait la chaussée d'un air apeuré, et j'allai lui serrer la main. Elle continua sa route, réconfortée.

Dans le métro, je cédai ostensiblement ma place aux « étoiles jaunes ». Cela ne dura pas longtemps, car à peu de temps de là, les juifs n'eurent plus le droit d'emprunter que la dernière voiture. Alors, moi aussi, je montais dans la dernière voiture. Je bavardais avec les uns ou les autres, et j'essayais de faire passer un message de réconfort.

Yvonne demeurait meurtrie et douloureuse.

Un jour, en me recueillant, j'eus le sentiment que l'heure était venue de cacher ses biens les plus précieux et pour cela, dans mon immeuble, j'achetais une chambre à mon nom.

La chambre 11 vit bien des allées et venues étranges. Les bijoux, les titres, l'argenterie, les bibelots précieux, le linge et les vêtements, successivement, s'y engouffrèrent. Il fallait faire attention, car dans notre immeuble si vaste, infesté de locataires inconnus et nouveaux, il y avait maintenant beaucoup de dames de mœurs légères, qui avaient résolu le problème du chauffage, du ravitaillement et de la toilette en faisant bon accueil aux vainqueurs.

Je croisais souvent dans l'escalier des officiers très corrects ou des ordonnances portant sur des plats artistement dressés des rôtis et même des faisans délectables.

Un officier, un jour, voulut prendre avec moi l'ascenseur.

« Pardon, je monte seule », lui dis-je d'un ton sec.

Il demeura pantois. Mais son hôtesse, qui ne m'aimait pas, se mit fort en colère. Elle le traîna au bureau où le gérant, M. Bidon, peinait sur ses comptes. L'officier se plaignit de ma grossièreté. « Oh » répondit le gérant, en prenant l'air le plus abruti du monde, « Moi, je suis là pour faire les rentrées d'argent. J'ai déjà bien assez à faire ».

Plus tard, à la libération, cette hôtesse irascible se trouva en difficultés.

Elle eut grand peur, et tenta de me prouver que son ami Harold était anglais ! Elle ne parvint pas absolument à me convaincre.

Nous reçûmes l'ordre de dénoncer tous les Juifs qui habitaient l'immeuble. M. Bidon classa la lettre de la préfecture et fit silence.

Un deuxième avis plus pressant arriva.

Il se rendit alors à la convocation des agents de la préfecture et leur tint à peu près ce langage : « Moi, je ne demanderais pas mieux que de vous signaler les juifs de notre immeuble. Mais quel moyen ai-je de reconnaître un Juif d'un autre homme ? Je n'ai pas d'instruction. J'ai juste mon certificat d'études ! »

On n'insista pas autrement.

CHAPITRE VII

Premiers contacts avec la Gestapo - juin, 1942

Je tombai malade : un soir, j'éprouvai de violentes douleurs. Mais j'avais pris des places à salle Pleyel. Janine Charrat dansait. J'allai chercher Yvonne chez elle. Elle avait besoin de se distraire mais l'étoile jaune était bannie de toutes les salles de spectacle, comme d'ailleurs des squares et des lieux publics. Elle redoutait le pire. J'éprouvais le besoin constant de la protéger. Cette soirée me parut interminable. Je souffrais de plus en plus. A l'entr'acte, le Professeur Langevin vint nous trouver. Il bavardait librement. Chacune de ses paroles était une imprudence... Les plus visés, à cette époque-là, avaient une étrange inconscience du péril.

Le lendemain, j'envoyai à Yvonne un S.O.S. J'avais été malade toute la nuit. Le docteur vint. Il me contempla une minute et déclara : « C'est une occlusion intestinale. Il faut opérer immédiatement. »

Line arriva, et une auto, trouvée à grand peine, me transporta à Reuilly chez les Diaconesses. Yvonne se lamentait, et, Line, pour la calmer, avait fort à faire. Je souffrais beaucoup, mais j'éprouvais une grande paix. Yvonne était baptisée.

Il me semblait que j'avais achevé ma mission et mon temps sur la terre, et que je pouvais aller à Dieu.

Je m'endormis sans appréhension, et j'entends encore résonner, alors que j'allais sombrer dans l'inconscience, des mots bizarres, qui semblaient voler devant moi comme des mouches et en même temps émaner de la bouche du chirurgien et du docteur :

Des petits pois, des fleurs... Je sombrai dans l'anéantissement sur cette vision « fleurie ».

Je me réveillai sur la terre. Ce fut une déception. J'avais rêvé d'un plus grand voyage. Et voilà, il fallait recommencer la route difficile... traverser la souffrance physique d'abord... et puis tout l'inconnu qui devait suivre.

Le soir, les Diaconesses ouvraient la porte des chambres de chaque malade, et l'on pouvait s'associer à leurs cantiques et à leur culte. La sœur de garde invoquait Dieu pour les persécutés. Du couvent de Picpus, tout proche, ma cousine religieuse m'envoyait l'aumônier qui m'apportait le matin la communion⁴.

Je sentais profondément l'unité de l'Eglise universelle à travers cette même prière qui montait des âmes chrétiennes catholiques ou protestantes, et mon cœur était plein de joie et d'espérance en réalisant cette unité.

Yvonne venait me voir tous les jours. Line un peu moins souvent à cause de Robert, qui ne la laissait pas librement circuler. Un jour, elle arriva avec un visage décomposé.

Elle ne trouvait pas de mots à dire et je la contempiais, anxieuse, sans comprendre : « Yvonne a été « ramassée », me dit-elle.

On était au 4 juillet 1942. Le matin, la Gestapo avait fait irruption quai aux Fleurs. Tous les dossiers avaient été saisis, l'appartement perquisitionné. Mais Yvonne avait eu le temps de téléphoner à Line. On l'avait emmenée à la Préfecture de police, de là au square Rapp, puis à la Gestapo, où son sort s'était réglé sans phrase. Une Juive, et avocate par-dessus le marché. En prison ! Yvonne avait été internée aux Tourelles.

⁴ Sœur Marie-Stanislas Rougier (1898-1984), cousine germaine de Madeleine, fille du général Stanislas Rougier et de Marie Fauconneau Dufresne, fut religieuse au couvent de Picpus, en charge de l'enseignement des novices sous le nom de « Mère Marie Stanislas ». C'est à elle que Madeleine du Fresne écrit sa lettre de la prison d'Orléans, le 8 Mars 1943. (Lettre originale en annexe)

Le 7 juillet, je reçus d'elle un premier message : « Vous saurez par Line que je suis calme et que je fais mon possible pour « durer » longtemps. Hier, j'ai eu l'impression d'être « noyée » mais je m'estime heureuse aujourd'hui. Dieu vous a gardée à moi. Il a entendu ma prière. Peu importe si je souffre maintenant puisque je vous ai et que vous garde. »

Le 9, elle m'écrivait : « Chaque matin nous nous réunissons pour la lecture que je fais d'un passage de la Bible. Je choisis l'Ancien Testament à cause des juives et nous le commentons. Je prie beaucoup et j'ai espoir que Dieu n'abandonnera pas sa pauvre créature »
Yvonne racontait sa vie, sa triste vie de prisonnière qu'elle émaillait de temps en temps de détails savoureux.

On avait amené une femme « aryenne » aux Tourelles, parce qu'elle avait nargué les Allemands en collant une étoile jaune à la queue de son chien. (Elle devait payer de sa vie cette fantaisie).

Un autre jour, c'est une juive qui se débat et réclame « justice ». Elle crie : « Mon avocat ! Je veux voir mon avocat Mme Netter ! » « Elle est là » répond le directeur des Tourelles, goguenard. « Comment déjà ! Si vite, c'est merveilleux ! Comment a-t-elle été prévenue ? »

A cette époque, Line et moi, nous étions constamment en rapport avec Pierre. Pierre, par la suite et par mesure de prudence, devint « Pierrette ». Il était juif. Il fut pour Yvonne, et en toute circonstance, un ami sûr. Pierrette entra dans la résistance et traversa mille dangers. Courageux et téméraire, son esprit inventif lui permettait de sortir indemne des pires impasses.

« Pierrette » nous aida par son optimisme débordant à passer ces heures terribles. Il était sans cesse occupé à échafauder les plans d'évasion les plus extraordinaires. Dans son esprit optimiste chacun d'eux devait réussir à coup sûr. Il n'y avait qu'à avoir un peu de patience.

« Pierrette » endormit mes craintes. Il me rendit possibles ces jours impossibles.

Mais Line, qui était beaucoup plus avancée que moi dans les voies spirituelles, ne croyait pas aux illusions de « Pierrette » et me le disait tristement : « Dieu suffit. Il n'a pas besoin de nos combinaisons humaines ».

Je trouvais au fond de moi que Line avait tort. Ne fallait-il pas aider la providence ?

Après un mois passé chez les Diaconesses, Line me transporta chez Yvonne. Sa bonne était restée à l'appartement, et Yvonne, en partant, lui avait recommandé de me recevoir et de veiller sur ma convalescence.

L'arrivée fut poignante dans cette maison désertée. Les vêtements étaient encore suspendus dans le cabinet de toilette. Line me tint compagnie en cette première journée, et dès les jours suivants, nous organisâmes le déménagement de tous les objets transportables. Les uns allaient chez Line, les autres chez des amis.

Les gros meubles furent camouflés dans un appartement que Line avait loué à cet effet, rue Monsieur Le Prince.

Je me remettais avec peine. Cependant, quinze jours après mon retour, je fus assez solide pour me rendre aux Tourelles.

Yvonne avait droit à deux visites par semaine. « Pierrette » s'y rendait le dimanche, moi le jeudi, et il fallait attendre sous la pluie, quelquefois de longues heures, l'ouverture des portes.

Elles s'ouvraient. Le cœur battant, on montrait ses papiers, on passait à la « visite » des paquets... et enfin, on avait devant soi cette déchirante entrevue d'une heure.

On en pouvait pas se dire grand-chose. On agrippait à bras le corps les êtres chéris et douloureux, et les gendarmes indifférents surveillaient la pendule.

Une cloche sonnait. C'était fini. Des cris d'enfants, des hurlements inhumains se faisaient entendre : « Maman ! Oh maman ! Maman... ». Je revois cette blonde petite fille de quatre ans, toute vêtue de bleu, dont les appels angoissés serraient les cœurs. Le gendarme de garde, lui-même, baissait la tête.

Je revois aussi, à la sortie, une autre petite fille de onze ans, qui criait lamentablement sa peine : « Mon papa ! Ils ont pris mon papa ! ». J'essayais de la calmer. « Non, jamais ! Jamais on ne me consolera », criait-elle, « C'était mon papa qui me donnait tout mon courage ! »

Un Allemand dans le métro regardait l'enfant en larmes. Il détourna les yeux. Les petits enfants payaient pour la folie des hommes.

Le 12 août, je reçus un « pneu » d'Yvonne. Tous les Juifs devaient être embarqués le lendemain pour Drancy.

Drancy, c'était la coupure définitive, l'adieu sans espoir. Plus de visites, plus de lettres, plus de paquets... Et le spectre de la déportation inéluctable.

Line et moi, nous nous retrouvâmes à la station de métro des « Lilas ». Mais le boulevard Mortier était barré par un déploiement de forces considérable. Chassées vingt-cinq fois, nous franchîmes le barrage avec une amie la vingt-sixième fois. Des cars passaient. Ils emportaient leur triste cargaison humaine. Yvonne ne m'aperçut pas.

Nous courûmes à Drancy... On voyait de très loin se profiler dans le ciel les bâtiments de la sinistre prison. Mais il était difficile d'approcher car la police faisait bonne garde.

J'apercevais de loin ce monde grouillant, vivant dans la plus infernale promiscuité et voué à la mort.

Les enfants étaient parqués dans un bâtiment spécial. Je les vis la veille d'une déportation massive, leur petit visage pâle anxieusement collé aux fenêtres. Ils criaient : « Au secours, au secours, sauvez-nous ! » Nous les regardions ravagés, impuissants.

Pierrette conspirait sans arrêt et son intelligence alliée à ma ténacité, faisaient merveille. Une correspondance clandestine put s'établir entre Drancy et moi.

J'avais eu, entre temps, mes premiers rapports avec la Gestapo.

Un matin, vers neuf heures et demie, la concierge vint sonner à la porte de service, affolée : « Ils montent ! » Et elle redégingola quatre à quatre dans sa loge.

Je me trouvai face à face avec deux hommes, bien décidés à m'intimider et à « m'avoïr » au premier round.

- « Vous allez dire la vérité ou ce sera le poteau de Vincennes ».

Voilà pour les présentations ! J'envoyai un S.O.S. au Seigneur. « Entrez », leur dis-je, « asseyez-vous ». Je vous préviens que je suis fille d'officier et que je n'admets pas qu'on me parle sur ce ton. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

- « Nous voulons savoir la vérité ... »

- « Ou ce sera le poteau de Vincennes, vous me l'avez déjà dit. Je n'ai pas peur de ce voyage. »

- « On dit ça ! Ce n'est pourtant pas beau. »

- « Oui, on dit ça quand on le pense... Pour ceux qui font le travail ce n'est sûrement pas beau. Pour ceux qui partent, ça peut l'être. »

L'homme se calma tout à coup. Il s'inclina et proféra ces mots inattendus « Madame, tout mon respect. »

Et, fort poliment il m'interrogea. Il manifestait cependant une curiosité déplacée au sujet de l'appartement vide :

- « Où sont les meubles ? »
- « Je ne sais pas. »
- « Les tableaux, les tapis, les livres ? ...Je vois des clous au murs. Il y avait sûrement ici des tapisseries ! Faisons l'inventaire. »

L'inventaire se réduisit à peu de chose. Dans les armoires plus une paire de draps ? L'argenterie ? Evaporée... pas de vaisselle dans le buffet. C'était le nettoyage par le vide. Le piano à queue, la veille aussi, avait eu des ailes.

Je ne me sentais pas très rassurée, mais j'affectais un calme olympien. J'expliquai à l'Allemand que j'ignorais tout des affaires privées de ma filleule. J'étais seulement venue chez elle pour ma convalescence

Comme l'interrogatoire se faisait plus dangereux et plus pressant, je me mis soudain en colère. Le Seigneur, en bien des circonstances, s'est servi par la suite de mes colères pour me sauver.

- « Enfin ! », m'écriai-je, avec l'indignation de l'innocence outragée : « Est-ce que, oui ou non, vous êtes venus arrêter Mme. Netter le 4 juillet. Est-ce que, oui ou non, vous avez fait l'état des lieux à cette date ? Qu'on me montre l'état des lieux établi par vos services. Je serai responsable alors de ce qui manquera. »
- Je savais, bien entendu, qu'aucun état des lieux n'avait été effectué.

Devant cette logique, la Gestapo s'inclina.

L'Allemand me demanda, mi-figue, mi-raisin :

- « Etes-vous décidée à me remettre les clefs de cet appartement ? »
- « Je n'ai aucun moyen de vous empêcher de les prendre. Par conséquent, les voilà »
- « Dans un quart d'heure », me dit-il, « vous rentrerez chez vous. La voiture de la Gestapo vous attend. »

Je fis rapidement ma valise, glanant encore de-ci, de-là, tout ce que je pouvais attraper. Les couvertures, les serviettes, le peignoir de bain s'envolèrent par la fenêtre, et la concierge les cueillit à leur arrivée dans la cour.

Je montai dans la voiture de la Gestapo. Où m'emmenaient ces deux animaux ?

En cours de route, l'un d'eux se retourna aimablement : « Est-ce que nous n'allons pas trop vite, Madame ? Est-ce que vous êtes bien ? ». Oui, j'étais très bien. A ma grande surprise, ils me déposèrent chez moi et me montèrent avec politesse mes valises.

Je leur proposai, non sans un peu de cynisme, de prospecter mon appartement. Mais non. Ils n'avaient pas de mandat pour cette perquisition.

Je téléphonai à Line, qui arriva sur le champ. On détruisit fébrilement les papiers suspects. Il fallait avoir désormais la prudence du serpent.

Line me dit « Tu te rends compte ! On l'a échappé belle ! Il n'y a rien de plus bête qu'un boche ! Quelle bande d'abrutis tout de même ! »

Et elle se mit en quatre pour faire passer aux juifs la ligne de démarcation.

CHAPITRE VIII

Les rendez-vous de Montparnasse

Pierre, alias Pierrette, alias Fribel, alias Georges, alias M. R., alias Borus, avait trouvé un appartement clandestin, grâce à nos amis Roy. Ses meubles précieux étaient déposés en un garde-meubles à mon nom. Il exerçait ses coupables activités dans la résistance ; toujours plein de « bonnes idées », il reniflait le danger comme un pur-sang l'odeur de la poudre.

Il « travaillait » dans les milieux les plus divers, à la Police, à la Préfecture, dans les réseaux avec des avocats, et plus tard même avec Line ; Chacun de nos amis ou des redoutables personnages qu'il convenait d'atteindre était désigné par un nom d'emprunt, quelquefois suggestif et extravagant. Je m'y reconnaissais avec peine. Et parfois, relisant ses lettres après tant d'années, je ne m'y retrouve plus du tout.

Pierrette, avec un dévouement inlassable, qui jamais ne se démentit, ne cessait d'échafauder des plans pour la délivrance d'Yvonne. Il avait d'abord été question de la faire évader de Drancy dans un chargement de paille, ce qui s'était rapidement révélé une douce utopie.

Une tractation plus sérieuse sembla prendre corps. Moyennant 500.000 francs, deux Allemands anti-hitlériens se faisaient fort d'imiter la signature du grand chef pour un ordre de libération. L'affaire était très compliquée et nécessitait je ne sais combien d'intermédiaires, entre autres, la signature imitée de M. de Brinon.

Il fallait un miracle pour n'être pas tous coiffés. Pierrette vint me trouver un soir. Les dernières modalités de l'aventure devaient se traiter le lendemain, à 21 heures, dans un grand café de Montparnasse.

- « Et si c'est un traquenard ? Vous n'irez pas, Pierre », lui dis-je, « Moi, j'irai ».

Pierrette ce jour-là se laissa convaincre. Mais le lendemain, comme je m'apprêtais pour cette étrange expédition, je le vis arriver avec son éternel imperméable sur le bras.

- « Impossible » me dit-il, je ne vivrais pas. Nous irons ensemble et on verra bien ! »

Comme deux conspirateurs nous partîmes dans la nuit. Le rendez-vous ne fut troublé par aucun traquenard. L'argent fut déposé à l'adresse indiquée. Mais l'ordre de libération ne vint jamais. Les deux Allemands furent arrêtés avant d'avoir pu agir.

Le plus extraordinaire de l'histoire, c'est que la somme consignée nous fut remboursée ponctuellement.

Dans les tractations que tenta Pierre avec les gangsters de la Préfecture de Police, la même honnêteté rigoureuse ne régna pas toujours !

Pierrette, cependant, n'était jamais découragé. Un plan était-il par terre, que déjà dans son esprit un autre s'ébauchait.

Yvonne, avisée par de mystérieux messages clandestins, pria Dieu avec ferveur et espérait.

CHAPITE IX

L'ange gardien

A la fin du mois d'août, Yvonne fut transférée au camp de Pithiviers. Ce fut un voyage horrible.

Les femmes et les enfants d'un côté, les hommes de l'autre, réveillés à quatre heures du matin, étaient transportés en car par sinistres fournées, puis enfermés dans des wagons à bestiaux, sans nourriture, sans boisson et sans air... Ils n'arriveront à Pithiviers qu'à deux heures.

Je fus avertie de ce départ par un message clandestin, et je courus prévenir Pierrette. C'était la catastrophe, car d'après ses derniers plans, très savamment ourdis, Yvonne devait être libérée de Drancy dans les prochaines 48 heures !!!

Tout était de nouveau par terre ! Pauvre Pierrette, que de si magnifiques illusions faisaient vivre et dont le génie inventif nous galvanisait toujours...

Les agents de la Gestapo étaient à ses trousses. Mais il leur glissait de justesse entre les doigts. Je lui disais qu'il vivait - quoique païen - sous le signe du psaume 91 :

1. Celui qui habite dans la retraite du Très Haut
Repose à l'ombre du Tout-Puissant.
2. Je dis à l'Éternel : Tu es mon refuge et ma forteresse,
Mon Dieu, en qui je mets ma confiance
3. C'est lui qui te délivrera du filet de l'oiseleur
Et de la peste meurtrière.
4. Il te couvrira de ses ailes, et sous sa protection tu trouveras un refuge ; sa fidélité sera ton
boucher protecteur.
5. Tu ne craindras ni les terreurs de la nuit, ni la flèche qui vole pendant le jour
6. Ni la peste que se glisse à travers les ténèbres, ni la mortalité qui sévit en plein midi
7. Quand il tomberait mille hommes à ton côté, et dix mille à ta droite, tu ne serais pas
atteint.
8. Mais toi tu contempleras de tes yeux et tu verras le châtement des méchants.
9. Oui, tu es mon refuge, ô Éternel ! Tu as pris le Très-Haut pour ton asile
10. Aucun mal ne t'atteindra, aucun fléau n'approchera de ta tente.
11. Car il ordonnera à ses anges de te garder dans toutes tes entreprises
12. Ils te porteront sur leurs mains de peur que ton pied ne heurte une pierre
13. Tu marcheras sur le lion et sur l'aspic ; tu écraseras le lionceau et le dragon.
14. Puisqu'il s'est attaché à moi, je le délivrerai, je le mettrai en sûreté, puisqu'il connaît mon
nom

15. Il m'invoquera, et je l'exaucerai ; je serai avec lui dans la détresse, je l'en retirerai et je le glorifierai.

16. Je le rassasierai de longs jours, et je lui ferai contempler mon salut....

Line était fatiguée et triste... Ses traits se tiraient ; je la voyais maigrir.

Je n'allais pas très bien non plus. J'avais des moments de grand désespoir.

« Vous devriez aller à Pithiviers », me dit-elle « là, vous pourriez au moins agir ».

Pierrette pensait aussi que c'était la seule chose intelligente à faire. Je ne suis pas débrouillarde et j'ai peur des voyages... Mais je n'hésitais pas.

Aucun espoir de trouver un gîte dans la ville. On était en période de vacances. Les hôtels étaient pleins. Tous les particuliers avaient déjà loué leurs chambres.

Je fis cependant ma valise. Pierrette, qui ne laissait rien au hasard, me fit mille recommandations pertinentes et me traça un plan d'action.

Je pris le train par un chaud matin de septembre, et le triste petit tortillard de guerre me conduisit lentement jusqu'à Pithiviers.

Pendant le voyage je pensais à Tobie... « Un jour, Tobie partit lui aussi à l'aventure, envoyé par son vieux père aveugle, vers Gabélus de Ragès qui lui devait dix talents. »

Tobie avait dit : « Cet homme ne me connaît pas. Quel signe lui donnera-t-il ? Je ne sais pas même le chemin qui mène en ce pays-là » Mais, étant sorti de sa maison, il vit un beau jeune homme, debout et ceint, comme disposé à se mettre en route. Et il ne savait pas que c'était l'ange Raphaël, envoyé vers lui par le Seigneur. »

Je pensai à l'ange de Tobie, et je priai Dieu de mettre aussi un ange sur mon chemin.

Dans le compartiment bondé, j'inspectais les visages. Mais non, il n'y en avait pas. Des heures interminables passèrent et la haute flèche de la Cathédrale apparut. Le petit train poussif haleta encore quelques minutes, puis stoppa.

Je descendis une des dernières, car il y avait, comme toujours à cette époque de transports réduits, une épouvantable cohue.

Sur le quai de la gare se trouvait un vieil homme qui inspectait d'un regard anxieux les derniers arrivants. Il attendait vraisemblablement quelqu'un qui avait manqué le train, et paraissait tout déconfit.

Une voix intérieure me souffla : « L'ange gardien ! Le voilà Je m'approchai de cet ange, en veston, et je lui demandai de me guider. « C'est facile », me dit-il, d'autant plus que ma femme m'a fait faux bond ; j'ai devant moi toute ma journée. »

Je dis à l'ange qui traînait ma valise :

- « Je viens de Paris. J'ai subi une grave opération dernièrement. J'aurais bien aimé me reposer un peu. »
- « Et voir de plus près le camp des Juifs, par la même occasion ? ».

L'ange souriait. Je lui confiais la vérité.

Nous prîmes un apéritif au café du Martroi, un long café en forme de couloir et qui avait deux issues.

- « Madame Boithier, la patronne, est sûre » me souffla l'ange gardien.

Je m'arrangeai sans peine avec elle : Elle me loua une petite chambre sombre, qui prenait jour sur un grenier. N'importe quel séjour dans, un palace ne m'aurait pas donné autant de joie. J'écrivis un mot enthousiaste à Line et à Pierrette, et toujours escortée de mon ange gardien, je me rendis à l'hôtel voisin pour déjeuner.

Grâce à l'ange, j'avais pu, le soir même, entrer en relations avec le médecin-chef (qui, pour Pierrette et moi, s'appela désormais « Belle Image ») avec l'assistante sociale du camp et avec un gendarme qui était un ami des Boithier.

L'ange gardien était prudent. Il fit mon éducation avec soin. Sous son escorte, je fis, l'après-midi même, le tour du camp. Il fallait avoir l'air de promeneurs indifférents, pour ne pas donner l'éveil à la maréchaussée.

Du haut des miradors des yeux hostiles nous épiaient. Les baraques s'étendaient en longues files régulières dans l'enclos des barbelés. On y voyait grouiller le monde étrange des parias nouveaux.

Cela s'agitait au loin, en allées et venues incessantes dont on ne comprenait pas le but.

- « Vos papiers » me dit brusquement un gendarme qui descendait de bicyclette.

Il regarda ma carte : « C'est bon ! Circulez ! ».

- « On se promène », expliqua l'ange gardien. « Est-ce qu'on n'a plus le droit de se promener ? » ?

Le gendarme haussa les épaules et s'en fut. Il n'avait aucune illusion, mais il n'était pas trop méchant, celui-là !... Il faisait- simplement du zèle, pour « avoir l'air ».

Du haut des miradors, des voix s'élevaient de temps à autre :

- « Circulez, bon Dieu ! circulez ».
- « Vous voyez qu'il faut être prudent », me dit l'ange gardien.

Je revins seule le soir rôder autour du camp. Yvonne, qui avait été prévenue par l'assistante sociale compatissante, m'aperçut de loin et leva les bras. C'était le signe convenu. La première liaison était opérée.

Je rentrai brisée d'émotion au café du Martroi. Mon cœur était plein de reconnaissance, de joie et de douleur... Je racontai à mes hôtes les péripéties de la journée.

- « C'est honteux, ce qu'ils font à des êtres humains » gronda le mari. « Mais cela ne durera plus longtemps... »

Et, déployant une carte, il m'expliqua comment Hitler serait battu...

- « Quand on pense qu'il y a des collaborateurs ! Les salauds ! » dit il
- « Oui...c'est quelqu'un » répondait Mme Boithier

(« C'est quelqu'un » est l'expression locale qui traduit dans ce pays-là tous les étonnements, toutes les indignations, toutes les surprises !)

CHAPITRE X

Les agissements de « Belle-Image »

« Quelle joie brève mais douce de vous apercevoir, mais surtout de vous lire », m'écrivait Yvonne dans un mot clandestin du 12 septembre 1942. « Toute ma vie est changée, mon cœur chante. Je sens quelque chose de délivré en moi... »

Euphorie heureuse, mais pour moi nettement insuffisante. Je commençais à comprendre que je n'aurais aucun repos avant qu'Yvonne n'ait recouvré la liberté.

J'attendais les indications du Ciel. Un jour, j'en étais sûre maintenant, « les portes s'ouvriraient toutes seules ».

Je le lui disais et je maintenais son moral par des paquets, et des lettres quotidiennes. Je commençais à connaître ses camarades de misère. Elle me racontait leur histoire et je transmettais des messages aux familles éloignées.

Mon gendarme était dévoué et il faisait tout doucement fortune avec cette gigantesque correspondance. Je lui donnais cent francs pour chaque réponse régulièrement transmise.

Maintenant je sais, parce que je crois à la toute-puissance de Dieu et à ses miracles, que cette méthode de facilité n'était pas le maximum spirituel auquel nous devons tendre. Je marchais avec mes lumières insuffisantes du moment. Il y avait encore en moi beaucoup de matérialisme insoupçonné... Mais Dieu nous fait progresser dans le chemin de la vraie connaissance avec une infime patience et par « pesées successives ».

J'agissais à cette époque de ma vie en toute bonne foi, comme je croyais qu'il était raisonnable de le faire.

Avec persistance, avec ténacité, j'assiégeais aussi le cabinet de consultation de « Belle-Image » le médecin-chef du camp. Belle Image faisait tout ce qui était en son pouvoir pour améliorer le sort des victimes.

Quelques-unes d'entre elles - il fallait bien, hélas, faire un triage - avaient déjà été dirigées par ses soins sur l'hôpital de la ville, tenu par les religieuses de Saint-Vincent-de-Paul.

Je le suppliai pour Yvonne. Elle était d'ailleurs gravement malade. La dysenterie faisait de terribles ravages dans tout le camp.

Un jour, Belle-Image me dit, fort soucieux : « Ils vont tous être déportés ». Il s'agissait d'en sauver au plus vite le plus grand nombre...

J'attendis, dans l'angoisse, les possibilités de Belle-Image. Le lendemain, vers 2 heures, mon gendarme surgit et me glissa à l'oreille : « Elle a été transportée chez les sœurs il y a un moment. »

Je chancelai sous le choc. Une première fois, à la veille du plus redoutable danger, « les portes venaient de s'ouvrir toutes seules ».

La déportation générale du camp eut lieu peu après. Je ne pouvais m'empêcher de continuer à rôder aux alentours. Un long train « spécial » attendait à proximité. Dans les barbelés une folle agitation régnait et aussi une folle terreur.

On sépara les familles. Les hommes furent parqués d'un côté, les femmes de l'autre, et les petits enfants arrachés à leurs mères. On assistait impuissant à des scènes inhumaines.

Des gémissements interminables s'élevaient et emplissaient la nuit.

Rien à faire. Il n'y avait qu'à serrer les poings. L'ange gardien me mettait en garde :

- « Attention ! Vous êtes un peu trop voyante... Cela finira mal »

Je lui disais :

- « C'est trop épouvantable. Je ne peux pas ! »

CHAPITRE XI

L'hôpital de Pithiviers La Bonne Mère

Quand j'arrivai à l'hôpital, après avoir reçu le message de mon gendarme, j'aperçus d'abord de vastes jardins, des allées sablées, puis un grand espace en friche sur lequel s'acharnaient en peinant un bon vieux et un énorme cheval de labour. Je sus plus tard que le cheval s'appelait « Bijou » prénom qui répondait mal à ses apparences, mais certainement très bien à son cœur débonnaire.

Mon arrivée jeta l'émoi au cabinet de la direction...

- « Mais c'est impossible ! On ne peut pas vous laisser entrer ! Les ordres sont formels ! Deux gendarmes montent la garde à la porte de la salle des internés. »

On me refoulait avec effroi et douceur... Je suppliai qu'en me laissât voir au moins la mère supérieure.

J'entrevis au fond du couloir clair une coiffe blanche, un fin visage, un angélique sourire et je compris, avant d'avoir rien dit, que la partie était gagnée.

- « Une minute seulement ! Une minute ! Messieurs », dit aux gendarmes la bonne Mère.

Les gendarmes gênés se consultaient de l'œil et ne savaient trop quel parti prendre. Mais la porte s'ouvrit devant la religieuse de garde, et je m'élançai d'un bond dans la salle.

Yvonne poussa un cri. C'était notre première vraie rencontre depuis la prison des Tourelles...

Elle pleurait désespérément dans mes bras. La bonne Mère essayait vainement de la calmer.

Enfin, elle était là, dans un lit bien propre, avec des draps des vrais... Pour combien de temps ce miracle ? Nous ne savions pas, mais c'était à la fois merveilleux et déchirant.

Dans la grande salle ripolinée et claire, les lits tout blancs et tous pareils se serraient.

En face d'Yvonne, je vis une petite fille de cinq ans. Elle était sagement assise sur son petit pot de chambre et, ayant terminé l'opération, le rangea près d'elle avec soin.

- « On ne sait pas quelle langue elle parle », dit en soupirant la bonne Mère. « Elle ne répond à aucune question. Les jours précédents, d'autres petits enfants juifs avaient occupé les lits voisins, et puis, ils étaient partis. »

- « Quelle misère, disait la Mère. Et ils n'étaient même pas baptisés... »

Mais le vrai baptême, n'était-ce pas leur martyre ? Ils avaient souffert « persécution pour la justice » comme au temps d'Hérode, les Saints Innocents.

Entre les lits une sœur passait : visage rond, grands yeux clairs. Elle faisait une piqûre, donnait un médicament, disait d'un petit ton gouailleur la parole reconfortante à chacun. Sœur Marguerite-Marie... Aucun des persécutés n'oubliera jamais son dévouement, sa gaieté, sa verve intarissable.

Elle allait de l'un à l'autre, et je voyais palpiter les ailes de sa coiffe blanche.

Très vite, en m'aidant de mon éloquence et de nombreux paquets de cigarettes, j'arrivai à amadouer les gendarmes. Il y en avait d'humains, il y en avait de récalcitrants. Et alors, c'était une stratégie délicate et qui

nécessitait beaucoup de doigté. « Vous me faites peur ! Mlle Madeleine » disait la Mère. « Un jour, cela finira mal pour vous ».

J'eus, par-ci, par-là, quelques ennuis. Mais quand j'étais chassée par la porte, je rentrais par la fenêtre.

« Vous êtes Français, oui ou non ? » demandais-je aux gendarmes. « Alors, qu'est-ce qui vous prend de travailler si consciencieusement pour Hitler ? »

Les cigarettes, alliées à cet argument, faisaient fondre les résistances. A présent, je venais à l'hôpital régulièrement tous les jours.

Bientôt j'y passai mes journées. J'apportais mon déjeuner. J'arrivais à neuf heures, comme pour prendre mon service, et je restais là jusqu'au soir.

Je faisais les commissions des internés. Je passais leur courrier. Je transmettais les nouvelles aux familles.

Le dimanche, j'apportais des gâteaux à la farine de millet et l'on faisait une petite fête.

Les malades allaient mieux, et ils en éprouvaient à l'inverse de ce qu'on a l'habitude de voir dans les hôpitaux ordinaires, un surcroît d'inquiétude et de désespoir.

Heureusement, « Belle Image » accumulait pour chaque patient des diagnostics de plus en plus sombres.

Il dit un jour à Yvonne, terrifiée de sa bonne mine et de sa guérison imminente : « Vous, vous avez un cancer des plus graves au rectum ».

Elle manqua défaillir de joie à cette annonce merveilleuse. Les autres aussi contractaient, un à un, des maladies incurables. La bonne Mère entraînait dans le jeu. Pour sauver les apparences, elle soupirait de temps en temps, de façon que les gendarmes l'entendissent :

- « Cette pauvre Mme Yvonne, elle va réellement de moins en moins bien »,

La petite fille de cinq ans, un jour, ouvrit la bouche. Elle dit : « Je m'appelle Betty ». Et elle se mit à chanter. Son père avait été déporté d'un côté, sa mère de l'autre, ses frères aussi. Elle restait toute seule en ce monde, ce vaste monde... Elle n'y resta pas bien longtemps. A six ans, elle fut reprise, déportée, et envoyée au four crématoire. Nul ne sait plus rien de la petite Betty, si ce n'est Dieu.

Dans un autre coin de la salle, reposait sagement le petit Bernard. Il avait dix-huit ans, celui-là Il en paraissait douze au plus. Il ne vivait qu'à grand renfort de piqûres d'insuline, car il avait du diabète.

Bernard fut tout de suite mon ami. J'aimais son petit visage sérieux, rond et rose, ses cheveux blonds, qu'il passait interminablement au peigne fin pour se débarrasser des poux. Dans cette lutte inégale avec la vermine, Bernard était toujours vaincu.

- « J'en ai encore attrapé treize, Mlle Madeleine... »

Tous les jours il me donnait son tableau de chasse...

Il avait aussi des poux de corps, de grandes plaies aux jambes et des abcès un peu partout.

Mais c'étaient les poux qui le tracassaient le plus. Il en avait passé à Betty, à Yvonne et à ses proches voisins.

Sœur Marguerite-Marie lotionnait les cuirs chevelus et ne paraissait pas s'émouvoir. Elle expliquait :

- « On vient difficilement à bout des lentes. Elles se cachent ; elles proviennent de la poche à poux »
- « Vous ne savez pas que chacun a une poche à poux » me disait-elle. Et comme elle était si naïve, on ne savait jamais si elle plaisantait ou si elle croyait réellement à cet organe bizarre de l'anatomie moderne.

Bernard se passait le peigne fin en silence avec un petit air têtue et désespéré. Il était pieux, et lorsque Yvonne, le soir, priait tout haut, au nom de tous, pour implorer la protection du Ciel, il ne disait rien et il était grandement scandalisé. Il refusait avec douceur, mais fermement, de se joindre à la prière. Il avait peur d'être renégat.

- « Mais Dieu est le même pour les Juifs et pour les Chrétiens » lui disais-je.
- « Cela ne fait rien, Mlle Madeleine, j'aime mieux pas ! »

Quelquefois, Bernard devenait plus loquace et racontait sa vie, sa courte vie... « Je n'atteindrai pas mes 20 ans », disait-il mélancoliquement. Il ne devait, hélas ! pas les atteindre... Déporté, le petit Bernard est mort... Où et dans quelles indicibles souffrances ? Mon petit Bernard, si pur n'a pas laissé de trace sur la terre. Mon petit Bernard est au Paradis...

C'était un simple petit paysan de France, attaché à sa terre et ami des animaux.

« J'ai eu, une fois, une « Margot », me disait-il (une pie). Elle causait bien. Elle répétait à tout bout de champ : « Y a personne ». Un jour, des parents de la ville vinrent nous voir. Comme ils poussaient la barrière, la Margot leur cria : « Y a personne ! » Ils n'y comprenaient rien ! ». Bernard riait à ce souvenir.

- « Comment as-tu été pris, Bernard ? »
- « Ma sœur et moi, passé 6 heures. Les Allemands nous ont vus. Il faisait encore grand jour ! On n'avait pas pensé à l'heure (les Juifs devaient être entrés chez eux au coucher du soleil). Alors ils nous ont embarqués. »
- « Et ta sœur ? »
- « Elle est depuis huit mois en prison. »
- « A cause de cela ? »
- « Oui, bien sûr... c'est surtout ennuyeux pour maman, qui se fait tellement de soucis ! Ah, on n'a pas été malins ! ».

Yvonne écrivait et donnait des nouvelles de Bernard à cette pauvre mère.

L'enfant Michel, un petit Juif polonais, était exécrable. Il tourmentait Bernard, Betty, et donnait du fil à retordre à la Sœur.

- « On te renverra au camp, si tu continues » menaçait Sœur Marguerite Marie.

Michel restait alors tranquille pendant cinq minutes. D'un caractère hardi, il se montrait en toute circonstance intelligent et opportuniste. Toute sa famille, père, mère, frère et sœurs, avait été déportée. Mais le chagrin de Michel n'avait pas résisté longtemps à l'ambiance relativement confortable et à la sécurité de l'hôpital... Il était décidé à vivre et à tirer (il ne savait comment) son épingle du jeu ; Effectivement, Michel échappa de justesse au destin tragique qui le menaçait. Confié à l'U.G.I.F. (Union générale des Israélites de France) après sa convalescence, il fut caché dans une colonie d'enfants et la Libération le trouva sain et sauf.

Mme Melher, particulièrement chérie par la bonne Mère et Sœur Marguerite-Marie, à cause de ses malheurs, tenait une lettre dans ses doigts maigres.

« Lisez-la », me disait-elle. Elle tournait vers moi son visage exsangue et son regard sans joie.

Cette lettre, qu'elle avait sauvée au péril de sa vie en la dissimulant malgré les fouilles successives, était ornée de beaux dessins et de nombreuses arabesques. Sur un côté, une rose rouge en papier était collée sur un cadre de dentelle. De l'autre deux colombes portaient dans leur bec une banderole sur laquelle on lisait une devise sentimentale.

L'artiste n'avait ménagé ni son talent ni son imagination. Aussi l'effet était-il magnifique : les sept couleurs du prisme se mariaient dans ce dessin.

Au milieu de cette composition inspirée, on pouvait lire une date, et au-dessous, en grosses lettres bien calligraphiées : « Fête des Mères ». L'enfant, dans un style fleuri et un peu ampoulé, avait rédigé son épître pleine d'amour. Cela devait être une petite fille au cœur énergique et aux instincts protecteurs, car elle parlait beaucoup des soins dont elle entourerait plus tard sa maman et de la vieille heureuse que sa tendresse vigilante lui assurerait. »

- « Elle a aujourd'hui douze ans, disait Mme Mehler en essuyant ses yeux rougis. »

Je ne répondais pas. Que répondre ? La petite Madeleine avait été déportée du camp de Pithiviers, toute seule, en septembre, tandis que sa mère mourante était transportée sur une civière à l'hôpital.

Son souci au moment des adieux avait été de reconforter sa mère.

- « Ne t'inquiète pas, maman, je saurai-très bien me débrouiller seule ; maintenant que je vais te savoir bien soignée à l'hôpital, tout pour moi sera facile ».

On n'a jamais revu Madeleine, et la pauvre Mme Mehler, reprise à l'hôpital un an plus tard, malgré son mal incurable fut déportée aussi...

Janine, elle, avait 20 ans. Au moment d'être envoyée avec les autres dans la sinistre fournée, elle avait absorbé le contenu d'un tube de gardénal qu'elle s'était procuré on ne sait comment, peut-être en le volant à l'infirmerie. Elle était maintenant étendue inerte sur son lit étroit, elle n'arrivait pas à émerger de ce sommeil sans fond, dans lequel elle avait cherché l'évasion définitive et qui allait cruellement et inexorablement la rejeter vers la vie. Sœur Marguerite-Marie et les médecins s'activaient autour d'elle pour la sauver et je m'étonnais de cet instinct qui pousse les hommes à lutter avec une passion si tenace pour sauvegarder de frêles existences, manifestement vouées à la mort. La pauvre petite Janine fut déportée plus tard et trouva en Allemagne une fin horrible. Aux pires heures de la grande épouvante, un de ses camarades de captivité fut contraint de la brûler au lance-flammes.

Dans un autre coin de la salle, Mme Berton, dans un état de grossesse avancé, tricotait une layette. Elle laissait de temps en temps retomber ses mains fatiguées sur son ventre proéminent et faisait pour le futur nouveau-né de mirifiques projets d'avenir. Elle coupait ses rêveries de bâillements sonores, qui se terminaient toujours par la même plainte : « J'ai faim » (elle prononçait « j'ai fan ») Elle avait toujours « fan » ... Nous nous-préparions, dans une joie mêlée d'anxiété à l'arrivée de cet innocent.

Au début, les hommes vivaient à part dans trois petites chambres situées au bout de la grande salle. C'est là que je rencontrai, pour la première fois, mon ami, le pianiste Léon Kartun.

Kartun était silencieux et sauvage ; il était même fréquemment irascible. Il était brouillé avec un de ses camarades de chambrée et ne parlait pas volontiers aux femmes. On le voyait déambuler en silence, de long en large, dans la grande salle après le déjeuner pour se donner un peu d'exercice. Cela agaçait Yvonne. Les autres hommes se mettaient en frais et étaient beaucoup plus aimables. Elle me demanda :

- « A votre avis, lequel est le mieux des quatre ? ».

Je répondis sans hésiter : « C'est Kartun. »

Kartun changea peu à peu. La bonté de la Mère, de Sœur Marguerite Marie ouvrit son cœur. Il me disait plus tard, au temps de Beaune la-Rolande : « Si après avoir vécu dans cette atmosphère on n'en sortait pas meilleur, alors ce serait à désespérer des hommes ! »

Des échantillons les plus variés de l'humanité s'étaient donné rendez-vous dans la grande salle de l'hôpital. Non loin du lit d'Yvonne gisait Rosette, paralysée. Sa paralysie nerveuse l'avait sauvée de justesse de la première déportation (elle ne devait pas échapper à la seconde). Rosette avait environ trente ans. Il fallait, avec elle, beaucoup de patience. Elle n'aurait pas déparé un roman de Jean-Paul Sartre, mais elle était naturellement une existentialiste sans le savoir.

Le récit de ses débordements sans nombre scandalisait les oreilles de tous ses voisins. La plupart cependant n'étaient pas bégueules.

- « Onze avortements que j'ai faits » disait-elle avec fierté !

Bernard écoutait tristement et je souffrais pour son âme si pure. Il était inutile de morigéner Rosette. Elle réagissait aux avertissements par d'écumantes colères hystériques et employait alors un vocabulaire si ordurier qu'on en perdait le souffle.

La bonne Mère savait tout cela, mais rien n'altérait sa bonté inlassable.

« J'ai appris l'indulgence depuis tant d'années, mademoiselle Madeleine. Je dis toujours à nos sœurs : il faut tout comprendre. Un Jour on m'a proposé, pour aider à la lessive, une femme du pays qui avait, paraît-il cinq amants. J'ai dit à nos sœurs : Un ou cinq ! quelle différence « Est-ce que vous ne trouvez pas que J'ai raison ? ? »

Et elle continuait sa tournée, consolant tout le monde, disant aux hommes : « Allons, bon courage mon petit père. » On avait chaud au cœur quand on voyait passer sa coiffe blanche.

On amena aussi à l'hôpital « les politiques » comme les nommait pudiquement la bonne Mère : C'était « des durs ». Ils arrivaient en civière à demi, morts... quelques heures après, reprenant à peine leurs esprits, ils faisaient déjà circuler d'un lit à l'autre les brochures du parti !

Hommes, femmes et enfants cohabitaient maintenant dans la même salle...

Yvonne, qui pouvait se lever, aidait Sœur Marguerite Marie à soigner l'un des plus malades, un vieil homme qui, dans le civil, était tenancier d'un « bistro ». Son langage s'apparentait étroitement à celui de Rosette, et le ton qui régnait dans la chambrée ressemblait de moins en moins à celui des salons...

Quand les jurons étaient trop gros ou les propos trop obscènes, la bonne Mère grondait doucement : « Allons, allons, mon petit père ! ».

Le petit père n'allait pas bien : « Les salauds, ils m'ont eu ! » répétait-il à chaque suffocation. On multipliait les piqûres, il souffrait.

Un dimanche, sa femme arriva. Elle ne l'avait pas revu depuis son incarcération. Elle le contempla un long moment, silencieuse et rigide. Puis elle émit cette remarque : « Ils m'avaient pris un homme, ils me rendent un cadavre ! ». Le cadavre s'agita, inquiet... Il fut libéré comme grand malade et mourut chez lui le lendemain.

D'autres hommes dans la même salle agonisaient lentement. On entendait leurs râles, on savait qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux. Les enfants regardaient les moribonds sans s'émouvoir.

« Ça y est ! Encore un de mort ! » s'écriait Michel... Il était visiblement surexcité par l'événement qui rompait la monotonie des jours. On emportait le pauvre corps. »

« Au terminus ! » disaient cyniquement les internés.

Betty jouait avec les politiques. Mais quelque fois elle trouvait le temps long et longue la vie. « Vous avez de la chance, me disait-elle en me voyant partir le soir, vous êtes pas en prison. »

Sur ces entrefaites, Yvonne retomba malade. Elle eut un phlegmon à la mâchoire. Une intervention rapide pouvait seule la sauver. Les autorités du camp, prévenues par la Mère, décidèrent de nous envoyer le chirurgien qui était interné dans le camp des communistes. Il arriva un beau matin, maigre, sale, affamé, encadré par deux gendarmes. Il opéra et sauva Yvonne. Je glissai dans sa poche du pain d'épices et des cigarettes et les gendarmes eurent l'air de ne rien voir.

Les politiques discutaient leur programme, et le soir, l'âcre fumée de leur pipe ou de leurs cigarettes empestait l'atmosphère, piquait les yeux et enrouait la gorge. Ils ne voulaient pas qu'on ouvrit les fenêtres. Ils étaient tous en proie au démon de « l'idée ». Et les contingences du corps ne semblaient plus compter, alors qu'ils réglaient avec des accents passionnés, du haut de la tribune de leur lit, le sort futur de la République et de la France.

CHAPITRE XII

Noël à l'hôpital

Un peu avant Noël, Mme Berton mit au monde une belle petite fille. Elle était chrétienne. On fit une grande fête et on baptisa l'enfant. On la nomma Françoise. La bonne Mère exultait. Elle ne savait pas que Françoise mourrait dix mois plus tard, dans les fours crématoires qui déjà, là-bas, se préparaient pour elle !

Après Françoise naquit le petit Charles, dont la mère était de religion juive.

« Je veux qu'il soit circoncis... Mon fils doit être circoncis ! » répétait-elle anxieusement. La bonne Mère était perplexe. On fit venir le chirurgien, lequel demanda gravement à Yvonne, car c'était un homme consciencieux « Est-ce que la circoncision faite par un civil est religieusement valable ? »

Yvonne n'en savait rien. Le bébé fut circoncis. Pendant plusieurs jours il eut la fièvre et cria lamentablement. La bonne Mère soupirait : « Pauvre petit ange ! le baptiser eût été tellement, plus simple. »

Mais le petit Charles devait lui aussi recevoir quelques mois plus tard le baptême du martyr.

Il y avait compétition silencieuse entre les deux mamans. Charles était un garçon, mais Françoise était plus belle ! Autour de ces petites vies fragiles et menacées s'ébauchaient les rivalités rituelles de la jalousie des mères.

Charles et Françoise prospéraient miraculeusement à l'hôpital au milieu des miasmes et des microbes, car il y avait parmi les internés des tuberculeux, des diphtériques et des contagieux de toute sorte.

Pour Noël 1942, on fit une grande fête. Il y eut une messe de minuit à la chapelle et l'un des juifs chanta : « Minuit chrétiens, c'est l'heure solennelle. »

Les gendarmes, amadoués par une abondante distribution de cigarettes, avaient laissé faire. Le lendemain, Betty chanta de sa voix claire : « Il est né le divin Enfant, chantez hautbois, résonnez musettes »

La Mère passa dans la salle. Et chaque interné reçut son petit cadeau. A déjeuner Sœur Marguerite-Marie mit dans les assiettes un morceau de dinde. Et après le dessert, elle distribua un doigt de la fameuse liqueur de brou de noix, distillée dans les alambics du couvent.

Les internés s'étaient cotisés, eux aussi, pour faire aux sœurs leur cadeau.

Il y avait de l'espoir dans la chambrée, et malgré les nouvelles extérieures de plus en plus mauvaises, l'air restait plein de pensées de victoire.

« C'est quand le pire est là que le meilleur arrive », disait sentencieusement M. Boithier à ses habitués fidèles qui commentaient la situation.

Et Mme Boithier poussait toujours son exclamation favorite : « C'est quelqu'un, tout de même ! »

Les Allemands, en effet, avaient réquisitionné les chevaux. Les paysans les amenaient sur la place d'un air morne. Pendant de longues heures on entendait le piétinement des sabots et les hennissements.

« C'est quelqu'un ! » proférait Mme Boithier, indignée. Bijou, heureusement, à cause de sa vieillesse avait été épargné. Il travaillait toujours dans le jardin du couvent. J'aimais à lui donner en passant un

morceau de pain. Il me reconnaissait de très loin et dès qu'il m'apercevait, se détournait du labeur et s'avançait vers moi en montrant une espèce de sourire qui découvrait largement ses dents jaunes.

A Noël, il y eut aussi des visites. Bien entendu, elles étaient rigoureusement interdites. Mais, loin de la surveillance de la Gestapo, les gendarmes se relâchaient. On vit arriver les femmes, ou les maris, ou les amis des internés. La bonne Mère tremblait quelque peu. Sœur Marguerite-Marie, elle, n'avait peur de rien. On vit même surgir un jour Pepita, une jeune chienne un peu folle, qui appartenait à un interné.

« Ils exagèrent, alors ! » disaient les gendarmes ; ils laissaient faire. Tout le monde était content de jouer un bon tour à l'occupant. Et la turbulente Pepita s'ébrouait joyeusement et indiscrètement dans la salle en agitant sa queue avec vélocité.

Pierrette envoya de beaux cadeaux. En même temps il me prévenait que le plan n°5, à défaut du plan n°4, ou du plan n°6 en préparation, assurerait la libération d'Yvonne dans les prochains jours. Les valises étaient déjà prêtes. Nous devions passer en Espagne... On ne s'étonnait plus de rien et on vivait dans l'attente de ces miracles abracadabrants. Les docteurs, de leur côté, multipliaient les rapports, réclamant à la Gestapo d'Orléans la libération des malades incurables. Yvonne avec son cancer à l'anus était sur la liste. Line nous écrivait toujours.

Et les jours passaient, tissés des mêmes désillusions et des mêmes espoirs.

CHAPITRE XIII

28 février 1943 - L'évasion

A l'ombre des ailes des saintes cornettes blanches travaillait un nombreux personnel civil de gens au grand cœur. Je connaissais tout le monde, et tout le monde était bon pour moi.

J'avais quitté depuis quelque temps la chambre des Boithier, par trop inconfortable et glacée, pour loger à l'hôtel de la Poste, où gîtait l'Ange gardien quand il venait de Paris pour se ravitailler dans la région. J'y avais trouvé bon accueil.

L'hiver était rigoureux. A la fin de février, je commençai à souffrir d'une forte angine, mais j'allais chaque jour à l'hôpital malgré la fièvre. Le 28 au matin, un dimanche, je m'y rendis comme d'habitude. J'étais très fatiguée, mais une pensée me soutenait : tenir, tenir.

La Mère parut après la messe avec un visage bouleversé. Elle nous dit : « Mes pauvres enfants, le départ est pour demain ! Vous serez tous emmenés à Beaune-la-Rolande »

L'ordre de la Gestapo d'Orléans venait d'arriver : Beaune-la-Rolande, c'était le camp de triage ; l'avant-dernière étape avant le retour à Drancy et la déportation. Nous nous regardions atterrées. Yvonne n'avait aucune chance d'échapper à la mort. Elle était 100 % Juive. Les maris et les femmes d'aryens jouissaient d'un sort plus favorable et, jusqu'à nouvel ordre, on les gardait en France. Par la suite, ils furent tout de mêmes déportés à l'île d'Aurigny, d'où quelques-uns, dont le cher ami Kartun, purent s'évader avant la libération totale de la France.

Le déjeuner fut silencieux. Je ne pouvais avaler une bouchée. Je demandai à Dieu son inspiration.

« Un jour les portes s'ouvrirent toutes seules ». Ces paroles de l'Écriture demeuraient dans mon cœur. Je dis à Yvonne : « Si on essayait !? »

Mais la conviction véritable n'était pas encore entrée en moi. Elle vint d'une façon très nette après le repas, lorsque Kartun nous demanda :

- « Pourquoi ne vous échappez-vous pas ? »

A travers ces mots, la lumière se fit, et, éblouissante.

- « Mais vous, Kartun ? » demandai-je.
- « Oh moi c'est différent. J'ai ma femme, mon fils, mes petits-enfants. Je ne peux pas, par une évasion, les exposer au péril. »

J'endossai ma cape grise et toute fiévreuse je courus, ou plutôt je volais jusqu'à la maison de la lingère qui travaillait à l'hôpital pendant la nuit.

- « Je ne puis rien faire, me dit-elle. Les soupçons se porteraient immédiatement sur moi. Mais je vais vous conduire chez mon voisin, jardinier, qui en a déjà caché pas mal. »

La femme du jardinier me reçut entourée de sa bande d'enfants (six filles) qui me dévisageaient, l'œil tout brillant de curiosité. Je lui fis un signe

- « Elles parleront, c'est impossible ! »

- « Pensez-vous ! dit la jardinière, elles ont l'habitude »

La plus jeune n'avait pas six ans.

En quelques minutes, tout fut conclu. Papa Teissier viendrait à la porte de l'hôpital. Il y cueillerait Yvonne, à qui j'aurais passé la cape grise. Elle sortirait après le salut avec le flot des fidèles de Pithiviers, qui venaient à la chapelle le dimanche.

Dans la bousculade de la sortie, les gendarmes de garde ne feraient pas attention.

Tout se passa ainsi très exactement. Dans un lieu discret, Yvonne mit la cape, glissa rapidement de l'argent dans son sac, se rendit à la chapelle, et sortit tranquillement avec tout le monde...

Je lui avais donné l'adresse de la jardinière et lui avais expliqué la route à prendre. Heureuse précaution. Papa Teissier, voulant se faire beau, se rasait encore lorsqu'elle arriva.

De son côté, Kartun s'était arrangé pour bavarder et distraire l'attention du gendarme de garde.

Les portes, comme pour Saint Pierre, s'étaient ouvertes toutes seules. Yvonne était libre. Ma mission était achevée.

CHAPITRE XIV

L'arrestation

Une page de ma vie était tournée. Maintenant qu'allais-je devenir P. Kartun me dit : Cachez-vous ! »

Mais je ne voulais pas rejoindre Yvonne chez les Teissier, de crainte d'être remarquée et de la faire découvrir. Prendre le soir le train pour Paris, il n'y fallait pas songer. Le gare serait certainement surveillée et je tomberais dans une souricière. Je résolus d'attendre les événements. Je rentrai à l'hôtel, pris une tasse de thé, et me mis dans mon lit. J'étais « groggy ». J'avais près de 39° de fièvre.

Au bout d'une heure, des pas lourds retentirent dans le couloir, et l'on frappa brutalement à ma porte. Deux gendarmes parurent.

- « Qu'est-ce que vous faites dans ce lit ? »
- « Comment, ce que je fais dans ce lit ? je suis malade ; je me soigne ; c'est bien mon droit, je pense ! »
- « Allons, assez de sornettes ! et dites-nous où se cache votre copine ! »

Je manifestai la plus vive surprise.

- « Comment, où elle se cache ? Est-ce que, par hasard... ? »
- « Elle s'est évadée ! Oui et vous étiez de connivence. Maintenant si vous nous dites tout de suite la vérité, ça ne fera pas de pétard... Ni vu ni connu, on la ramène... Autrement... »
- « Autrement ? »
- « Autrement, c'est vous qu'on coffre ! »
- « C'est ennuyeux ! je me demande où elle peut être. Ah ! si je le savais, je vous aiderais volontiers ! »

Les deux gendarmes se mirent fort en colère. Ils visitèrent les armoires, fouillèrent dans mes valises et ouvrirent jusqu'aux tiroirs de la table de nuit !

Yvonne n'y était pas ! Je les réconfortai de mon mieux.

- « Que voulez-vous, mes pauvres gens, elle est sûrement encore à l'hôpital ! Comment voulez-vous qu'on s'en échappe ! Il y a deux portes de sortie en tout et pour tout ! Deux gendarmes armés à chaque porte ! Vous ne voudriez tout de même pas qu'elle vous ait passé comme cela sous le nez ! Vous n'avez sûrement pas bien cherché ! Ce que je trouve ridicule, par exemple, c'est que vous espériez la découvrir dans mes valises ou dans mon tiroir ! »

Les deux gendarmes se concertèrent. Ils descendirent téléphoner à leur chef puis je les vis reparaître, furieux.

- « Habillez-vous en vitesse et suivez-nous ! »

Ce que je fis. On me traîna d'abord dans un sous-sol de l'hôpital. Toute une escouade de gendarmes m'y attendait. Pluie d'insultes ; on fouilla mon sac, on prit mes papiers.

- « Ils sont faux », déclara l'un d'eux.
- « Vérifiez à la Préfecture de la Seine, est-ce que vous savez votre métier, oui ou non ? »

L'homme interpellé se cabra. J'en entendis de nouveau de toutes les couleurs. « Puisque vous êtes si mal embouchés » déclarai-je, « je ne répondrai plus qu'à votre chef. »

Après une longue attente, il fut décidé qu'on m'emmènerait au camp des communistes, l'ancien camp juif désaffecté. Il était 8 heures du soir. Le ciel était clair, étincelant d'étoiles. Deux gendarmes m'escortaient. L'un d'eux était un antisémite enragé, et j'appris par la suite qu'il avait prêté serment d'allégeance à Hitler

Tout le long du trajet, il m'insulta grossièrement. D'abord, je ne répondis pas. Je contemplais une dernière fois le calme paysage d'hiver, la profonde sérénité de la nuit. Je sentais la présence du Seigneur et je disais adieu, sans angoisse, à la liberté.

« Ils vous traîneront devant les tribunaux... Mais quand on vous livrera, ne soyez pas en peine, ni de la manière dont vous parlerez, ni de ce que vous direz, car ce que vous aurez à dire vous sera inspiré à l'heure même. Ce n'est pas vous qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous. » (Saint Matthieu, X vers. 19.)

- « En voilà assez ! » dis-je brusquement à mon gendarme, « Vous êtes là pour m'arrêter et non pour me faire la leçon ! Faites votre métier et taisez-vous ! ». Il se tut.

Je repris alors plus doucement : « Je vais vous dire quelque chose. Quand on envoie une balle sur un mur, elle rebondit et revient sur celui qui l'a lancée. Cela vous arrivera un jour... Vous vous rappellerez. Mais alors il sera trop tard. Oui, trop tard... »

L'homme parut désagréablement impressionné.

Maintenant, nous avançons en silence. Sous la lumière violente des projecteurs, le camp apparut. Il fallut parlementer quelques minutes derrière les barbelés.

- « Vous amenez la bonne femme » dit une voix. « Le lieutenant l'attend au poste de garde ».

En cet instant précis, je me souvins d'une chose horrible. J'avais eu le temps de détruire, entre mon retour à l'hôtel et l'arrivée des gendarmes, toute la correspondance de « Pierrette » et des amis ; mais j'avais oublié dans la poche de ma canadienne un carnet de comptes qui, à lui seul, portait témoignage de mes activités coupables. Je prétextai donc un besoin pressant. On m'autorisa à me rendre aux w.-c. En l'espace d'une seconde, les feuillets suspects disparurent. J'entraî alors au poste de garde rassérénée. Un jeune lieutenant s'y trouvait, assis à son bureau, entouré de nombreux gendarmes. Il avait l'air doux et poli. L'interrogatoire commença. Il dura des heures... Le jeune lieutenant avec délicatesse, mais non sans dextérité, me tournait et me retournait, telle une côtelette sur un gril ; Il n'était certainement ni cruel ni sanguinaire mais, comme tant de Français à cette époque, il craignait les Allemands et voulait sauver sa mise. Il cherchait aussi à couvrir ses subordonnés et faisait appel à mon cœur.

- « Qu'est-ce qu'ils risquent ? », demandai-je.
- « La suppression de trois mois de solde en tout cas ».

Allons ! ce n'était pas si grave ! Le petit lieutenant se faisait plus pressant, mais à la grande indignation des gendarmes présents, l'interrogatoire et les réponses se déroulaient sous le signe de la courtoisie. J'esquivais toutes ses parades de mon mieux ; il était pourtant un bon escrimeur.

- « Un seul mot, un seul, et je vous donne ma parole, tout s'arrangera ! »

- « Mais, Monsieur, lui répondis-je, lassée, de deux choses l'une, ou je ne sais pas où se trouve mon amie, et alors, je vous le demande, à quoi rime cet interrogatoire sans fin, ou je le sais, et alors vous ne pensez pas, dans ce cas, que je serais assez lâche pour vous le dire ! »

Le petit lieutenant perdit pied et me déclara tout de go :

- « Vous êtes une mauvaise Française ! »

Je souris.

- « Vous avez raison. Je l'ai été longtemps, en ce sens que je n'avais aucun sentiment de responsabilité pour mon pays... Si nous avions tous été des Français conscients et responsables, nous ne serions pas où nous en sommes aujourd'hui. Il n'y aurait jamais eu d'Hitler ! »
- « On ne peut rien faire », dit pensivement le lieutenant.
- « Si, on peut ne pas avoir peur. Vous me traitez tous ici comme si j'étais une criminelle de droit commun. Vous savez très bien que je n'ai rien à me reprocher. Votre conscience vous avertit, et cependant vous cédez à la peur, vous, Français, vous allez me livrer aux Allemands ! »
- « Je voudrais au contraire vous sauver », me dit le lieutenant.
- « Oui, mais au prix d'une lâcheté collective, la vôtre, la mienne. C'est trop cher ! »
- « Vous avez du courage », disait le lieutenant. »

Et il était de plus en plus embarrassé.

Vers deux heures du matin l'interrogatoire qui tournait en rond depuis des heures perdit quelque peu de son mordant. Je commençais à me sentir exténuée.

- « Cela suffit », dis-je, « maintenant je me couche. Je vais m'étaler sur le plancher. Je ne vous répondrai plus rien ».

Il m'envoya alors dans une petite cellule assez dégoûtante où se trouvait un lit de sangle. Le gendarme ferma la porte à clef. Je n'avais pas de lumière. Au bout de quelques minutes j'entendis un léger grattement.

- « Courage, la nouvelle prisonnière, on les aura ! »
- « Qui est là ? »
- « Un camarade, voulez-vous un peu de lait chaud ? »
- « Oh oui ! et un cachet de gardénal, si c'est possible »
- « Attendez une minute. »

La porte s'entrouvrit grâce à la connivence d'un gendarme, et j'avalai avec délices un grand bol de lait chaud.

Ce camarade était préposé au service des cuisines de l'infirmerie.⁵

⁵ 12 ans après la fin de la guerre, cet infirmier nommé Henri Birot, écrira à Yvonne Netter une lettre bouleversante relative à sa rencontre avec Madeleine du Fresne dont copie en annexe

Le lendemain, il entra dans ma chambre avec un balai. Il était jovial, hilare, tout à fait réconfortant. Tout en faisant voler des nuages de poussière, il me disait :

- « Il y en a qui sont vaches dans le tas ! Ceux-là, on les retrouvera au tournant ! Ils ne se doutent pas que j'ai pu entrer chez vous ! Allons, la petite mère, je m'en vais vous faire une belle chambre ! Un coup de balai, voilà pour les araignées ! Reluquez voir ce que cela devient beau ! Ah ! Les vaches de vaches ! Ils ne rigoleront pas toujours, les salauds ! »

Il me racontait sa vie. Elle était belle, belle comme un clair paysage de France. Il était prêt à la donner pour son idée. Sans ça, autant dire, ça ne vaut pas la peine de vivre !

Je lui dis que je ne pourrais jamais l'oublier.

« Ne leur avouez rien », me conseilla-t-il en partant. « C'est qu'un mauvais moment à passer. Mais ce sera bientôt leur tour, à cette sacrée bande de cochons ! Alors ce sera à nous de rigoler ! »

Vers dix heures du matin, je dus descendre à la salle de garde pour un nouvel interrogatoire, qui se prolongea près de quatre heures.

Cette fois j'avais affaire à un spécialiste venu tout exprès de Paris. Il me fallut remonter à mes plus lointaines origines. Arrière-grands-parents ; grands-parents, père et mère ; je racontai avec sincérité ce que je savais de la vie lointaine de mes ancêtres.

- « Quel rapport a tout cela avec ce qu'on me reproche ? »
- « Ne m'interrogez pas ! Répondez ! »

Il redemandait vingt-cinq fois les mêmes choses. Comme je disais la vérité, je parlais d'abondance, je n'avais pas peur de me couper. Il fallut lui raconter mon existence, les années de couvent, la jeunesse, les études, les examens, mes années de travail, mes élèves...

- « Le nom et les adresses de vos élèves ? »
- « Pourquoi faire ? »

Il n'insista pas. On arriva au corps du délit. Je ne sortais pas de ma ligne de protection.

- « Voyons, Monsieur, réfléchissez. Il y a deux sorties à l'hôpital. Chaque sortie était gardée par deux gendarmes. Comment Yvonne Netter aurait-elle passé ? Me voyez-vous, sortant avec elle à la barbe d'un gendarme ? »
- « Nom de Dieu ! dit l'inspecteur en tapant sur la table. Puisque vous vous entêtez, nous allons passer à un autre genre d'exercice ! »
- « Ça y est, pensai-je, cela va être la torture ». Et je n'étais pas très rassurée. L'homme alla dans la chambre voisine. Il en revint avec une liasse de lettres qu'il jeta sur la table.
- « On a saisi votre courrier à la poste », dit-il. « Maintenant vous allez avoir à vous expliquer là-dessus ! »

CHAPITRE XV

Verba volant, scripta manent

Ces lettres, c'était l'imprévisible, l'abomination de la désolation ! Je pris une minute à reprendre mes esprits. Elles s'étaient devant, moi avec les chères écritures bien connues : Line, Pierrette, ma femme de ménage, Mgr Courcoux, évêque d'Orléans, et d'autres encore.

L'inspecteur m'observait avec une lueur de triomphe dans les yeux :

« Je l'ai eue », pensait-il. Il ne paraissait plus pressé. Ainsi s'amuse le chat en s'attardant à donner le coup de grâce à la malheureuse souris pantelante. Mais la souris, en l'occurrence, avait encore du ressort. En une seconde, j'avais supputé mes chances. Elles étaient minimes. Cette lettre de Pierrette, surtout... Je n'avais qu'une ressource : refuser absolument de répondre.

Une dactylo, dans un coin, depuis le début de l'interrogatoire, sténographiait toutes mes paroles. La prudence allait plus que jamais être nécessaire.

Mais dans ce moment-là on ne compte plus sur soi-même. Dieu est tout. On s'abandonne à l'inspiration de l'Esprit. On y devient tout entière sensible, et il n'y a plus de place dans le cœur pour aucune crainte.

L'inspecteur me donna les lettres à lire.

- « Eh bien ? » me dit-il, et la lueur de son regard devint tout d'un coup diabolique.
- « Eh bien, c'est très simple. Je fais un petit calcul élémentaire : une de vos proies s'est échappée ; vous en avez attrapé une autre ; vous trouvez que ce n'est pas assez, et vous voudriez une cinquantaine. Moi, monsieur, j'estime que c'est suffisant. Aussi je ne vous dirai plus rien. Livrez-moi à la Gestapo, et n'en parlons plus. »
- « Il n'est pas question de vous livrer à la Gestapo. »
- « Mais si, mais si, il n'est question que de cela. Et je sais que vous me livrez. »
- « Ils vous tortureront pour vous faire parler, comptez-y. »
- « A ce moment-là je verrai ce que j'ai à faire. Mais ce matin, en tous cas, je refuse de répondre. »
- « Même sur les questions de détail ? »
- « Oh, je vous parlerai volontiers des « questions de détail » si cela peut vous faire plaisir et vous permettre de faire un beau rapport. »

L'inspecteur tiqua ; il était vexé, mais il ne fit pas de remarque ; il prit la lettre de Pierre.

- « Qui est Pierrette ? », demanda-t-il
- « C'est un homme ! »
- « Nom de Dieu de Nom de Dieu ! est-ce que vous vous foutez de moi ? »

- « Pas du tout ; je voulais seulement vous renseigner sur une question de détail. Mais si vous préférez que Pierrette soit une femme, moi, personnellement, je n'y vois pas d'inconvénient ».

Alors un feu roulant de questions commença :

- « Qui est « Machinette » ? qui est « Belle-Image » ? « Claude » ? « Léo » ? Qu'est-ce que la « Grande Maison » ?

Je répondais invariablement :

- « Je refuse de vous dire quoi que ce soit ».

Ah ! Pierrette me mettait dans de beaux draps ! Il avait accumulé dans cette dangereuse épître assez de plastic pour faire sauter toute la France ! Cela se terminait par ces mots qui, pour être dépourvus d'originalité, n'en étaient pas moins, vu les circonstances, funestes et regrettables : « Courage ! On les aura ! ».

Je soupirai :

- « C'est vrai qu'on ne devrait jamais écrire ! »

L'inspecteur se mit à rire. Il s'humanisait tout à coup. Me passant une gomme, il me dit en haussant les épaules :

- « Allons, effacez-moi ces derniers mots ! »

Puis il prit la lettre de Line : « En voilà un style ! C'est encore du langage chiffré ». Cela semblait bien en être, en effet notre chère Line qui portait en elle une si merveilleuse flamme, rédigeait ses épîtres sans points ni virgules, et tout l'ensemble en devenait incohérent.

Quant à Mgr Courcoux, il m'invitait à déjeuner à l'évêché et me promettait d'intervenir à la kommandantur d'Orléans en faveur de mes protégés. J'étais très ennuyée de sa lettre qui risquait de lui créer de graves ennuis. Et je n'avais aucune explication plausible à donner pour détourner le coup.

Une autre missive indiscreète de la bonne d'Yvonne faisait de claires allusions au mobilier camouflé.

J'eus heureusement un éclair de génie.

- « Je vais pouvoir vous aider », dis-je à l'inspecteur. « Il s'agit sûrement du procès d'une cliente ; faites rechercher son dossier au square Rapp. (Des centaines de dossiers avaient été emportés par la Gestapo lors de l'arrestation d'Yvonne). Vous trouverez sûrement des traces de cette affaire. »
- « Bon ! dit l'inspecteur, cela n'a pas d'intérêt spécial. Passons ! »

Il revenait toujours à la lettre de Pierrette. C'était pour lui une devinette indéchiffrable :

- « Monsieur le Prince », « Ney », « Pic », « Belle-Image », et puis tous ces plans : le plan n° 1, n° 4, n° 7... »

Dans les moments difficiles, je l'ai dit précédemment, quand j'ai épuisé tous les autres moyens, il me reste toujours la ressource de me mettre en colère. L'inspecteur me vit soudain déchaînée.

- « J'en ai une patience ! Je vous ai déjà dit : Je ne vous répondrai pas ! Mais, par exemple, si je refuse de donner mes amis, il y a peut-être tout de même une chose que je dirai à la Gestapo : c'est le nom des fonctionnaires de la Préfecture de la Seine et de la Préfecture du Loiret qui, pour de l'argent, ont trempé dans l'affaire ! Ceux-là, ils n'en méritent pas plus ! »

(Je ne l'aurais pas fait, je n'aurais jamais donné le nom d'un Français, quel qu'il fût). Mais l'inspecteur eut un choc et je le vis pâlir.

- « Ah ! dit-il, vous me diriez maintenant que Pétain est dans le coup que je le croirais... »
- « Non, répondis-je sérieusement, rassurez-vous ! Il n'y est pas. »

L'inspecteur s'adoucit et nous parlâmes « France ».

- « Rendez- vous compte de notre situation, disait-il ; c'est comme les gendarmes ; ce ne sont pas des hommes, mais des uniformes. Sous l'uniforme, nous ne connaissons qu'une consigne : obéir. »
- « Et votre conscience ne se révolte pas ? »
- « Que faire ? »
- « J'aime mieux ma place que la vôtre, et pourtant je sais que vous me livrerez. »
- « Je ferai tout pour vous sauver, soyez-en sûre. Je voudrais vous sauver ».
- « Pourquoi ? ».
- « Parce que vous avez du courage. »

Nous étions maintenant bons amis. Il me renvoya dans ma chambre.

CHAPITRE XVI

Coup de théâtre

Je m'étendis sur mon grabat et je laissai passer les heures. J'étais calme Yvonne était sauvée. Dieu protégerait les autres. Quant à moi, mon sort n'avait plus d'importance.

Je repassais en ma mémoire les souvenirs des anciens jours. Je voyais se dérouler le film de ma vie, d'une vie si souvent médiocre et inutile.

Quelques années auparavant, à la suite d'une grande crise intérieure, j'en avais mesuré la faillite. Je m'étais regardée un jour à la lumière crue de la vérité et j'avais été épouvantée : tant de matérialisme, de compromis, de mensonges d'amertume, de peurs... Un idéal intact, mais qui ne collait jamais avec le réel... Des velléités de bien faire... et pratiquement rien ! Le néant spirituel...

Grâce à des amis dont je parlerai plus loin, j'avais compris que rien n'est jamais perdu, et que de nos défaites nous pouvons faire un jour des victoires. Dieu avait changé ma vie. Et maintenant, moi aussi je pouvais être un instrument de reconstruction dans ce monde à l'envers. Je pouvais aider les autres à changer à leur tour. Je pensais à ces Français qui étaient mes frères et qui demain me livreraient aux allemands. Et je me rendais compte que le grand ennemi ici-bas c'est la peur. Qui nous délierait de la peur ?

Le soir tomba. Les étoiles surgirent une à une dans le ciel glacé. J'apercevais par la lucarne les baraques misérables où tant d'hommes souffraient pour la sauvegarde d'un idéal qui leur avait paru plus grand que leur vie même. Et j'éprouvai pour les communistes un grand amour.

J'étais d'un autre bord, et ils m'avaient accueillie. Ah comme cela semblait simple d'être frères !

Dans la nuit qui suivit cette fatigante journée, un coup de théâtre se produisit.

Vers une heure du matin, j'entendis gratter à ma porte. Je vis d'abord paraître une lanterne sourde. Et puis voici qu'entrèrent à la queue-leu-leu mon inspecteur, le lieutenant de gendarmerie et M. Bouchard, chef du camp des communistes et des juifs. Ce dernier avait au bec un mégot rougeoyant. A cette minute, je compris que « je les avais » et que je pouvais procéder sans ménagement.

Je dis à l'indiscret fumeur :

- « Voulez-vous s'il vous plait jeter votre cigarette ! »
- « Pourquoi cela ? » demanda t'il suffoqué
- « Parce que je n'ai pas m'habitude qu'on fume dans ma chambre à pareille heure. »

Il ne répondit rien, jeta son mégot et l'écrasa sous son talon.

- « Nous avons pensé » me dit l'inspecteur, « que la lettre de Pierrette était extrêmement dangereuse pour vous »
- « Pour vous aussi... Du moins pour vos supérieurs hiérarchiques ».
- « C'est entendu, mais pour vous surtout. Si vous nous donnez votre parole d'honneur de ne rien dire à la Gestapo, nous allons déchirer cette lettre devant vous ! »
- « C'est très bien, mais il faut déchirer aussi les autres. »
- « Non, les autres ont moins d'importance. »

- « Je regrette », dis-je, en jouant le tout pour le tout. « Ce sera toutes les lettres ou rien ! ».

Alors devant moi, ils les déchirèrent...

Dieu ne fait pas de miracles, disent les incroyants. Les chrétiens tièdes le pensent aussi.

Comment Dieu ferait-il des miracles pour ceux dont les yeux refusent de voir et les oreilles d'entendre, « de peur qu'il ne les guérisse et qu'il n'ouvre à un entendement nouveau leur cœur endurci ? ».

A partir de cette minute extraordinaire, il n'y avait plus aucune charge valable contre moi.

Le lendemain J'eus à subir un nouvel assaut. Un gendarme nazifié, surexcité et sans manières, entra dans ma cellule, un papier et un crayon à la main.

- « Qu'est-ce que c'est que cela ? »
- « C'est pour une déposition et une signature. Où s'est cachée Yvonne Netter ? »
- « Je ne sais pas ».

Il se mit à rugir comme un lion.

- « Sortez », lui dis-je, « sortez immédiatement ! ».

Il sortit. Il revint cependant une demi-heure après, tout à fait calme.

- « Vous avez tort de vous obstiner », dit-il. « Les Allemands vous fusilleront ou bien vous serez déportée. Est-ce que vous vous rendez compte ? Un simple mot vous sauverait. Allons, livrez-la. »

Je me sentis soudain très triste, triste jusqu'à la mort. Je revoyais ma France des images d'Epinal, ma France héroïque, celle à laquelle j'avais cru de mon enfance à l'exode ! Et ma France d'aujourd'hui, c'était cela, ce gendarme, incarnation et aboutissement de tant de trahisons successives...

Que faire pour lui ? Comment lui faire toucher du doigt l'horreur de sa médiocrité sans espoir.

J'eus une inspiration. Je lui dis :

- « Ce que vous me suggérez demande réflexion. Ecoutez, sortez un moment. J'écrirai sur le mur ma réponse. »

Se croyant tout près de la réussite et se félicitant déjà d'avoir été si malin, le pauvre gendarme sortit.

J'avais pitié de lui, pitié du monde, pitié des hommes...

Sur le mur blanchi à la chaux, j'écrivis en grosses lettres la parole du Christ à la veille de sa Passion, parole qui nous a été relatée par Saint-Jean dans le quatrième évangile : « Nul ne prend ma vie, je la donne... ». Le gendarme rentra, regarda longuement le mur et disparut⁶.

A partir de ce moment, plus personne ne me demanda de trahir.

⁶ Voir en annexe la lettre de l'infirmier Henri Birot adressée à Yvonne Netter à propos de cet événement

CHAPITRE XVII

Un voyage entre deux gendarmes

Je passai encore une nuit à Pithiviers. Le lendemain, vers 5 heures, la porte s'entrouvrit et une voix rude commanda : « Dépêchez-vous, vous devez partir d'ici dans une heure. »

La toilette ne pouvait être que sommaire et les bagages vite faits. Je n'avais rien avec moi que mon sac à main !

Je passai pour la signature « réglementaire » au bureau du lieutenant. Il y avait là plusieurs gendarmes. Tout le monde était silencieux. Il n'y avait dans mon cœur ni amertume, ni ressentiment. Ceux qui me livraient étaient à plaindre, tellement plus que moi-même. Je leur dis :

- « Ma mère est morte⁷ il y a quelques mois sans que je puisse la revoir. Tout ce qui me reste d'elle, ce sont de vieux papiers de famille. Sur l'un d'eux, j'ai lu le nom d'un de mes ancêtres, lequel guerroya à Cocherel aux côtés de Du Guesclin. Vous comprenez que je ne peux pas faire autrement que d'être fidèle à la tradition. Ceux de ce temps-là étaient chevaliers et juraient de protéger les faibles, les opprimés, les femmes et les orphelins. »

Le lieutenant hochait la tête en silence.

- « Un jour », leur dis-je encore, souvenez-vous tout de même que c'est une femme qui vous a donné une leçon de courage. »

Je partis à pied jusqu'à la gare entre deux gendarmes. Dans le petit matin gris et glacé, le train, sur la voie, apparaissait tout noir

Avant de passer sur le quai, une légère manifestation eut lieu en ma faveur

- « Si ce n'est pas honteux ! », criaient les gens, « ils en embarquent encore une ! Tout cela ça se paiera. Espérez un peu ». Et l'expression chère à Mme Boithier retentit pour ma consolation : « C'est quelqu'un, tout de même ! »

Le train s'ébranla ; nous avions devant nous trois heures de voyage. L'un des gendarmes dormait dans son coin, l'autre, jeune et intelligent, avec un visage ouvert, tira un papier de sa poche, le rapport qu'il devait remettre à la Gestapo.

Il le lut, le tourna et le retourna un moment dans ses doigts, et ayant quelque peu hésité, me dit dans le but évident de me reconforter : « C'est un bon rapport, vous vous en tirerez. Je vous ramènerai sûrement à Pithiviers ce soir ».

Et tout de suite, il enchaîna : « C'est tout de même un sale métier que le nôtre ».

- « En ce moment, oui. Pourquoi le faites vous ? »
- « Il faut bien vivre ; j'ai une femme et un gosse... Mon gosse, j'essaie de l'élever proprement... Mais tout de même, il faut qu'il mange ! »

⁷ Gabrielle Perrault de Jotemps (1869 - 1941), née au château de Grilly (Ain), fille du comte Edmond de Jotemps et de Blanche Harent, épouse de Gabriel Fauconneau du Fresne (1866 - 1941)

- « Il y a des cas, voyez-vous, dis-je à mon gendarme, où la seule ligne de conduite possible c'est d'accepter de tout perdre afin de tout gagner. A ce moment-là l'imprévisible se produit. On se jette dans le vide, le parachute s'ouvre et c'est l'heure du miracle. »

Il répéta encore tristement :

- « Il faut bien manger... »
- « Il faut d'abord ne pas avoir honte de soi-même. Tout le reste vient par surcroît ! »

Je lui racontai les expériences que j'avais faites dans cet ordre d'idées. Et je sentais que son âme peu à peu, s'éclairait...

Je me mis à rire soudain en lui racontant une histoire gaie qui illustrait ma thèse.

- « Vous riez, dit-il... et dans une heure, vous serez à la Gestapo... »
- « Mais je n'ai pas peur. Dieu pourra me protéger là aussi bien qu'ailleurs. Je ne suis pas triste non plus. Voyez-vous, je pense au Seigneur Jésus qui, quelques heures avant sa passion, donnait à ses disciples cet extraordinaire message : « Personne, ne vous ravira votre joie... » »
- « C'est beau, dit-il, je voudrais pouvoir croire cela. »
- « Aujourd'hui, je vais avoir à mener un grand combat. Je ne compte pas pour cela sur moi-même... Chacun, dans sa vie, à une heure ou à une autre, doit en passer par là ... Quand ce sera votre tour, vous vous souviendrez que je vous ai montré le chemin, et alors vous mènerez, vous aussi, votre bataille victorieusement. »

Le train entra en gare d'Orléans. Le soleil s'était levé et le ciel était d'un bleu limpide.

Mon gendarme était malheureux. Il aurait voulu me sauver et il essayait de s'illusionner lui-même pour se donner du courage.

- « Ils vous interrogeront et ils vous relâcheront tout de suite... Le rapport du lieutenant ne vous charge pas ! »
- « Ils me garderont, je le sais. Mais à présent, plus rien n'a d'importance... »

Les bâtiments de la Gestapo étaient magnifiques : escaliers feutrés de tapis somptueux, chauffage central, luxe, confort et volupté...

J'entrai dans un bureau impressionnant et je vis pour la première fois le redoutable Frank. Une balafre sur le visage, un regard terrible... tout jeune encore. Mes deux gendarmes se mirent au garde à vous. Frank prit le rapport, le posa sur la table et laissa tomber ces paroles qui réglaient momentanément mon destin :

- « Vous pouvez disposer ; je la prends en charge. »

Nous restions seuls ; Frank ne me regardait pas. Je m'assis tranquillement dans un magnifique fauteuil Louis XIV. Il bondit.

- « Vous croyez peut-être que cela va se passer comme cela ! Mais je la reprendrai votre Juive Netter et je la torturerai ! »

Il ajouta, soudain très calme : « D'ailleurs, elle est déjà reprise ! »

- « Alors tout va bien, dis-je. J'en suis heureuse pour vous ».

Il me toisa abasourdi. Mais j'avais l'air le plus sérieux du monde.

- « Je la torturerai et je vous torturerai aussi. »

- « Mon corps est entre vos mains ; je n'ai aucune crainte ; faites de moi ce que vous voulez »

Il fouilla mon sac. De la doublure usée, il sortit triomphant un papier.

- « Qu'est-ce que c'est que cette adresse ? »

Je regardai le papier qui, de toute évidence, dormait oublié depuis des mois dans cette cachette. Il portait une adresse absolument inconnue. Sans doute quelqu'un m'avait passé un jour, à des fins très innocentes et terre à terre, un bon « tuyau » pour du ravitaillement ! Je ne savais pas... Frank crut qu'il tenait la bonne piste. Il envoya aussitôt dans cette campagne lointaine une commission rogatoire. Et je pense que nul ne fut plus surpris que ces braves gens qui ne me connaissaient ni d'Adam ni d'Eve...

Frank me fit encore quelques menaces terrifiantes et définitives puis, appelant un soldat, il lui dit :

- « Prison. Cellule des condamnés à mort. Et le traitement le plus dur. »

Il aimait s'exprimer ainsi en style télégraphique...

Je traversai de nouveau la ville... C'était la première fois de ma vie que je voyais de près une prison. J'ouvrais mes yeux tout grands pour n'en rien perdre. A l'entrée, des Allemands m'insultèrent copieusement en leur langue... Je répondis avec volubilité dans la mienne. Je commençais à me sentir les oreilles un peu échauffées... Nous parlions tous à la fois... On me fit signer sur le livre des entrées - le livre d'or !

Puis un geôlier, ou plus exactement un homme-tigre, prit possession de ma personne et me poussa brutalement dans la cellule qui m'était dévolue en apanage.

- « Jude ! Jude ! » Hurlait-il. Et il me bousculait.

La porte se referma brutalement. J'étais désormais retranchée du reste du monde...

CHAPITRE XVIII

La prison

Un étroit couloir sombre, de la paille sur une planche, un seau hygiénique et, tout en haut, une imposte inaccessible. Tel était désormais mon eden.

J'étais glacée et fiévreuse. Je m'étendis sur la paille et j'attendis les événements. De temps à autre les pas du geôlier-tigre retentissaient dans le couloir. Il regardait par le judas et, à ce moment, pour bien lui prouver qu'il ne m'aurait pas à l'épouvante, je faisais mon plus beau sourire.

Mon premier soin fut de me rendre compte des commodités terrestres que pouvaient me donner ma cellule. J'inspectai avec appréhension le seau hygiénique ou dit tel. Des générations de prisonniers en avaient fait usage avant moi. Comme il n'était jamais nettoyé, une croûte s'était formée peu à peu sur ses parois, tel les stalactites et les stalagmites des cavernes. Il ne restait plus au centre qu'un étroit conduit qui, certainement lui aussi, s'obturerait définitivement avant peu. Dès qu'on soulevait le couvercle, les parfums les plus méphitiques envahissaient la cellule. Il y avait de quoi asphyxier un régiment.

Je retournai dégoûtée, à ma paillasse sale. Et les heures étaient longues, très longues.

Tout d'un coup, dans le ciel d'Orléans, j'entendis tinter les cloches de la cathédrale... Une grande douceur m'envahit. Ce chant me reliait à l'humanité, à la France, à la vie...

A onze heures, des tables roulantes passèrent à grand fracas dans la galerie. Les portes des cellules s'ouvrirent et le tigre apparut. Il saisit un morceau de pain de couleur douteuse et deux harengs secs qu'il jeta par terre sans mot dire dans les alentours du seau hygiénique. Puis il me laissa déguster en paix ce festin.

Je mis le pain sur une tablette, les poissons dans un coin et j'essayai de dormir.

A ce moment un bruit insolite se fit entendre contre la paroi : tac-tac, tac-tac-tac. Les conversations en morse s'échangeaient d'une cellule à l'autre. Mais je ne savais pas le morse. Je ne pus jamais correspondre.

Que faisait Yvonne ? J'avais un sentiment de plénitude en songeant qu'elle était libre. Quelque chose en ma vie avait atteint cette réalisation totale par laquelle un être s'exprime. J'étais contente et détendue. Je laissais voguer mes pensées au gré de la fièvre.

Le soir tomba vite. La soupe fut distribuée vers cinq heures. Après cela, il n'y avait plus qu'à dormir et à attendre les jours suivants tous pareils.

C'était un sommeil entrecoupé et agité. Mon dos me faisait souffrir, et je me retournais sans pouvoir trouver mon nid sur la planche étroite et dure.

A deux heures du matin, je me réveillai en sursaut. Ma geôle venait de s'éclairer brusquement. J'entendis des Allemands entrer dans la cellule voisine... Ils voulaient obliger un malheureux à crier « Heil Hitler ! » L'homme résistait et l'on entendait pleuvoir les coups. Cela dura un temps interminable... Ses cris s'arrêtèrent. Il était sans doute évanoui.

Je sentais mon cœur battre à grand coups ! Est-ce que le courage ne m'abandonnerait pas devant la torture ? Je me sentis soudain très lâche et très faible et je priai intensément.

Mais les lumières s'éteignirent et les Allemands se retirèrent. De cellule en cellule, les appels en morse se relayaient...

Le lendemain, j'eus des hémorragies violentes, et quand le tigre entra, je lui expliquai par gestes mon triste état.

- « Jude, Jude ! » me répondit-il sauvagement.

Pendant plusieurs jours, je nageai ainsi dans le sang, sans linge, sans mouchoir sans possibilité de me laver.⁸ On passait le matin aux prisonniers un jus infect qui tenait lieu de boisson. J'en fus privée.

- « Jude, Jude ! » criait le tigre. « Puniton ! »

Et je restai ainsi plusieurs jours sans boire. La soupe de cinq heures me désaltérait un peu, mais je ne pouvais pas manger. Ma langue devenait comme de la corne. Et la nuit, je rêvais, comme les explorateurs perdus loin des puits d'eau, dans les déserts de sable, que je dégustais des orangeades et des citronnades glacées... Cette volupté illusoire, c'était toujours cela de pris !

J'avais trouvé deux petits morceaux de bois ; j'en fis une croix et j'inscrivis sur l'une des branches : « O Crux Ave, Spes unica ». Orléans, mars 1943. Je plantai la petite croix dans un morceau de pain et je ne la quittai pas des yeux. Je pensais que j'allais mourir. Ma soif devenait intolérable.

Le tigre cependant, en inspectant ma cellule, aperçut la croix et se mit dans une colère terrifiante. Il rugissait, débitant un flot d'injures incompréhensibles. J'avisai son ceinturon sur lequel s'étalait en belles lettres bien astiquée la devise assez inattendue :

« Gott mit uns » (Dieu avec nous).

- « Nein », lui dis-je, « Gott mit mir » (Dieu avec moi).

Des jours interminables s'égrenaient. Je pensais beaucoup au sort difficile des prisonniers... Dès que les lourdes portes se sont closes, la sensation qui domine est d'être entré vivant dans un tombeau. Les condamnés de droit commun avaient jadis sur nous un immense avantage : ils savaient exactement le laps de temps pendant lequel ils seraient retranchés de la vie, et chaque heure qui passait les rapprochait de la liberté. Mais nous, nous étions sans espoir... Nous étions condamnés pour un an, pour dix ans, pour toujours peut-être... il n'y avait plus aucun repère au sablier du temps.

Pour le prisonnier les jours, les saisons s'enchaînent. Seul le petit carré de lumière, tout en haut de l'étroite imposte coupée de rigides barreaux, signale la venue de l'aube et marque, en, s'évanouissant, l'arrivée de la nuit. Bientôt la douceur du ciel ne sera plus qu'un souvenir. Nous ne reverrons plus la clarté du matin, les crépuscules apaisants du soir... Peut-être oublierons-nous ce qu'est un oiseau et ce qu'est une fleur ; nous ne connaissons plus la douceur d'un visage ami qu'éclaire un sourire... nous sommes dans ces murs à jamais seuls avec nous-même...

Alors, comme des aveugles frustrés de la vision des choses, nous commençons à entrevoir ce que nos yeux, jadis, n'avaient pas su capter... Nous nous laissons couler dans ce grand silence, dans ce dénuement total et nécessaire, et les portes closes de la prison ouvrent dans notre univers intérieur de mystérieuses issues.

Je ne savais pas que tant de fils invisibles me reliaient au monde des morts et des vivants. Voici que les prisonniers de jadis et ceux d'aujourd'hui entrent un à un et silencieusement dans l'étroite cellule. Je reconnais leur silhouette familière, leur façon de croire, de souffrir, de porter la vie et de regarder la mort... Jeanne d'Arc paraissait chaque fois que les cloches de la cathédrale se mettaient à tinter dans le ciel d'Orléans... puis c'étaient saint Vincent de Paul, le galérien avec ses fers... Marie- Antoinette, Madame Elisabeth et la famille royale et le pauvre Pellison avec son araignée... Le poème mélancolique de Verlaine chantait dans mon cœur : « Le ciel est par-dessus le toit si bleu, si calme ». La lente procession des ombres

⁸ Voir en annexe la lettre envoyée par Madeleine à sa cousine la religieuse Mère Marie Stanislas Rougier de la prison d'Orléans

disparaissait. Je pensais maintenant aux inconnus qui connaîtraient ces murs à leur tour... Un jour, cela est fatal, le cours du destin sera renversé, et la France déchirée encore connaîtra l'ivresse amère des représailles. Je pensais à ceux qui viendraient et qui payeraient si cher leurs compromis, leurs démissions, leurs erreurs...

A cette heure d'expiation, ils ne seront plus des ennemis, mais seulement de pauvres souffrants, retranchés et sans espoir. J'aurais voulu graver sur les murs nus de ma triste cellule les mots qui consolent et donnent le secret de la délivrance intérieure. Je me disais que j'aimerais avoir le droit plus tard, si je surviais, de leur apporter l'expérience profonde que j'ai connue dans cette solitude glacée... Souvent, souvent, j'ai eu comme l'impression sensible d'y voir glisser des ailes d'ange... j'ai compris non avec mon intelligence humaine, mais avec ce sixième sens qui lentement s'éveille, que l'on peut franchir la ligne de démarcation qui sépare ce monde de l'Invisible, pressentir l'envers des choses et glisser pour un court instant dans les perspectives de l'infini.

L'enfance, si proche du ciel encore, garde ce don et ne s'étonne pas de la lumière entrevue.

« Bon papa n'est plus là », me dira plus tard, avec un soupir, ma petite nièce de cinq ans qui avait perdu, quelques jours avant, son grand-père.

Je lui répondis qu'il était maintenant au ciel et heureux... Ses yeux se levèrent et pendant un instant je les ai vus remplis d'une inexprimable extase. Je n'oublierai jamais le sourire de cette petite bouche entrouverte et l'étonnement lumineux qui imprégnait son regard ; elle redescendit subitement sur la terre, et la clarté s'éteignit...

- « Je voudrais goûter », dit-elle.

J'avais exactement les mêmes réactions... Au sortir de ces incursions, l'être devrait se sentir transcendé et différent. Mais non... Je pensais tout à coup : j'ai froid, j'ai soif... l'odeur de ces tinettes, quelle dégoûtation... Dans la nuit revenue, la bête réveillée souffrait de mille manières et l'âme la soutenait péniblement de ses béquilles sans pouvoir lui apporter de réconfort définitif.

Il faut passer à travers l'épreuve ; il faut tenir. Rien d'autre à faire... Je marchais un quart d'heure : cinq pas vers la lucarne, cinq pas vers la porte... Je me récitais des vers d'Hérédia dont la forme parfaite m'apportait un sentiment de plénitude... J'y retrouvais une des facettes dont est composé le prisme de la Beauté... Mais j'étais déjà très fatiguée ; ma mémoire me trahissait et je ne retrouvais que des brides éparses du sonnet.

Hérédia, dans le « Hûchier de Nazareth », évoque saint Joseph très las qui, son labour fini, a laissé choir la gouge.

« En s'essuyant le front au coin du tablier »

Le dernier tercet me revenait pour mon enchantement :

« Mais l'apprenti divin qu'une gloire enveloppe »

« Fait toujours, dans le fond obscur de l'atelier »

« Voler les copeaux d'or au fil de sa varlope... »

Ces copeaux d'or dansaient autour de moi leur ronde et, pour un moment éclairaient ma cellule... Cinq pas, et puis encore cinq ... Je m'étendais de nouveau, frissonnante, sur la planche dure et j'écoutais les bruits lointains de la vie qui m'arrivaient assourdis du dehors. Un cri de révolte ou des sanglots me parvenaient des cellules voisines. Le temps est long dans cette inaction totale... La monotonie n'en est coupée que par la soupe de cinq heures, le cliquetis des clefs du gardien et, subitement, sans qu'on comprenne pourquoi, un débordement de vociférations et d'injures... Alors le cœur se met à battre violemment...

Que vont-ils nous faire ? Ce n'est qu'une alerte... Ils se retirent... Et de nouveau le silence implacable renaît pour de longues heures. Les messages en morse reprennent leur clandestine vie active...

Alors le sommeil consolateur m'emportait dans le monde des rêves et j'y retrouvais Line, Yvonne, Diane, les amis.

Je revoyais la France harmonieuse de jadis, voluptueusement engourdie dans la facilité de la paix, facilité trompeuse qui a préparé la démission des esprits, l'enlèvement des volontés et la cruauté sans nom de ces heures...

CHAPITRE XIX

Frank et le deuxième interrogatoire

Puis un matin, un soldat allemand vint me chercher dans ma cellule pour me conduire à la Gestapo.

J'étais abominablement sale. Je n'avais rien pour me coiffer, mes vêtements étaient pleins de sang. Je traversai Orléans dans cet état piteux. Les gens me regardaient avec une curiosité craintive...

Je leur disais : « C'est beau, la collaboration ! Voyez comme ils aiment la France ! »

Ils détournèrent la tête. Ce qui dominait chez tous, c'étaient la peur et l'impuissance.

Mais cette France jugulée n'était soumise et endormie qu'en apparence. Déjà, sur tout son territoire, un vaste réseau de résistance s'était formé. Des plaines de l'Alsace aux pointes avancées de Bretagne, des cités noires du Nord aux rives lumineuses du Midi, des réduits montagneux du Jura et des Alpes aux grèves de l'Atlantique, partout des hommes, des femmes, des enfants même déterminés et farouches risquaient quotidiennement leur vie pour la libération de son sol bien-aimé.

Toutes les forces spirituelles de la nation se regroupaient pour reconquérir la liberté de penser et de vivre et rendre à la France le prestige de ses vertus ancestrales.

C'était pour elle que dans les prisons tant d'hommes souffraient et que sur tous les points du territoire des centaines d'autres acceptaient de mourir.

J'entrai donc, pour la deuxième fois, dans le somptueux bureau de Frank. Il contempla ma pitoyable tenue d'un air sardonique et satisfait.

Mais je repris aussitôt l'avantage : « Vous savez, la honte est pour vous, pas pour moi. »

Il sursauta... Le coup avait porté. Il répondit :

- « Je n'y suis pour rien. Vous êtes dans vos sales prisons françaises... Les nôtres, en Allemagne, sont autrement organisées »

Et il se gonflait tout ragaillard à l'évocation de la patrie qui bâtissait, à l'échelle que nous savons, ces excellentes prisons modèles.

Et ce fut de nouveau un interrogatoire de plusieurs heures ; je demeurai fidèle à mon système de défense. Mais j'étais sur la réserve et je pesais bien mes réponses car j'avais décidé, avant tout, de couvrir les Français, même ceux qui m'avaient livrée. Il convenait ici d'enfermer le plus possible mon partenaire. Je m'y appliquai si bien qu'au bout de deux heures de ce jeu serré il se déclara lui-même « échec et mat ».

- « J'admets, me dit-il, que vous ne soyez pour rien dans l'évasion de la Juive Netter...C'est à n'y rien comprendre ! »

Il se promenait, soucieux, de long en large. Puis, se ravisant :

- « Il y a une chose, par exemple, que je voudrais bien connaître, ce sont vos idées politiques. »
- « Je ne fais pas de politique. »
- « Vraiment ? Mais je pense que vous avez quand même des idées ! »

- « Des idées ? Bien sûr, j'en ai comme tout le monde. »
- « Si nous en parlions un peu, de vos idées ? » et tout à coup soupçonneux :
- « N'essayez pas de me mettre dedans, je m'en apercevrais ! »
- « Ah, dis-je en riant, ce n'est pas moi, c'est vous qui me mettez dedans, hélas... »

Frank balaya dédaigneusement d'un geste ce mot d'esprit dont j'étais pourtant fière.

- « Je voudrais savoir ce que vous pensez d'Hitler ! »

Aïe... Cela débutait mal... Il m'était difficile d'affirmer qu'Hitler était mon héros... Il fallait trouver un biais. Le ciel vint à mon aide.

- « Hitler aurait pu apporter au monde un message immense. Mais il lui a manqué l'amour de l'humanité. A cause de cela, son œuvre ne pourra être durable. »

Frank ne réagit pas. Il sauta du coq à l'âne.

- « Et Monseigneur Gerlier, qu'est-ce que vous pensez de Monseigneur Gerlier ? »⁹
- « Je ne connais pas personnellement Monseigneur Gerlier ! »
- « Mais vous n'êtes pas sans connaître ses points de vue et ses activités ! »
- « Monseigneur Gerlier a sa conscience et moi la mienne. C'est tout ce que je pense à ce sujet. »
- « Est-ce que vous croyez que les Allemands gagneront la guerre ? »
- « Non, les Allemands ne gagneront pas la guerre. »
- « Alors qui la gagnera, d'après vous ? »
- « Oh ! vous savez, je ne connais rien à la stratégie ! »
- « N'éludez pas ma question. Qui est-ce qui gagnera la guerre. Le savez-vous ? »
- « Oui, je le sais. »
- « Alors, dites-le. »
- « La guerre sera gagnée par la misère et la mort. »

Frank s'assit et resta silencieux un long moment. Puis il reprit :

- « Quelle est votre conviction au sujet du racisme ? »
- « Ici, lui dis-je, je serai très claire. Il y a votre point de vue politique auquel je ne connais rien, et puis il y a le point de vue chrétien sur lequel je prends nettement position. Je ne puis être raciste car tous les hommes sont frères. »

⁹ Monseigneur Gerlier

- « Même les Allemands ? »
- « Même les Allemands. »
- « Alors vous considérez que les Juifs valent les Aryens. »
- « Oui, bien sûr ! »
- « Vous vous dites chrétienne ! Les Juifs ont pourtant crucifié le Christ. »
- « Mais le Christ a donné pour eux sa vie ! »
- « Les Juifs sont les auteurs de guerre ; ce sont des êtres ignobles et vils. »
- « Oh ! Vous savez, tous les hommes se valent... Est-ce que vous vous sentez tellement meilleur qu'eux ?... Pas moi... Il faudra bien d'ailleurs qu'un jour tous les êtres s'entendent quand nous serons de l'autre côté... »
- « Ah ! je n'en veux pas de votre paradis... »
- « Pourtant, ce sera le même pour tous. »
- « D'après vous, quel est le sort réservé aux Juifs ? »
- « J'ai là-dessus des données historiques et précises. Connaissez-vous les prophéties bibliques ? »
- « Non. »
- « C'est un tort. Lisez Ezéchiel, Isaïe, Daniel, l'Apocalypse. Les Juifs ont manqué à leur mission spirituelle qui était d'éclairer le monde. Ils seront persécutés par les nations décimés, errants sur la terre. Mais il en demeurera un faible reste, et un jour ce faible reste retrouvera le sens de son réel destin. Alors, malheur aux nations qui auront persécuté Israël... »
- « Ah ! » dit l'homme, en donnant un coup de poing sur la table, « j'attendais une criminelle et je me trouve en face d'un prophète... ! »
- « Un jour vous comprendrez le sens de ces prophéties... »
- « Vous savez où tout ce que vous venez de me dire vous entraîne ? »
- « Oui. »
- « Vous êtes prête à signer votre déposition ? »
- « Vous savez que cela peut vous coûter cher ? »
- « Cela n'a pas d'importance. Les premiers chrétiens savaient aussi ce que représentait leur témoignage. »
- « Vous êtes folle. Vous voulez absolument mourir pour votre idéal ! »
- « Pas pour mon idéal, pour ma foi. »

Frank haussa les épaules et sortit pour aller statuer sur mon sort. Je demeurai seule avec l'Allemande qui lui servait de secrétaire et dont j'appris plus tard que la mission spéciale était de gifler les prévenus pour favoriser leurs aveux spontanés. Elle ne m'avait pas touchée. Elle se leva, s'approcha de moi, émue, et articula avec difficulté :

- « Je voudrais vous venir en aide... »

C'était si inattendu ! Je la regardai et la vis très sincère ; je lui dis : « En tout cas, cette parole vous sera comptée. »

Elle sortit rapidement et revint au bout d'une minute avec un petit morceau de savon qu'elle glissa dans ma poche. Elle téléphona devant moi à la prison pour dire qu'on me donne des médicaments et qu'on m'octroie un traitement meilleur.

- « Vous ne serez pas toujours aussi maltraitée » me dit-elle doucement, « On vous mettra sans doute dans un camp de concentration... Ce sera quand même moins dur ! »

Frank rentra ; il apportait le verdict !

- « Puisque vous aimez tant les Juifs, vous irez vivre avec eux au camp de Beaune-la-Rolande. Vous changerez peut-être d'avis en les connaissant mieux. »
- « S'ils sont ce que vous dites, ce sera une excellente occasion pour moi d'essayer de les rendre meilleurs. »
- « Malheur à vous ! » cria Frank furieux, « Si vous vous livrez à votre apostolat je vous mettrai au secret dans une forteresse et vous n'en sortirez qu'après la guerre ! »
- « Je ne peux rien vous promettre. Je ferai ce que ma conscience me dira. »

Le soldat allemand vint me reprendre et, sous le soleil printanier de mars, je regagnai ma prison.

CHAPITRE XX

Second voyage entre deux gendarmes

Deux jours après, à quatre heures du matin, les portes de ma cellule s'ouvrirent :

- « Raus ! Raus ! » s'écriait un Teuton rugissant.

Derrière lui, un soldat allemand, plus jeune, me faisait des signes. Celui-là, la veille de mon interrogatoire, avait trouvé le moyen de se glisser derrière moi et de murmurer entre ses dents : « N'avouez jamais ! même sous les coups ! N'avouez jamais ! Hitler foutu ! Hitler foutu ». Et il m'avait glissé un livre. C'était un roman policier tout à fait idiot, mais il m'avait distraite dans ma cellule pendant quelques heures...

Qu'est devenu ce petit Allemand au cœur révolté ? Il a peut-être payé pour les autres... Telle est la vie....

Au greffe de la prison, je retrouvai deux détenus qui devaient être embarqués avec moi pour Beaune-la-Rolande. L'un, un bon vieux paysan de 72 ans, jurait ses grands dieux qu'il n'était pas juif. Malheureusement pour lui, il se nommait Israël !

L'autre était un Autrichien et s'appelait Tokayer. Il était compositeur de musique.¹⁰

La Gestapo nous remit à deux gendarmes français au garde à vous. Ils nous passèrent les menottes pour la forme (ils nous les enlevèrent ensuite) et nous emmenèrent dans la nuit.

Un petit tortillard essoufflé se mit en branle et, dans le compartiment, les langues se délièrent.

- « Ce que je n'arrive pas à comprendre, me dit un gendarme, c'est que vous, chrétienne, vous adorez le dieu des Juifs. »
- « Vous, n'avez pas appris votre catéchisme, par hasard, quand vous étiez petit ? »
- « Si, bien sûr ! »
- « Alors, vous ne savez pas qu'il n'y a qu'un seul Dieu ? »

Une grande discussion théologique s'amorça. N'est-il pas dit dans l'écriture « Vous serez mes témoins ? ». Au bout de deux heures, nous étions tous des amis...

Arrivés à Beaune, il nous restait une étape de trois kilomètres à faire à pied. Le gendarme nous conduisit chez un laitier de sa connaissance. Ce brave homme, attendri par notre triste sort, nous apporta du lait chaud. Nous nous jetâmes dessus.

Nous n'étions plus que des animaux altérés nous comportant comme le bétail à l'abreuvoir ; privée depuis si longtemps de boisson, jamais je n'oublierai cette volupté prodigieuse...

Le laitier nous conduisit avec sa voiture jusqu'au camp.

Par cette matinée radieuse de mars, les arbustes bourgeonnaient déjà le long des routes. C'était la naissance du printemps...

¹⁰ Voir en annexe le document sur lequel figure les noms de deux personnes arrêtées avec Madeleine du Fresne, et la notice relative au musicien Alfred Tokayer

CHAPITRE XXI

L'étoile blanche

Comme à Pithiviers, les baraques se serraient le long des allées rectilignes derrière un triple réseau de fils de fer barbelé. Les miradors et projecteurs s'élevaient tous les cent mètres autour de l'enceinte. Mais à Beaune-la-Rolande, le camp s'étendait au milieu d'une verte campagne, et l'on avait pour horizon, des champs que des pousses d'un vert tout neuf commençaient à parer.

Il fallut se rendre à la fouille ; sinistre et malpropre opération.

Le lieutenant du camp m'interrogea. Il était insolent et plein de morgue. Je ne me souviens plus de cet ultime interrogatoire, mais je sais que plusieurs de mes réponses le firent se cabrer. Il était habitué à des prisonniers plus dociles.

On m'apporta une décoration : une étoile blanche, symbole de mon infamie, sur laquelle s'étalait en lettres énormes l'inscription vengeresse : « Amie des Juifs ».

Je dis que c'était une bonne idée et que je trouvais ça très drôle. Le lieutenant répondit :

- « Vous devriez plutôt être honteuse ».

Non, je n'étais pas honteuse et je le regrettais pour lui.

L'étoile blanche fut cousue solidement sur mon cœur et le lieutenant me dit :

- « Malheur à vous si vous l'enlevez ! »
- « Et pourquoi voulez-vous que je l'enlève ? J'en coudrais bien volontiers plutôt sur mon chapeau, sur mon dos et même sur ma chemise ! »

Il ignore délibérément cette insolence.

- « Allez retrouver vos amis juifs », me dit-il d'un air dégoûté.
- « Ils seront certainement pour moi d'une compagnie plus agréable que des aryens à la solde d'Hitler ! »

En quittant ce malotru, j'allai dire adieu, au gendarme qui m'avait accompagnée. Il me dit :

- « Je suis un gars de l'Est. Dans l'Est, on sait ce que c'est que d'être envahi. Quand ils seront vaincus, j'irai occuper l'Allemagne, et je vous jure, je vous vengerai. »
- « Eh bien ! vous avez bien compris, vous ! », dis-je en riant. « Ce n'est pas la vengeance que, tout à l'heure, dans le train, je vous prêchais ! »
- « Je ne vous oublierai jamais, me dit-il sérieusement, je vous reconnaîtrai au bout de cent ans... Moi, j'ai la mémoire des visages ! »

Et si je raconte cette chose touchante, c'est parce que le gendarme devait tenir parole. Quand les déportés revinrent plus tard en France, je retrouvai une de mes sœurs de misère. Ce même gendarme était préposé aux opérations de reclassement à la frontière. Il reconnut ma camarade et il lui demanda : «

Pouvez-vous me dire ce qu'est devenue Mlle du Fresne ? Je voudrais tant avoir son adresse et la revoir ». Malheureusement, elle ne l'avait pas.

J'entrai dans l'enceinte des prisonniers où la vue de mon étoile blanche détermina immédiatement un attroupement... Quelle était la bête aryenne qui, par ce temps de calamité et de malédiction, arborait cette confession de foi inouïe et qui était « Amie des Juifs » à l'heure où l'axe victorieux les vomissait de la planète ? Une folle ? Une illuminée ? Une journaliste camouflée et en mal de reportage ? Une amie ? Non. C'était par trop incroyable !

- « Mais si. Une amie, tout simplement » leur affirmai-je.

Un vieux juif russe, drapé dans une houppelande sale, s'approcha et me baisa respectueusement les mains. Mais déjà les femmes m'entouraient pour me faire les honneurs de mon nouveau gîte à la baraque 13.

J'entrai et je réprimai un sursaut d'horreur. Cent vingt femmes gisaient là, côte à côte sur des planches recouvertes de paille, et dans une promiscuité horrible. Des loques sales pendaient à des clous. Une forte odeur d'étable exhalait ses relents... Des rires aigus, des disputes, des lamentations, des cris. Dans un coin une voix chantait :

- « Je suis seule ce soir avec mes rêves... Je suis seule ce soir et sans espoir... »

On me conduisit au chef de baraque. C'était une jeune polonaise entourée de ses deux enfants. Elle m'attribua une place près d'une vieille demoiselle de soixante-dix ans qui avait très grande allure sous ses cheveux blancs. De l'autre côté, une juive était couchée et pleurait...

- « Ta gueule ! », lui disait sa compagne. « T'as pas fini d'chialer ! Tu m'fous le cafard ! »

La pleureuse répondit par le mot de Cambronne et reprit ses lamentations.

On me donna un peu d'eau, chaude qu'on courut chercher aux cuisines ; un coiffeur bénévole me coupa les cheveux... Je repris figure humaine et sortis pour inspecter la cité des Etoiles Jaunes et me faire une idée de ma situation nouvelle.

Entre les baraques, dans un espace étroit, des groupes circulaient inlassablement. Des petits enfants jouaient à la Gestapo et à la déportation. Il y en avait de tous les âges. Une vieille femme faisait une ronde avec des tout-petits. Ils se serraient ensuite contre elle et elle les embrassait.

Tout au fond du camp, j'aperçus une enfilade de cabines. « Le château », me dit-on.

- « Le château ? »

- « Oui, les W.-C. enfin »

Je visitai ce musée des horreurs. A même le sol, une planche, un trou, et tout autour une marmelade puante où les pieds s'engluaient. Une main anonyme avait écrit sur le mur :

- « Ch** dur, ch** mou, mais ch** dans le trou ! » C'était délicieusement existentiel !

Au retour de ce pèlerinage, je vis venir à moi un homme d'aspect timide qui se présenta :

- « Je suis un teinturier de Chatou. On m'a dit que vous étiez catholique. Moi je suis membre du Tiers-Ordre de Saint-François. J'aurais tant de plaisir à causer avec vous. »

Le soir même nous priâmes ensemble. Le noyau de la première équipe était constitué. Un coup de sifflet impératif retentit soudain dans le camp, et tout le monde se mit à courir.

C'était l'appel : attente interminable, piétinements, fatigue infinie...

Après l'appel, chacun réintégra sa baraque, et je vis arriver deux hommes porteurs d'un immense baquet où quelques morceaux de rutabaga flottaient dans l'eau grasse.

« A la soupe, mesdames », cria le chef de baraque.

Et les femmes se précipitèrent avidement.

« Une louche d'abord ! Pas de passe-droits. »

Puis un second appel retentit.

« Au rab, mesdames ! » Et ce fut de nouveau la cohue comme un soir de bousculade dans le métro.

J'entendais geindre mes voisines : « C'est dégueulasse ! J'ai eu que du jus ! J'ai faim... J'en peux plus ! Quand est-ce que ça finira cette sacrée saleté de vie ! Aïe, aïe, aïe ! »

Je n'avais pas eu de soupe car je manquais de récipient. Deux mille Juifs étaient arrivés la veille au camp et tout le matériel disponible avait été utilisé.

Le chef de baraque s'émut :

« Taisez-vous un peu là-dedans ! Allons mesdames, qui aurait une gamelle pour l'amie des Juifs ? Il faut que l'amie des Juifs mange ! »

Personne n'avait de gamelle. A la fin cependant une petite vieille bien soignée s'approcha en trotinant avec une misérable boîte à conserves.

« C'est la boîte dans laquelle je faisais mes besoins... Je m'excuse... Mais peut-être qu'en la nettoyant... »

Et sans trop de dégoût, je dégustai dans la boîte à besoins de la charitable vieille mon premier brouet.

CHAPITRE XXII

Rabiot

Se glissant sous les barbelés, un chien jaune déboulait dans le camp... Il avait presque la couleur de l'étoile qui constellait la poitrine de ses deux mille cinq cents amis. Des oreilles pointues, une queue effilée, esthétiquement parlant, une horreur de toutou... Mais une si grande et si belle âme de chien ! Lui aussi était « ami des Juifs » et lui aussi avait vécu un sombre drame. Sa mère avait élu domicile les mois précédents dans la cité étoilée. Rabiot était alors un tout petit chiot de deux mois qui gambadait autour d'elle avec trois frères et sœurs aussi vilains que lui. Les internés en raffolaient.

Mais un jour la Gestapo d'Orléans fit irruption dans le camp. Frank avisa la chienne et sa progéniture. Il dit à un gendarme :

« Abattez-moi cela, et vivement ! »

Le gendarme tua la mère, puis tira sur les quatre petits. Trois moururent. Rabiot, lui, eut seulement le museau et la patte traversés. Après le départ de Frank, un Juif le ramassa et le cacha jusqu'à sa guérison.

Rabiot adorait les prisonniers et détestait les gendarmes. Dès qu'il apercevait un uniforme, il détalait en vitesse. Il avait évidemment de mauvais souvenirs. Il était fort instruit, savait donner la patte, faire le beau et il comprenait des quantités de choses. Il savait très bien, par exemple, que ses amis ne pouvaient pas lui donner à manger et il s'en allait discrètement à l'heure du déjeuner prendre son repas au dehors. Il revenait ensuite frétilant et nous consolait de la méchanceté humaine.

Les oiseaux, dès les beaux jours, vinrent s'égosiller sur les toits des baraques, et nous pensions :

« Ceux-là, Frank ne pourra pas nous les prendre ! »

Malheureusement la cité avait d'autres pensionnaires les souris, les punaises, les puces et les poux. Les paillasses en étaient pleines. On s'y attaquait individuellement avec énergie, on en écrasait des milliers. Et puis, on capitulait, découragé. On vivait en se grattant et en souffrant d'un prurit continu. Tous les huit jours, les docteurs prenaient des mesures.

« A la visite, mesdames, criait le chef de baraque. »

Et l'on s'avancait en file et en chemise.

Les plus atteints étaient dirigés sur la baraque des pouilleux. On ne les soignait pas, mais ils touchaient pendant leur quarantaine un quart de soupe supplémentaire. Pour cette raison, cette baraque, comme l'infirmerie, était très recherchée. Le printemps vint. Et un jour, il y eut au loin, dans l'inaccessible paradis de la nature, un merveilleux cerisier en fleurs. Il apparut soudain comme le bouquet d'un feu d'artifice, et je le vis à l'aube d'une journée pleine de soleil alors que tout le camp reposait encore.

Jamais la vision d'un arbre ne m'avait paru aussi émouvante. Je ne pouvais en détacher mes regards, et mon cœur était tout action de grâces pour ce don inattendu du printemps. Je courus chercher mes amis. Je voulais leur faire partager cette joie inexprimable.

Dans les champs d'alentour, les lilas fleurirent, puis les premiers coquelicots mirent dans les herbes leur note éclatante. Un petit garçon bouclé, le front appuyé sur les barbelés, tendait vers eux ses mains. Un gendarme l'aperçut. Il cueillit furtivement un bouquet et le jeta à l'enfant par-dessus les fils de fer. Le petit les ramassa, ébloui, et courut en criant de joie vers sa mère. Il les étreignait sur son cœur.

Un autre petit garçon regardait, lui aussi, vers la campagne. Mais il avait d'autres puissants et nostalgiques désirs. Il disait à mi-voix dans une extase étouffée :

« Une route, maman, une route... »

Ah ! nous ne savions pas, jusque-là, qu'une route pouvait être si belle ! Le ciel de France, lui aussi, nous appartenait encore. Le soir, nous regardions se lever les étoiles.

CHAPITRE XXIII

Mes amis étoilés

En commençant par les plus jeunes, il y avait d'abord ma petite Thérèse. Deux ans, des yeux bleus, une petite tête blonde. Elle trottinait vers moi, levait sa tête bouclée et disait d'une douce voix chantante, en s'accrochant à ma robe « bonbon ». Elle répétait plusieurs fois de suite ce mot merveilleux, et c'était comme le cui-cui d'un oiseau affamé qui résonnait douloureusement à mes oreilles.

« Bonbon » c'était tout ce qui se mange... un petit croûton de pain, un radis, un morceau de pomme de terre... Ma petite Thérèse tendait vers moi un grand bec confiant comme les petits oiseaux dans leur nid...

« Ma petite Thérèse » avait une maman qui, un beau jour, avait perdu tout courage et avait avalé le contenu d'un tube de gardénal. Elle n'en était pas morte, mais n'en valait guère mieux. Elle demeurait prostrée et absente. « Ma petite Thérèse » gazouillait « bonbon ».

Elle disait aussi : « Papa ». Elle nommait ainsi tous les hommes qui la portaient pour l'amuser sur leurs épaules. Je ne l'ai jamais vu faire un caprice.

Aïsha habitait, comme moi, la baraque 13... C'était une Algérienne de mœurs légères ramassée un jour dans l'exercice de ses fonctions. Elle avait un museau appétissant, des yeux vifs, mais la caractéristique essentielle de sa personne était la crasse. Elle étalait ses pieds noirs avec impudicité, sans s'émouvoir des protestations de ses voisines.

Elle prenait cycliquement de grandes colères. Alors les gendarmes intervenaient pour apaiser le scandale et elle était condamnée à deux ou trois jours de prison.

La prison était une baraque plus sordide que les autres où l'on était enfermé pour des délits divers. Le régime y était sévère. Pas de couverture ! Et pour tout festin, deux cents grammes de pain et de l'eau. Cependant Aïsha revenait toujours détendue et joyeuse quand elle avait fait de la prison.

Je ne comprenais rien à ce mystère.

Un jour qu'elle était en proie à son démon, elle me dit au milieu de ses larmes :

- « Ces Juifs... ces sales Juifs ! Hitler ne leur en fera jamais assez ! Je voudrais qu'il les extermine tous ! »
- « Mais, Aïsha, vous êtes Juive vous-même ! A quoi pensez-vous ? Et que vous ont-ils fait ces malheureux ? »
- « Ils ne veulent pas coucher avec moi ! »

Puis avec un sourire angélique elle ajouta :

- « Heureusement qu'il y a la prison et les gendarmes... »

Mon petit Bernard était de nouveau parmi nous. Il était de plus en plus maigre et silencieux et je le voyais arpenter tout seul les allées, chaussé de ses petits sabots. Il venait cependant vers moi pour me raconter ses craintes, et quand il n'était pas trop triste, pour délivrer son cœur.

A l'heure où notre petite équipe se réunissait pour la prière, il se retirait discrètement.

- « Tu ne veux pas te joindre à nous, Bernard ? »

- « Non, Mlle Madeleine, je n'aime mieux pas... »

Je voyais arriver à la nuit tombante mon ami le tertiaire de Saint-François. Nous échangeons en toute simplicité et transparence de cœur les échecs et les victoires de la journée. Ensuite, il priait tout haut. Il ne se plaignait jamais... Sa sérénité résistait aux insultes de ses camarades qui l'accusaient, parce qu'il était catholique, d'être un renégat. Il leur répondait avec douceur. Il semblait détaché de toutes choses.

Un vieux Juif, très pratiquant et très fidèle à la loi de Moïse arriva, dans ce temps-là, au camp. Il considéra les baquets où nageaient, dans une mixture immonde, des détritrus de rutabagas parmi quelques vieux os... Il dit gravement :

- « A cette nourriture n'est pas conforme aux préceptes de la Thora. Je ne puis désobéir à la loi de mon Dieu ».
- « Ta gueule, idiot ! Clamaient les camarades. »

Ils employaient un vocabulaire plus imagé encore. Mais le vieux s'obstina. On ne riait plus autour de lui.

- « Allons ! Fais pas le malin... T'as pas perdu la boule, des fois ? Fous-nous la paix avec ta loi... Allons, mange, crétin... Tu vas dévisser... C'est pas des blagues à faire. »

Le vieux Juif se taisait, entêté et digne. Il dura quelques jours et puis il mourut. Il était de ceux dont saint Jean a dit dans l'Apocalypse : « Ils n'ont pas aimé la vie jusqu'à craindre la mort ». Ce fut à Beaune-la-Rolande notre premier martyr.

Rosette, sur sa civière, chantait inlassablement :

- « Je suis seule ce soir, avec mes rêves... J'ai perdu l'espoir... »

Une femme passait le long des baraques, vêtue d'une culotte de cheval, d'une chemise d'homme et d'une cravate bien ajustée. Elle avait l'air d'une amazone. Les hommes la dévisageaient sans infinigence et grommelaient des injures grossières. Mais elle ne les regardait pas. Ses mœurs particulières scandalisaient la cité. Elle s'affichait avec cynisme ; on l'appelait « la comtesse ». Le soir, dans les baraques, les femmes protestaient violemment.

- « Faut-il être p*** tout de même. »
- « On vous dit : M**** » répondait la comtesse !

Les gendarmes durent intervenir.

Je bavardais quelquefois avec une catholique qui pendant la guerre de 14-18, avait été infirmière aux armées. Un éclat d'obus lui avait enlevé un œil, et sous son étoile jaune, elle arborait le ruban rouge de la Légion d'honneur.

Un gendarme, un jour, l'insulta. Elle était brave :

- « Taisez-vous, lui dit-elle. Vous n'étiez pas encore-né que j'avais déjà donné un œil pour la France. Vous, qu'avez-vous fait pour elle ? »

Kartun, stoïque et amer, était préposé tous les matins au ramassage des ordures. Je le voyais arriver de loin, avec deux camarades qui tiraient le tombereau. Kartun avait de gros gants fourrés avec lesquels il essayait de protéger ses mains, ses précieuses mains de pianiste qui, jadis, tant de fois dans Paris, nous avaient valu des heures d'enchantement...

En le voyant fouiller comme un Chiffonnier dans les détritux, je songeais aux récitals d'autrefois, à Beethoven, à Bach, à Franck ! Il ne se plaignait pas ; il se promenait, sombre et silencieux, envisageant toujours le pire.

L'idiotie d'une telle vie ! nous disait-il. Et il composait une symphonie pour la délivrance. Il était hâve et rongé par la faim... Cette faim silencieuse de Kartun, comme elle me faisait souffrir !

Sur un petit monticule de terre, Sam était assis, une bible à la main. « Un fou ! » disaient ses camarades de baraque.

J'allai par une belle après-midi de mars m'asseoir auprès de lui...

- « Il y a longtemps que je vous attendais, me dit-il. Je tissais patiemment autour de vous ma toile, comme une araignée... »

Cela me fit rire. Il eût été tellement plus simple de venir à moi et de m'aborder, mais les origines orientales de Sam en faisaient un éternel compliqué. Nous commentions passionnément les Ecritures. Sa science était sans limites, et comme il était avocat et parlait bien, je ne m'ennuyais jamais avec lui.

Un souteneur, qui habitait la même baraque que Sam, disait, quand il nous apercevait :

- « Tiens, voilà Doliner avec sa gonze ! »

Sam est devenu mon filleul. Et quand je lui écris, je signe toujours mes lettres : « Votre gonze et marraine. »

Mme Montefiore avait près de soixante-dix ans. C'était une chrétienne, une grande mystique. Nous nous aimions beaucoup. Elle me confia « J'ai eu un rêve. J'ai vu une croix et une couronne d'épines. J'ai compris que je serais déportée et que je devrais mourir. Prions ensemble pour que j'aie la force d'affronter ce qui m'attend encore... Nous marchions ensemble sous le ciel nocturne où scintillaient les étoiles.

Le Rouquin habitait la même baraque que Sam. Il avait eu, au cours de sa vie agitée, de nombreux démêlés avec la justice de son pays. Sam s'efforçait de lui laisser oublier qu'il l'avait défendu plusieurs fois jadis en correctionnelle. Le Rouquin, même dans sa baraque, avait mauvaise réputation. Il volait la soupe, chapardait de-ci, de-là les modestes trésors des internés. Il était violent aussi, et dans son entourage immédiat les querelles éclataient à tout propos.

Un jour le papa de « ma petite Thérèse » me confia avec une expression de défi sur son maigre visage :

- « Le jour ne tardera plus maintenant où je m'évaderai avec ma femme et mon enfant ! »
- « Vous êtes fou ! », lui dis-je.
- « Toutes les précautions sont prises et tout est prévu. »

Je pensais tristement que mon pauvre camarade délirait. Mais, à quelques jours de là, une nouvelle incroyable éclata dans le camp comme une bombe.

Un tunnel avait été creusé, partant d'une baraque pour aboutir dans la campagne au-delà des barbelés. Il était presque en voie d'achèvement. Hélas ! Un éboulement s'était produit et la patrouille de service avait cueilli deux hommes tapis au fond de leur repaire ; on les avait mis en prison, on les avait interrogés. Ils se réfugiaient dans un mutisme absolu.

La Gestapo vint inspecter les lieux. Il s'avéra impossible que deux hommes aient réalisé à eux seuls un tel travail. Trois internés au minimum y avaient collaboré.

Pour les experts, la chose ne faisait aucun doute. Que le coupable se dénonce, autrement cinquante internés payeraient de leur vie son silence. Les sanctions s'abattirent sur le camp tout entier. Une nouvelle vague de terreur déferlait sur nous.

Cependant, en prison, le papa de « Ma petite Thérèse » et son camarade continuaient à se taire.

Ma petite Thérèse errait seule à travers les allées, inconsciente du drame qui se jouait et gazouillant toujours de sa petite voix douce : « Papa, bonbon ! »

Au lieu de l'éboulement, une excavation énorme retenait les badauds, alimentait les conversations, assombrissait les regards.

Ces tonnes de terre, retirées chaque nuit, où avaient-elles passé ?... On comprit tout à coup pourquoi les « tinettes » du château se remplissaient à une telle cadence... Ces hommes épuisés avaient réalisé un travail titanesque, et la malchance s'était abattue sur eux, sur nous tous, qui allions payer très cher leur folie.

Mais un soir, le Rouquin querelleur, voleur et sournois, se présenta au chef du camp et lui dit simplement : « C'est moi le coupable ». Son geste sauva cinquante vies.

Dans sa baraque, Sam, insensible aux quolibets, continuait son apostolat difficile. Il commentait les écritures et tous ceux qui le voulaient pouvaient profiter de son enseignement. Il me faisait penser aux docteurs de la loi qui, du temps de Jésus, instruisaient le peuple d'Israël...

Une nuit, vers deux heures du matin, un aviateur allemand, sans doute pris de boisson, survola nos baraques en rase-mottes à plusieurs reprises et déchargea sur nous le contenu de ses mitrailleuses.

Tac-tac-tac-tac... Les projectiles fusaient de tous côtés, traversant les parois, brisant les vitres. Le vacarme était épouvantable, les femmes et les enfants, en proie à la terreur, poussaient des cris.

- « Vous n'entendez pas ! » me disait ma voisine affolée... « Nous allons tous mourir ! »
- « Oui ! Que voulez-vous que j'y fasse ? Les cris n'avancent à rien. Il n'y a qu'à attendre... »

Ta-tac-tac, répétaient les mitrailleuses.

Et Sam, dans sa baraque, s'étant dressé tout droit sur sa paille, essayait de dominer le fracas de l'averse :

- « Mes frères, préparons-nous à la mort ».
- « Ta gueule ! » clamaient les camarades.

Kartun, lui, ne disait rien. Kartun était en toutes occasions stoïque.

Dans ma baraque les femmes pleuraient. Je m'étonnais en silence du prix qu'elles attachaient à cette existence misérable, de la lutte inouïe que l'instinct vital les poussait à engager.

Moi je n'avais pas envie de me défendre. J'essayais seulement de souffrir le moins possible de la faim, de la vermine, du froid, de la saleté...

Pourquoi redouter cet avion peut être libérateur ?

Il ne fit aucune victime dans le camp, mais tua des civils innocents en plein cœur de Beaune-la-Rolande. Ainsi va la destinée...

J'avais en face de moi dans ma baraque une femme de mauvaise vie (c'est ainsi qu'on les nomme... mais nos vies ne sont-elles pas toutes mauvaises ?) qui était laide comme les sept péchés capitaux et qui avait un caractère épouvantable.

De l'aube à la nuit on l'entendait vociférer.

Je mis un certain temps à l'appivoiser... Mais enfin, nous devînmes des amies et, peu à peu elle m'ouvrait son pauvre embryon d'âme...

« Mon mari, il est souteneur », me disait-elle. « Je travaillais pour lui, place Clichy, et quand ça ne rendait pas il me rouait de coups ! Ah ! J'aime encore mieux les camps ! »

Elle me regardait avec curiosité lire l'Évangile et prier.

- « Ce qui m'épate chez les Aryens, me confiait-elle, c'est qu'ils soient assez bêtes pour adorer un homme alors ! »
- « Mais vous, lui disais-je, qu'est-ce que vous faites ? Pas autre chose, à longueur de journée, place Clichy... »
- « Hum... c'est vrai, me répondait-elle, honteuse. C'est pas la même chose. Oh ! Je vous respecte, allez. Vous, c'est mieux ! »

Une petite fille de sept ans vint me trouver.

- « Amie des Juifs » me dit-elle, « Je vais aujourd'hui laver ma chemise. Si vous avez du linge sale, je pourrais vous faire votre lessive. Je sais très bien. »

Et je la vis, l'après-midi, frottant avec une énorme brosse qu'elle pouvait à peine tenir dans ses petites mains, ses misérables haillons.

Le soir, elle chantait pour nous, d'une petite voix claire, tout un répertoire de chansons lascives qui redevenaient miraculeusement pures en s'élevant de sa petite bouche.

Marguerite S... était artiste lyrique. De longs cheveux noirs encadraient son visage pâle. Elle ressemblait à un grand lis penché. Sa voix était belle. Elle n'avait pas d'autre souci que de la perdre : « Pourvu que je garde ma voix ! » Son chant grave s'élevait poignant dans le silence :

« Vierge sainte, au milieu de vos jours glorieux, n'oubliez pas les tristesses de la terre, ayez un regard de bonté sur ceux qui sont dans la souffrance, qui luttent contre les difficultés et qui ne cessent de tremper leurs lèvres aux amertumes : de cette vie.

Ayez pitié de ceux qui s'aimaient et qui ont été séparés.

Ayez pitié de l'isolement du cœur.

Ayez pitié de la faiblesse de notre foi.

Ayez pitié des objets de notre tendresse.

Donnez à tous l'espérance et la paix. »

La baraque tout entière se recueillait et faisait silence... Et puis, le charme rompu, de nouvelles disputes éclataient, et l'on entendait monter des sanglots ou fuser des rires.

« La fouille ! La fouille ! » Le mot tragique passait de baraque en baraque... Fiévreusement on déchirait les lettres clandestines, on précipitait dans les « tinettes du château » les trésors défendus.

Les gendarmes encerclaient les baraques, secouaient les paillasses, fouillaient les tristes hardes. On entendait retentir leurs menaces et leurs jurons.

De nouveau la peur dilatait les regards et pâlisait les visages. On n'avait plus rien en propre que sa vie et sa douleur.

Un jour on me fit demander : au bureau de la direction. Un gendarme avait une pièce à me faire signer. Il me dévisageait avec une curiosité sans limites...

« Qu'est-ce que vous me trouvez d'extraordinaire ? » lui demandai-je sans douceur.

« Heu... C'est votre nom... »

« Mon nom ? Qu'est-ce qu'il a mon nom ? »

« C'est pas vous la demoiselle du Château ? »

Je ne comprenais rien à son histoire.

Il s'expliqua : « Je suis de Grilly, le patelin où se trouve le château de votre père¹¹. Ah ! si je m'attendais à vous trouver là ! »

Il contemplait, sidéré, une misérable robe que les services philanthropiques de l'U.G.I.F. venaient de m'octroyer.

« La demoiselle du château, recevoir comme ça la charité ! »

Ce pauvre gendarme retardait visiblement sur son siècle. J'essayai de le mettre à la page et de lui insuffler quelque velléité de résistance... Mais il restait moyenâgeux...

« Ce n'est point ici la place d'une demoiselle du château. »

Et je sentais sa réprobation peser sur moi.

Le commandant Lombart, chef du camp, cherchait à m'humilier :

« Je pense, disait-il, que la leçon commence à porter et que vous avez compris ! »

« Compris quoi ? »

« Que les Juifs... »

« Ah ! Encore cette histoire ! Je comprends surtout que je préfère ma place à la vôtre... Nous n'avons pas le même point de vue... Mais j'écris peut-être en ce moment la meilleure page de ma vie... Tandis que vous... ».

Il répondit, pensivement : « Après tout, c'est possible... » et il n'osait plus m'interpeller.

Mes « amis étoilés » me disaient : « Ne provoquez pas comme cela le commandant et les gendarmes. Il vous arrivera malheur. Reniez-vous, cela vaut mieux ».

Je leur répondais : « Je suis Amie des Juifs. L'étoile blanche dit la vérité. Je ne vous renierai pas. »

Ma voisine de paillasse était âgée de soixante-dix ans. Elle avait une allure de grande dame, et son langage était noble et châtié.

¹¹ Le château de Grilly, propriété de famille de Madeleine du côté maternel, où vécut don père Gabriel Fauconneau du Fresne jusqu'à sa mort en 1943, en photo en annexe.

Pendant des années elle avait appartenu à la troupe d'un cirque. Elle y jouait le rôle de la Loie Fuller, et elle gardait en toutes circonstances une attitude naturellement hautaine et pleine de dignité. Nous priions ensemble chaque jour et nous partagions le contenu de nos paquets. Elle s'indignait beaucoup de, la légèreté des mœurs de certaines d'entre nos compagnes.

Je l'admirais. Sa façon d'être me faisait penser à Mme de Maintenon.

Un professeur de lycée réunissait autour de lui les jeunes. Nous parlions ensemble des problèmes de l'enseignement et de l'éducation. Un jour, au sortir de ces cogitations sublimes, il me dit : « Vous semblez très fatiguée, moi, je n'ai pas trop d'appétit en ce moment. ». Et il glissa dans ma poche la moitié de son pain.

Un petit garçon de sept ans cherchait son soulier en pleurant. Je vins à son secours, et avec son soulier, il retrouva le sourire. « Moi, disait-il fièrement, je suis indéportable. Ils ne peuvent rien me faire : je suis « mi-juif ». »

Je l'interrogeai sur sa famille. « De maman, m'expliquait-il, je n'en ai qu'une, mais j'ai deux papas, un à Paris, l'autre ici. » Et il se rengorgeait tout content.

Mais cette autre petite fille était amère :

« Qu'as-tu fait pour être prise ? »

« Je suis Juive, cela ne vous suffit pas ? »

Un gros pépère de quatorze mois bavait consciencieusement sur son tablier. On lui disait : « Dis bonjour, sois bien gentil », et en bon petit soldat de de Gaulle, il dessinait le V de la victoire avec ses petites mains.

Mme B... m'avait volé mes pantoufles, et j'en éprouvais quelque amertume cachée. C'étaient des chaussons que j'avais confectionnés dans la fourrure d'une pelisse de mon père. Et elle les arborait sans vergogne, ce qui, par les grands froids, me faisait soupirer.

Mais je me disais : « Ajouterai-je à sa peine ? Elle en a déjà tellement sur les épaules. »

Et quand mes amis étoilés « exagéraient » les indiscretions, je me contentais de leur dire :

« Vous en avez de la chance d'être juifs ! Si vous étiez aryens, qu'est-ce que vous passeriez ! Je ne suis pas aussi agneau, dans le civil... »

« On s'en doute bien, répondaient-ils, quand on vous voit parler aux gendarmes ! »

Mme E... était la femme d'un facteur de Bourges. Elle pleurait, car sa petite fille allait faire sa première communion et elle ne pourrait pas l'accompagner à la Table Sainte ce jour-là.

Mais l'enfant lui écrivait : « Maman tu seras là. Je prie tant que j'en suis sûre ! »

Et je mêlais mes prières à celles de la mère et de l'enfant.

Deux jours avant la première communion de sa petite fille, Mme E... fut libérée...

Mme Montefiore avait toujours, accrochée à sa jupe, toute une grappe de petits enfants.

« Vous avez une préférence pour la petite Thérèse » me disait-elle, « pourquoi ? »

« Ma petite Thérèse a une âme qui s'accorde à la mienne. On ne peut rien contre cela... »

« Ce n'est pas juste » disait Madame Montefiore. « Il faut les aimer tous également. »

C'est ainsi que parlent les saints, mais les pécheurs ne les comprennent pas.

J'avais beaucoup d'affection aussi pour Annette, une jeune lycéenne, amie de Line, qui avait passé la ligne de démarcation à travers mille périls. Ayant franchi la zone dangereuse et mis le pied sur le sol de la France libre, elle fut envahie d'une telle joie qu'elle en perdit un peu la tête. Elle sauta à l'étourdie dans le train qui devait la conduire dans le Midi. Hélas ! elle se trompa. Le train se dirigeait vers la zone occupée. Elle fut cueillie à la descente et internée aussitôt... Elle avait un beau courage, remontait le moral de ses camarades et se rendait utile à tous.

« Les petits chevaux » étaient également mes amis. Je nommais ainsi l'équipe des hommes qui tiraient chaque matin à travers le camp le tombereau des ordures. Kartun faisait partie de l'écurie.

« Voilà les petits chevaux ! » me criait Bernard.

J'allais vers eux et nous échangeions les nouvelles. Kartun, négligemment, de son unique main gantée, ramassait les détritiques... « Poum, poum, poum », chantonait-il distraitement. Et je savais qu'il 'composait sa symphonie...

CHAPITRE XXIV

Une déportation à Beaune-La-Rolande

A des signes impondérables mais sûrs, nous sentîmes que le spectre de la déportation allait apparaître. Des rumeurs angoissées circulaient : on allait embarquer tous les étrangers, tous les Juifs, 100%. Les demi-Juifs, les époux d'aryens et d'aryennes auraient des chances de passer à travers les mailles du filet.

Dès lors, les nuits ne furent plus qu'une longue plainte... A l'égard de ce qu'on redoutait, notre misérable cité étoilée devenait tout à coup le paradis... douceur d'apercevoir au loin les champs, les paysans de chez nous, de respirer l'air de France.

De nouveau, ce saut dans l'inconnu...

Déjà, il est affreusement pénible au camp, quand on s'est accoutumé à sa paillasse, au voisinage de ses compagnes de misère, de changer de baraque. C'est un déménagement harassant (il se fait dans les disputes, la poussière, les ballots de hardes qu'on traîne), mais surtout il démoralise et les chefs de camp le savent bien, qui l'ordonnent fréquemment, dans le but évident de nous faire souffrir un peu plus et de nous briser les nerfs.

Quand j'ai passé de la baraque 13 qui était sordide à la baraque 17 qui l'était tout autant, j'ai cru que je ne pourrais jamais m'accoutumer à ma nouvelle villégiature... Je n'avais plus au-dessus de ma paillasse ce clou précieux où je pouvais accrocher mes affaires, cette ficelle unique et convoitée, ce petit recoin dans la fenêtre, qui était devenu comme un cosy corner.

Sam, plus ancien que moi dans cette vie et qui connaissait les douleurs de ces menus et ultimes dépouillements, vint me reconforter dans mon désarroi.

« Vous vous habituerez, ma très douce amie, vous souffrez d'un mal bien connu. Le changement de baraque, c'est un supplice chinois très employé par nos tortionnaires. Le mieux c'est d'en prendre d'avance son parti. Vous verrez : peu à peu on découvre les charmes de sa nouvelle résidence... »

Il trouvait moyen de me faire rire.

Effectivement, grâce à une vieille brosse et à de la poudre de javel, ma camarade et moi nous pûmes effectuer le nettoyage de nos planches et donner bientôt un aspect de propreté inusité à notre pucier, où s'ébattaient gaiement les parasites. L'eau de javel ne les dérangeait pas : ils croissaient et se multipliaient à un rythme rapide. Kartun était particulièrement chéri des puces. Je les cueillais parfois sur son cou où elles se groupaient en petites colonies brunes. La paille de nos matelas en était pleine, quand on les retournait le matin, les bestioles se mettaient à sauter par centaines en un ballet joyeux et bien réglé.

Le spectre de la déportation glissait dans les baraques comme un silencieux fantôme, et puis, sans raison apparente, pour quelques jours, de nouveau, il disparaissait. Nous goûtions alors la joie d'une sérénité précaire. Ce n'était qu'une alerte, un de ces affreux bobards qui courent jour et nuit dans les camps, qui vous font vivre ou qui vous font mourir... On ne sait qui les a lancés ni pourquoi tant d'oreilles crédules les ont recueillis au passage...

Et puis une nuit, brusquement, vers quatre heures du matin, des coups de sifflet retentirent, les baraques furent cernées par les gendarmes, et les listes funèbres furent lues à haute voix par la chef de baraque, tremblante. Evanouissements, crises de nerfs, hurlements déchirants... L'affolement dans la fourmilière. On aidait celles qui s'en allaient ; on leur donnait ce qu'on possédait, on tentait de les reconforter...

Des scènes honteuses alternaient avec les scènes d'héroïsme. D'une façon générale, ces pauvres femmes qui se savaient condamnées, étaient braves et serraient les dents. Des petits enfants partaient aussi. Ils avaient peur, ils avaient froid, ils pleuraient ; ils écartaient farouchement toute consolation. Nous fûmes consignées dans nos baraques pendant plus de dix heures. J'apercevais de loin le terrible Frank qui, la cravache à la main, surveillait le misérable bétail humain qui s'enfourrait dans les fourgons.

Il manquait deux jeunes filles à l'appel.

Elles s'étaient dissimulées au prix d'une gymnastique inouïe au-dessus d'une poutre sous le toit d'une baraque, on ne savait laquelle. Frank tirait des coups de revolver dans les plafonds de bois léger. Mais il ne put les découvrir. Deux autres victimes partirent à leur place. On ne pouvait, en ce temps-là, sauver sa vie qu'en sacrifiant celle des autres.

La nuit venue, les deux jeunes filles réapparurent. Personne ne songeait à les critiquer. Devant le péril, c'est toujours le sauve-qui-peut. Elles furent d'ailleurs reprises à la déportation suivante...

Nous n'étions plus, à Beaune-la-Rolande, que quelques centaines d'internes... On respira plus librement dans les baraques. Un confort relatif suivit ce départ. On avait un peu plus à manger aussi. Les vivants profitaient du sacrifice des morts...

CHAPITRE XXV

Vendredi Saint au camp

La Semaine Sainte s'ouvrit sous les rafales d'avril. Nous nous tenions à l'intérieur de nos baraques, allongées et transies. Un incoercible ennui tissait ces journées grises. Est-ce que cela durerait toujours ? Est-ce que ce serait toujours pareil ? L'appel. Les corvées de l'épluchage des légumes. La lutte contre les poux, les puces et les punaises ? Les lamentations des femmes, leurs disputes, la faim, la saleté, la maladie...

J'ouvrais l'Evangile ; j'étais si lasse ; il me semblait que je n'y trouvais plus de secours. Je répétais la plainte du prophète Jérémie : « Mon cœur souffre au dedans de moi... C'est là mon mal, je le supporterai » (Jérémie X, 19).

Sam entra dans la baraque en s'appuyant sur sa canne.

« Ma très douce amie », me dit-il, « Voici le Vendredi-Saint. J'ai pensé que je pourrais demain prêcher la passion du Christ en l'honneur de notre amie chrétienne. »

J'acceptai avec émotion. Et le lendemain, une cinquantaine de Juifs étaient groupés autour de ma paillasse.

Sam fit un récit passionnant et extraordinairement érudit de la passion et du procès de Jésus.

Le ton se haussa jusqu'à l'inspiration la plus sublime. Il termina par ces mots, qui sont restés gravés à jamais dans ma mémoire :

« Si nous, Juifs, nous avons donné au monde un homme comme le Christ, nous aurions lieu d'être éternellement fiers. Seulement le Christ n'est pas un homme, le Christ est un Dieu. »

Sur les visages attentifs des Juifs convertis, des larmes coulaient. Les autres étaient scandalisés et regardaient Sam d'un air sombre en le traitant de rénégat.

Pour Pâques le soleil reparut.

Sam m'envoya un bel œuf peint en rouge que sa femme avait glissé dans son paquet.

Je reçus aussi une lettre de Line. Jusqu'alors la Gestapo d'Orléans avait donné l'ordre de retenir tout mon courrier. Dans la lettre de Line, il y avait une petite branche de buis bénit.

J'allai l'après-midi dans la baraque 20 qui était celle de Sam et de Kartun. Avec des ruses de Sioux, Sam était en train de faire du thé, du vrai thé. Il avait un drôle de petit fourneau qu'un camarade lui avait fabriqué avec deux boîtes de conserves. Il enfumait consciencieusement la baraque sans prêter le moins du monde attention aux imprécations qui fusaient de toutes parts autour de lui.

Kartun dormait pendant ce temps sur sa paillasse, les genoux recroquevillés sous le menton, dans une attitude qui lui était chère. Après des efforts qui occupèrent plusieurs heures de l'après-midi, le thé fut prêt.

« Venez, mon frère, disait Sam à Kartun. Venez-vous distraire un peu, »

Les hommes se réveillaient de leur torpeur sous l'effet du bienfaisant breuvage. Le docteur faisait un cours de graphologie. Chacun racontait des histoires... On oubliait ses peines. Seul, Kartun ne se déridait pas :

« Les gendarmes », disait-il d'un air dégoûté, en poursuivant son idée fixe, « Ce qu'il faudrait, c'est les plonger jusque par-dessus la tête dans les chiottes, et ce serait encore trop bon pour eux... »

Quand il avait une discussion avec un interné, il l'écrasait de cette formule méprisante :

« Taisez-vous, vous sentez mauvais ! »

L'autre ne demandait pas son reste.

Sam, pour nous distraire, imagina de nous raconter les grands procès de sa carrière. Il avait un auditoire assidu et vibrant. Bientôt la méthode se généralisa, et il y eut, un peu dans tous les coins, des conférences de philosophie, de littérature et d'histoire. Nous écrivions des lettres clandestines : les gendarmes les faisaient passer pour cent francs.

Par l'intermédiaire d'un camarade, j'en remis une à l'un d'eux. Elle alla tout droit à la Gestapo d'Orléans. Je faillis avoir de graves complications.

Heureusement j'avais prudemment mesuré les termes de ma missive.

Un poste clandestin nous donnait chaque jour les nouvelles... Un jour, la radio anglaise annonça après les quatre coups que nous connaissions si bien :

« Attention, attention, commandant Lombart, chef du camp de Beaune-la-Rolande, nous savons comment vous traitez les internés. D'ores et déjà, prenez-en note : Vous êtes condamné à mort. »

Les internés dansaient la danse du scalp à cette excellente nouvelle.

A partir de ce jour-là, la crainte étant le commencement de la sagesse, les gendarmes devinrent plus humains. Je leur disais :

« Attention, les alliés pourraient bien vous condamner à mort ! »

L'un d'eux me recommanda :

« Quand vous écrirez un livre, dites bien surtout que je n'ai jamais été cruel. »

Je le dis. Malheureusement, si j'ai gardé le souvenir de son visage, j'ai totalement oublié son nom...

La R.A.F en formations serrées commençait à survoler la région tous les soirs.

« Le débarquement est pour la semaine prochaine », annonçait le cuisinier qui était notre principal porte-nouvelles.

Les « canards » les plus invraisemblables circulaient : « Tout le monde allait être libéré... On serait magnanime... On ne punirait pas trop les gendarmes. On les enfermerait dans le camp et on leur infligerait un mois de régime à la soupe de rutabaga ». Mais Kartun haussait les épaules. Il disait amèrement :

« Il y en a encore pour deux ans ! »

Les saisons suivaient leur cycle impassible. L'été glorieux s'installa tout doucement sur la campagne de Beaune-la-Rolande.

CHAPITRE XXVI

Les derniers jours à Beaune-la-Rolande

Le matin, en ramassant les ordures, Kartun, le cher boueux, passait son nez dans la baraque.

- « Quelles nouvelles, aujourd'hui, demandait-il ? »
- « Je sais qu'on aura de la soupe de haricots à midi ! »
- « Oh... » disait mon cher boueux, déçu « Non, non, j'aurais voulu quelque chose de plus européen. »

Il avait perdu un gant. Il fallait travailler maintenant avec une main nue dans cette vaste poubelle qu'était notre Cité Etoilée.

- « Je vous invite à déjeuner aujourd'hui Kartun. »

J'avais reçu un paquet. Maintenant les gendarmes étaient plus coulants à la réception des colis.

Au début, j'avais assisté à des scènes cruelles. Un pauvre vieux avait été appelé pour toucher l'envoi que lui faisait sa femme. Le douanier inspecta les provisions. Il les déposa une à une à côté de lui, puis remettant la ficelle dans le carton vide :

- « Tenez, dit-il, vous pouvez toujours emporter ça. »

Le vieux pleura comme un enfant. Je regardais couler les larmes sur son pauvre visage raviné... et je pensais que la justice de Dieu serait terrible.

C'était pour les bourreaux que j'avais peur.

Le soir nous priions pour eux... Nous ne demandions plus la délivrance pour nous, mais la miséricorde et la lumière pour ces êtres aveuglés.

Sam disait :

- « Jamais nous n'aurons eu une telle possibilité de vivre sur un plan spirituel aussi haut. Ce sont les plus beaux jours de notre vie. Vous vous souviendrez, ma douce amie, de ce que je vous dis à présent. »

Sam n'avait pas tout à fait tort.

Kartun vint déjeuner avec moi.

Assis par terre, devant la baraque, nous dégustions nos provisions, et pendant une heure nous étions parfaitement heureux. Il disait :

- « Si j'en réchappe, je ne me plaindrai jamais plus de rien. Nous affirmions tous la même chose ! Et puis... et puis... Ô mes chers camarades, vous, moi, qu'avons-nous fait de nos promesses ? »

Des lettres clandestines arrivaient de temps en temps, transmises par des messagers inconnus.

Je recevais de petits papiers de Pierrette enrobés dans une tranche de jambon fumé : « Vous serez libérée en juin. Mais je ne pouvais pas y croire. » Effectivement Pierrette multipliait les démarches.

Yvonne dépensait des sommes considérables pour stimuler le zèle des avocats qu'elle avait chargés de ma cause.

Un jour le chef du camp me frappa sur l'épaule :

- « Allons, me dit-il, j'ai une bonne nouvelle pour vous : dans trois jours vous serez libre. »

Mes sentiments étaient mêlés... Partir ? Oui, mais tous ensemble... et voilà, les pauvres amis étoilés allaient demeurer derrière moi...

Le matin de mon départ, les petits enfants firent la chaîne en m'entourant. Ils chantèrent l'adieu des scouts : « Ce n'est qu'un au revoir, mes frères, ce n'est qu'un au revoir... »

Tous furent déportés, et notre rendez-vous est désormais au Paradis.

Des amis m'entouraient. Je ne pouvais pas m'arracher à ces dernières étreintes.

Mais le lieutenant me fit un signe : Line était là.

J'étais libre... Je me sentais à la fois douloureuse et grisée...

Bien camouflée à Paris, Yvonne m'attendait. Il n'y avait plus d'Yvonne Netter... Celle-là était morte pour faire place à Mlle Marguerite Desjoncs.

Line me donnait toutes les nouvelles. Nous n'en revenions pas de la joie de nous retrouver.

En passant par Pithiviers, j'allai voir la bonne Mère. Toutes les sœurs m'entouraient :

« Soyez désormais bien prudente, Mademoiselle Madeleine. »

Je leur disais ce qu'étaient devenus leurs protégés. Elles les aimaient tant. N'est-ce pas en se donnant qu'on s'attache ?

Puis je rentraï à Paris et je revis Pierrette et Yvonne. Nous nous donnions des rendez-vous clandestins dans une lointaine garçonnière. Les Allemands régnaient dans notre immeuble sur le cœur fragile de bien des dames. Ce voisinage était si malsain que je décidai d'aller me cacher avec Marguerite Desjoncs dans un petit village des Pyrénées.

Quelques jours avant de quitter Paris, je reçus une lettre clandestine de mon fidèle ami Boueux qui me coupa toute ma joie. Il écrivait : « Chère sœur Madeleine, (permettez-moi de vous appeler ainsi, il me semble que je vous connais depuis toujours). depuis votre départ je vis complètement recroquevillé dans ma coquille. J'ai même changé de place dans la baraque pour être plus seul. Vous teniez une grande place parmi nous. » La lettre continuait très longue... Et puis tout à la fin, je lus ce court post-scriptum déchirant et laconique : « Tous, sans exception, nous serons déportés demain ». Ma vue se brouilla... C'était comme la sensation étrange d'une nausée ; d'un affreux mal de mer.

Quelque chose se rompit en moi.

Il me sembla que je ne pourrais plus jamais être heureuse.

CHAPITRE XXVII

Capvern

Je rejoignis Marguerite Desjoncs à Capvern. C'était maintenant une respectable demoiselle de province à cheveux roux, qui avait revêtu, pour mieux se camoufler, un aspect qui la faisait rire elle-même. Elle disait : « Je ressemble à une avorteuse... »

Elle me racontait son odyssee...

Chez les braves jardiniers de Pithiviers, elle avait passé pendant onze jours par toute la gamme des émotions.

Elle les avait quittés d'une façon rocambolesque. Un jour, elle vit avec terreur arriver chez eux un gendarme...

« N'ayez crainte, dit la maman Teissier, c'est un copain à nous. Il vient pour manger le cochon qu'on a tué hier. »

On festoya, on but quelque peu. Le gendarme repu était dans l'euphorie qui suit les grandes ripailles. Mais l'heure avançait. Il devait reprendre son train pour Paris dans la soirée.

- « Justement nous avons une amie qui rentre aussi à Paris ce soir, dit fort à propos maman Teissier. Vous ferez bien route ensemble ! »

Le gendarme prit Yvonne sous le bras et tous deux, dans une quiétude absolue, regagnèrent la capitale.

Deux mois d'été s'écoulèrent à Capvern. Nous étions profondément, reconnaissantes d'être ensemble. En septembre, pour accomplir notre promesse, nous fîmes un pèlerinage à Lourdes.

Les voyages étaient dangereux à cause des vérifications d'identité très fréquentes. Cependant, le train nous emporta par une claire matinée, et dans la basilique silencieuse, je regardai les ex-voto et les plaques de marbre... Sur presque tous s'inscrivaient un témoignage de gratitude : vie sauvée santé, rétablie, examen réussi.

L'homme demande au ciel les biens de la terre. Il semble qu'il ne voie pas au-delà, et ce matérialisme religieux entrave l'essor de son âme. Donnez-nous, Seigneur, donnez-nous ! » Mais ce pain quotidien, la santé, la vie, et tout ce qui les rend possibles, comme nous sentons à certaines heures que ce n'est pas l'essentiel. Ce après quoi nous soupignons, mon Dieu, c'est votre royaume et sa justice, ce royaume et cette justice que tous, sans le savoir, même les meilleurs, nous avons trahis, et qu'il faut maintenant instaurer dans nos cœurs.

Qui nous donnera le royaume de Dieu et sa justice ? Qui nous rendra la pureté perdue ?

Atablée à la terrasse d'un café, je regardais rouler le Gave en, sirotant un apéritif innommable et je mastiquais des petits gâteaux qui avaient le goût et la consistance du plâtre. A perte de vue, sur tous les chemins qui mènent à la Basilique, se dressent de petites boutiques remplies de médailles, de bibelots et de souvenirs de Lourdes. Ces symboles de la piété des simples, il ne faut pas les dédaigner, mais derrière les signes extérieurs de la foi, se profile comme une grande ombre le spectre du matérialisme vainqueur.

Je ne puis pas ne pas le voir et sentir son emprise, et reconnaître à quel point il est puissant.

A Lourdes, les pôles de la vie spirituelle se touchent, foi et matérialisme, superstition et élans les plus purs.

L'eau miraculeuse que Bernadette a fait surgir continue à sourdre sous les rochers de la grotte. Puisse-t-elle un jour laver nos cœurs !

Le curé de Capvern avait la réputation d'être collaborateur. Yvonne décida qu'elle ne se confesserait jamais, et l'espoir que nous avions fondé d'avoir avec lui des relations d'ordre spirituel s'évanouit en fumée. Il avait pourtant une bien jolie cure... Autour de sa maison s'étendait un grand jardin aux trésors inestimables parce que délicieusement comestibles : courges, poireaux, pommes de terre. Des oies, prêtes à être gavées pour les fêtes de Noël, déambulaient en procession dans la cour. Le curé nous expliquait gaiement l'horrible opération et je me sentais un peu chavirée à la pensée de leur futur martyre. Il nous racontait aussi les exploits des « terroristes ».

« On n'en tuera jamais assez ! » disait-il.

En sortant, Yvonne fulminait :

« En voilà un qui aurait besoin du Réarmement Moral ! »

Le curé disait aussi en parlant de ces temps troublés :

« Dieu mène le monde », et il se reprenait pour ajouter pensivement : « Du moins, à ce qu'on dit. »

« « A ce qu'on dit » est de trop, M. le Curé », répondis-je, et le pauvre homme rougit jusqu'aux oreilles.

Il n'était ni meilleur ni pire qu'un autre... Je crois qu'il avait simplement, comme un grand nombre d'entre nous, oublié le vrai message de Dieu.

Yvonne continuait son réquisitoire en descendant la côte. Et j'avais du mal à calmer son ardeur et à l'empêcher d'englober dans ce noble courroux toute la catholicité passée, présente et future.

Le curé ne savait pas qu'il avait été un tel objet de scandale, et il s'endormit sûrement le soir avec une conscience pure.

Mais, pendant ce temps, à Toulouse, au milieu de nos amis, d'autres prêtres risquaient leur vie, allaient au secours des prisonniers, imaginaient des scénarios incroyables pour sauver les enfants juifs et nourrir les affamés. Finalement, ils furent pris, et s'en allèrent, mêlés au troupeau des victimes destinées à mourir dans les fours crématoires. Ils étaient perdus dans la foule anonyme comme un levain tout-puissant dans la pâte.

CHAPITRE XXVIII

Les distractions de Mlle Desjoncs

Nous habitons maintenant une petite maison, non loin de Capvern, au Laka. Mlle Desjoncs m'y donna parfois bien des soucis. Elle oubliait qu'elle était une digne demoiselle, originaire de Moulins (petite ville qu'elle ne connaissait même pas, ce qui me plongeait dans un abîme de perplexités). Elle oubliait qu'une respectable provinciale, célibataire par surcroît, doit garder ses distances et faire profession de modestie...

Je le lui répétais à longueur de journée.

« Oui, me disait Yvonne, j'y pense. Mon père s'appelait Henri Desjoncs, ma mère Marie-Thérèse de Saint-Bon, décédée en Suisse il y a dix ans. (La Suisse, c'est commode : la frontière est fermée) et je suis née à Baccarat, parce que les archives de l'état-civil et toutes les pièces qui font foi de ma naissance y ont été bien proprement incendiées. »

Elle riait, mais cela ne me rassurait pas.

Un jour, d'aimables hôteliers de Capvern nous convièrent à prendre le thé chez eux. Je fis mille recommandations à « Marguerite », et à l'heure dite, nous étions chez nos voisins. La jeune fille de la maison préparait sa première année de droit. Elle parla de ses études et proféra un contre-sens juridique si énorme que Mlle Desjoncs rectifia aussitôt : « Non, non, reportez-vous à tel alinéa du code civil, paragraphe 16, n° 33 ».

J'envoyai sous la table un coup de pied avertisseur à Mlle Desjoncs pour l'empêcher de réintégrer le personnage de l'avocat qui ne sommeillait en elle que d'un œil.

« Comme vous êtes érudite, Mademoiselle ! » dit la jeune fille avec admiration.

Et Yvonne resta la bouche ouverte, médusée par le double direct de cette remarque et de mon coup de pied.

Il y avait aussi à Capvern un photographe. Nous avons dû avoir recours à ses bons offices pour une photo d'identité de profil 12 (la dernière invention de Vichy en vue de dépister les gens qui avaient comme nous des raisons de ne pas vouloir se faire remarquer).

Le photographe devint malencontreusement amoureux de Mlle Desjoncs, ce qui amena un nouvel élément de perturbation dans notre vie. Comme tous les hommes épris, il trouvait des ruses de Sioux pour multiplier ses visites ; il avait toujours de la farine ou des châtaignes, ou un bon tuyau à nous apporter. Il échafaudait des projets d'avenir, desquels je n'étais pas exclue. On ouvrirait un grand studio ; on ferait de la photo d'art et moi je tiendrais la caisse... Tout en dévidant le fil de ses rêves, le photographe posait beaucoup de questions et Mlle Desjoncs s'embrouillait à qui mieux mieux. Je commençais à être très inquiète lorsque Yvonne eut l'idée magnifique d'inviter son admirateur à scier des bûches pour mon fourneau, en l'absence d'un homme de l'art compétent. Le photographe se mit héroïquement à la besogne. Au bout d'une heure il en avait débité environ une douzaine... Dès lors ses visites s'espacèrent. Il ne se sentait pas la vocation...

Une autrefois Pierrette vint nous voir et, au cours d'une promenade, Marguerite, distraite ou fatiguée de son célibat, le présenta comme son mari. Je m'arrachai les cheveux devant tant d'inconséquence. Il s'agissait de procéder le plus rapidement possible au divorce, car Mlle Desjoncs de Moulins, ne pouvait être, en puissance d'époux :

¹² Voir la fausse carte d'identité d'Yvonne, en annexe

Heureusement nous ne devons plus voir le confident de ce mariage-express et cela simplifia ma tâche.

A peu de temps delà, nous apprîmes que Capvern ravitaillait le maquis et que la Résistance y fleurissait comme la primevère au printemps.

Un matin, une escouade de miliciens et de gardes mobiles occupa la petite ville et ses environs. Je n'étais pas rassurée.

J'interrogeai d'un air détaché le fermier, mon voisin :

« Oh ! » me dit-il, « Ce n'est pas grave ; c'est juste pour vérifier les pièces d'identité des gens. On soupçonne qu'il y en a pas mal de fausses par ici ! »

Il n'y avait plus qu'à se recommander à Dieu. Dans l'après-midi les miliciens disparurent. Personne ne songea à nous demander quelque chose.

Mlle Desjoncs apportait aussi ses consolations à une famille juive qui se terrait dans l'ombre et qui eut la chance d'échapper à un tragique destin. Elle se mettait à tel point dans sa peau d'aryenne qu'il lui arrivait de dire :

« Si j'étais à votre place, si j'étais Juive... »

A la suite de ces déclarations intempestives, Mlle Desjoncs recevait, par mes soins, de furieuses sermones. Elle promettait de s'amender, jurait qu'elle ne le ferait plus et puis elle recommençait.

Un jour nous eûmes une alerte : deux personnes du pays étaient venues nous rendre visite. Penchée sur mon fourneau je préparais des crêpes et Mlle Desjoncs, très brillante, très peu demoiselle de Moulins et, bien entendu, insensible à mes signaux d'alarme, s'était lancée dans une conversation étincelante. Les deux dames demeuraient bouche bée devant son éloquence et son savoir. Tout à coup je vis par la fenêtre, et Yvonne l'aperçut au même instant que moi, un gendarme qui se dirigeait à grands pas vers notre demeure. Il poussa le portail. Il entra... Que faire ? La maison n'avait qu'une issue. Marguerite Desjoncs me serra silencieusement le bras et me jeta un coup d'œil angoissé. Mais elle continua son récit et j'admire son courage.

Le gendarme était là. Il fallait être prêtes pour ces heures impossibles, y faire face. Quoi d'autre devant nous que ce jeu permanent du tout pour et tout ! Une heure pouvait sonner où l'échec et mat serait ainsi prononcé sans un éclat, sans une phrase. Alors il ne resterait vraiment qu'à demander à Dieu le courage de bien savoir mourir.

Le gendarme venait... mais c'était pour emprunter une brouette !

Alors Mlle Desjoncs enchaîna et la gorge un peu serrée, nous fîmes tout de même honneur aux crêpes.

CHAPITRE XXIX

Heures d'apaisement. Heures de douleur

Les premières nous étaient données par la nature. De ce pays pyrénéen je n'oublierai jamais les landes de bruyères, les sentiers grimpants, noirs de mûres, les vastes espaces, les horizons bleus. Nous nous asseyions sur le bord du chemin : à l'automne, et nous regardions les champs où brouaient les vaches. Elles s'avançaient majestueusement avec une sorte de régularité d'horloge, le mufle à terre. Des centaines de petits ciseaux sautillaient alentour, attendant de pouvoir picorer sous leurs sabots, parmi les touffes arrachées, les vers et les insectes brusquement mis au jour par ce tremblement de terre en miniature. Les vaches débonnaies les ignoraient. Un vieux paysan, devenu notre ami, gardait ses moutons, et dans les pattes des brebis, j'aimais voir les tout petits agneaux frisés, qui pleuraient comme des enfants quand ils avaient soif ou lorsque, égarés, ils ne trouvaient plus leur mère.

Dans la cour des fermes le bruyant troupeau des dindes au plumage lustré, si bêtes et si douces, avalaient gloutonnement d'énormes châtaignes crues dans leur peau et ne semblaient nullement incommodées par ces repas indigestes.

Nous aimions les chiens, les chats, les poules et les petits enfants aussi familiers et indiscrets qui franchissaient à tout instant le seuil de notre maison avec leurs sabots crottés.

Le chien de la ferme faisait également des incursions dans la cuisine. Un jour, en mon absence, il dévora tout notre déjeuner. Poussant la porte avec son museau, il pénétrait aisément dans le lieu saint où il se sentait chez lui. Yvonne alors protestait :

« C'est encore « votre » sale chien !

« Pourquoi « mon » sale chien ! Il n'est pas plus à moi qu'à vous ! » Et nous finissions par rire.

Je faisais la cuisine au bois et pendant que je vaquais à mes occupations ménagères, Marguerite Desjones allait aux provisions. Ce n'était pas chose facile. Cela nécessitait beaucoup d'argent, beaucoup de persuasion, beaucoup d'éloquence. Les paysans étaient méfiants, et préféraient garder leurs pommes de terre, leurs légumes, leurs châtaignes. Marguerite s'épuisait en longues courses, ramenant sa lourde charge sous les pluies glacées de novembre. L'hiver vint et fut terrible. Je pensais à nos amis, je devins triste et je regrettais les heures de ma vie ardente.

Nous étions enveloppées dans un suaire de neige. L'électricité manqua. Nous n'avions pas de bougies, et notre seul éclairage à partir de quatre heures du soir était la braise rougeoyante du fourneau. Il faisait dans la maison un froid épouvantable. Nous nous tenions toute la journée à la cuisine comme deux oiseaux frileux. La vie spirituelle s'éteignait peu à peu dans la monotonie de cette lutte pour durer, pour avoir un peu chaud, pour manger, pour se cacher, pour vivre. Nous ne pouvions voir personne. Et avec les rares voisins que nous fréquentions il fallait naturellement mentir.

Le mensonge, ce mensonge permanent et nécessaire, nul ne saura, à quel point il pouvait saper sournoisement toutes les forces de l'âme.

Yvonne, elle aussi, était triste... Nous priions tous les soirs ensemble, mais nous avons abandonné le recueillement qui filtre les scories de l'âme et qui rééquilibre les vies en les axant fortement sur Dieu.

J'étais enfermée, pendant ce triste hiver, entre les quatre murs d'une cuisine sombre. Toute la journée je luttais avec un fourneau qui ne voulait pas tirer, des bûches humides qui cramaient sans dégager de chaleur. Des maigres repas, le ménage, la lessive, un travail épuisant pour simplement arriver à vivre. Et auprès de moi, mon amie également découragée et négative... La radio de Vichy et celle de Londres

s'affrontaient dans un ciel bas... Est-ce que cette vie sans lumière durerait toujours ? Jusqu'à quand serions-nous des pourchassés et des parias ? Où est le Seigneur ? Il nous a caché sa présence. Il nous laisse faire seules cette fois, semble-t-il, l'expérience totale de la Croix.

Il y a en nous une lassitude insurmontable. De temps en temps on se dit : « Ce n'est pas étonnant après tout ce qu'on a passé... ». Nous ne connaissons pas bien les lois physiologiques et mentales de cette dépression qui nous régit malgré nous.

Moi qui avais résisté au jeûne forcé du camp, qui souriais des recettes que les affamés passaient leur temps à échanger pour tromper leur faim (on ne parlait que de cuisine à Beaune-la-Rolande et Kartun lui-même, si stoïque, avait une façon, de parler de la préparation du bœuf en daube qui nous faisait venir l'eau à la bouche), voici que je ne pouvais plus supporter à Capvern de n'avoir pas devant moi une certaine quantité de provisions dans nos placards. Yvonne réagissait de façon contraire. L'habitude de se restreindre, de savoir que d'une minute à l'autre on peut tout perdre, la rendait maladivement décidée à continuer l'ascétisme des camps. Nous discutons à perte de vue.

Chacune a raison. Nous sommes des malades. Nous ne le savons pas. Personne ne peut nous le dire, car personne ne le sait encore ! A la base de cette grande dégringolade spirituelle, il y a un désordre psychique inconnu et tout nouveau. Nous faisons la crise que feront plus tard automatiquement tous les prisonniers et déportés.

CHAPITRE XXX

Toulouse

Malheureuses, lasses, désaxées, nous nous installâmes, au printemps, à Toulouse. Nous espérions une amélioration de ce changement de vie, mais la guérison ne vient jamais de l'extérieur.

De Toulouse, je garde le souvenir d'un jardin plein de violettes, d'un amandier en fleurs et d'une lapine apprivoisée, nommée Pinette, qu'on ne pouvait se décider à manger mais qui, elle, dévastait tout, les choux, les fraisiers, les salades. Elle nous valut plus d'une querelle car j'étais pour Pinette et Yvonne contre. Que ne disait-elle pas de cette lapine indiscreète et vorace qui ravageait systématiquement notre potager ? Quand Yvonne accusait la lapine, je me sentais directement visée. Cette histoire prenait des proportions excessives dans son esprit et le mien.

Pinette mangeait nos pommes de terre ; cela ne faisait aucun doute, mais a-t-on jamais vu une lapine pratiquant l'ascétisme des saints ?

« Mange, ma bonne petite Pinette, c'est toujours ça de pris sur cette triste vie ! »

Et Yvonne disait :

« Quelle sale bête ! Il faut la tuer. Je n'ai jamais vu quelqu'un de plus stupide que vous avec les animaux ! »

Les bombardements de Toulouse arrivèrent. La nuit, faute d'abris, on devait se répandre dans la campagne et sur les routes.

La lune éclairait doucement le paysage et les arbres en fleurs prenaient des aspects féériques à sa lumière. Toulouse luisait là-dessous comme une cité sans défense. Et les bombes tombaient.

En rentrant, je retrouvais Pinette qui, bien réveillée et l'œil vif, se restaurait dans le carré de choux en culbutant joyeusement du derrière sans se préoccuper des gémissements des sirènes et du bruit des canons.

Il n'y avait pas beaucoup de casse. Les bombardiers américains faisaient la chose en gros. Le travail anglais était d'une précision plus systématique. Le lendemain, le soleil se levait de nouveau sur un printemps en fête. Et Line écrivait ses dernières lettres.

La semaine de Pâques arriva. Nous cachions chez nous une amie juive. Les gestes rituels du dévouement étaient encore accomplis. Mais ce n'était plus la vie dirigée.

Le Vendredi Saint, vers six heures du soir, je trouvai dans la boîte une lettre de Pierrette.

Elle contenait cette nouvelle succincte : « Line a été prise. »

Ce fut de nouveau une immense douleur.

Line, depuis longtemps, était affiliée à la Résistance, et nous savions qu'elle avait logé des parachutistes. Cela avait commencé deux ans auparavant. A la mort de mon père, j'avais reçu du notaire chargé du partage de la succession, une cantine de vêtements. J'avais donné les complets d'homme à Line pour qu'elle les distribuât à ses protégés.

Un jour elle me dit :

- « Les vêtements de votre père, savez-vous où ils sont aujourd'hui ? »
- ?
- « En Angleterre ! Les prisonniers ont passé la Manche habillés avec. »

Line, ma chère Line, avait été dénoncée.

La Gestapo vint la chercher un matin. Elle fut d'abord envoyée à Fresnes. De là au fort de Romainville. Puis déportée à Ravensbrück...

Nous l'attendîmes des jours et des jours après la Libération, sans vouloir renoncer à l'espérance de la revoir vivante, mais elle ne revint jamais...

A Toulouse nous retrouvions nos amies Ima, Hélène, Jeanne, (les saintes femmes comme disait Line). Elles travaillaient à une œuvre de secours et se dévouaient sans compter. Mais nous avons perdu le sens réel de l'équipe. Nous n'avons plus le courage de nous avouer nos défaites. Elles qui soulageaient par tous les moyens la misère humaine, qui chaussaient et ravitaillaient le maquis, cachaient les enfants juifs et accomplissaient des prodiges de patriotisme et de charité, elles passaient peu à peu, elles aussi, à une sorte de nihilisme qui n'excluait ni la foi ni la prière, mais qui les détachait du réarmement moral auquel nous ne croyions plus.

Alors c'est la nuit de l'âme dont parle saint Jean de la Croix. Cette nuit nous semble éternelle. Nos caractères s'aigrissent, nous ne sommes plus que négation et amertume. Je pleure. Je n'ai jamais pleuré au camp. Maintenant je pleure pour un fourneau qui s'éteint, pour un désordre d'Yvonne qui m'irrite, pour une bêtise, exactement comme les enfants.

Yvonne ne vaut pas mieux que moi. Des discussions éclatent entre nous pour des vétilles, des discussions qui n'ont aucun sens et nous laissent l'une et l'autre pleines de honte.

« Oh ! mon Dieu ! Vous que j'ai rencontré face à face dans l'horreur de la prison et dans le danger mortel, voici que la vie m'est rendue, et que je ne puis ni vous retrouver, ni vous reconnaître. »

« Voici que je suis dépossédée de l'essentiel, puis qu'il me semble être dépossédée de vous. Je vous appelle, et vous ne répondez pas. Je veux agir, agir encore pour hâter l'avènement de votre règne et vous me réduisez à l'impuissance. J'ai perdu le divin message qui jadis avait galvanisé mon âme et fait de moi et de mes amis ces nouveaux pionniers, prêts à lutter de toutes leurs forces pour la conquête spirituelle du monde ! »

DEUXIEME PARTIE

L 'AVENTURE PERDUE

CHAPITRE XXXI

Heures d'éclipse

J'avais vécu une aventure, une aventure parmi des milliers d'autres. C'est peu de chose en soi, une aventure. Et parce qu'on a souhaité la vivre pour une cause où tout un passé de rêves, de vœux, d'actions mêmes, lentement et sûrement vous engageait, il serait vain de se cramponner à l'illusion d'avoir réalisé quelque chose.

A Toulouse, dans le silence et la douceur de ce crépuscule d'avril, au fond du jardin solitaire, je mesurais avec douleur l'impasse actuelle et mon échec. Une pluie de printemps avait ravivé le vert naissant de feuillages. L'amandier s'égouttait encore et frissonnait au vent léger du soir ; ses pétales blancs jonchaient le sable des allées. Encore quelque chose qui s'achève et va mourir !

J'aurais voulu m'accrocher à ce passé révolu qui m'avait apporté la plénitude, mais la vie s'étendait devant mes yeux comme un grand inconnu sans joie.

Ah ! Je me rendais compte que vivre, c'est avant tout se donner sans compter, esprit, corps et âme à quelque chose de grand.

Je faisais, presque sans le vouloir, une rétrospective des dix dernières années et je voyais ce qui les avait rendues si pleines. Je comprenais pourquoi l'aventure que je venais de vivre avait pu se développer, comme se déroule un film spectaculairement conçu. C'est que j'étais dans ce film un protagoniste quelconque mené par l'opérateur

Dieu. J'avais cru à ses miracles. J'avais obéi. L'aventure était tout entière dans cette obéissance.

Il y a dix ans, j'avais connu une autre aventure, plus secrète et tout enrobée alors d'inconnu. Elle avait rendu possibles les mois que je venais de vivre en prison, c'est elle qui les avait préparés.

Elle avait tenu dans le hasard providentiel d'une rencontre qui, en quelques semaines, avait changé l'orientation de ma vie.

C'était par un été pluvieux, des vacances interminables et pleines d'ennui, dans un paysage de sapins, noyé dans l'ouate opaque d'un paysage bouché et totalement accordé à mon âme.

J'avais perdu la foi et me débattais en recherches vaines. Qu'est-ce que la vérité ? Je me posais la question éternelle... Comment l'atteindre, elle qui échappe toujours ?

Le subconscient ne la construit-il pas de toutes pièces par un impérieux besoin de se stabiliser sur quelque chose ?

Les philosophies, les religions, ont péniblement édifié des systèmes. Aucun ne m'apportait la certitude, aucun ne me délivrait de ce doute affreux...

Puis un jour vint, au cours de cet été noyé où le ciel se dégagait et, parce que le soleil reparaisait, la forêt ressuscitée retrouva tous ses enchantements perdus... Les cascades dans les sous-bois recommencèrent à chanter, le menu peuple des insectes à s'agiter et à bruire de nouveau sous les feuilles.

Et cependant mon âme demeurait dans la nuit !

Mais un soir, des inconnus arrivèrent à Saint-Cergue, inconnus qui, la veille ne m'étaient rien : c'était, me dit-on, le Groupe d'Oxford (le Réarmement Moral d'aujourd'hui).

Leur nom, l'idée qu'ils représentaient n'avaient aucune signification pour moi.

Pour passer le temps, j'allai les écouter.

Ils ne faisaient pas de conférence, ils ne racontaient rien d'extraordinaire, ils nous confiaient naturellement, comme une chose très simple, une expérience cruciale de leur vie : libération d'une rancune, d'une jalousie persistante, d'une peur, d'une de ces multiples peurs qui nous rongent.

Se pouvait-il que des êtres me soient à ce point semblables ?

Eux, maintenant, ils étaient libres ; moi j'étais encore enchaînée. Il y avait dans leurs yeux bien de la lumière... D'où venaient la clarté, l'extraordinaire transparence de leur cœur, la chaleureuse sympathie qu'ils rayonnaient ? Ils ne ressemblaient pas aux autres que j'avais connus. Ils m'attiraient et je les redoutais. Je sentais qu'on ne pouvait les approcher sans que quelque chose arrive, et, sans savoir pourquoi, j'avais peur.

Louise, Robert, Diane, Christiane, Franck, Jeanne... noms désormais inoubliables, qui éveillent en moi des résonances profondes et insoupçonnées.

En traversant le village, le lendemain, je rencontrai Diane et sa fille. Elles vinrent à ma rencontre.

Comme c'était simple, comme on était loin des conventions mondaines, je sentais tomber pour la première fois ces imperceptibles mais toutes-puissantes barrières, qui séparent ceux qui gagnent leur vie des privilégiés de la fortune. D'emblée un véritable contact humain s'établissait.

Comment ne pas accepter ces amis ? Je ne savais pas qu'en les accueillant, déjà j'accueillais Dieu. Ils m'ont donné le secret des choses très simples. Ils m'ont réappris la valeur du silence. Dans le silence on découvre parfois en quelques instants ce qu'on a tant cherché pendant de longues années.

Un jour, je m'étais assise avec une amie sur un tronc d'arbre. Je lui avais expliqué, au cours de notre promenade, toutes les raisons que j'avais de ne pas croire en Dieu. Jeanne écoutait sans discuter mes arguments.

Puis elle me dit :

- « Si nous faisions silence ? Peut-être que la vérité apparaîtrait ! »
- « Mais puisque je suis Incroyante ? »
- « Cela ne fait rien. Dieu parle aussi aux incroyants. »

J'acceptai d'inscrire sur un papier les pensées qui me viendraient. Je ne savais pas que ce que je noterais serait un ordre minime et que cet ordre changerait ma vie.

Un ordre, une obéissance, « et toutes choses sont devenues nouvelles. »

Ces amis m'ont appris trois choses, Ils m'ont donné le sens de l'absolu. Ils m'ont restitué le goût de l'aventure. Ils m'ont apporté le secret d'écouter Dieu.

Autrefois - je m'en souviens très bien - j'ai appris, de par la tyrannie des grandes personnes, à monter l'escalier en utilisant un pied pour chaque marche, au lieu de porter comme un instrument inutile mon pied gauche sur la marche où s'était déjà posé mon pied droit. On me disait : « C'est comme cela qu'il faut faire. »

Et il fallait bien croire en la sagesse des parents qui détenaient toute science. Et voici que beaucoup d'années plus tard, des amies me montraient encore mon ignorance et m'apprenaient que, pour capter les ordres de l'invisible, je possédais, sans le savoir, un appareil récepteur. Appareil récepteur humain, il est vrai, faussé au départ, originellement faussé. Mais le sacrement du baptême, en effectuant la première et décisive réparation, a rétabli la filiation perdue il m'a rendue participante à la grâce de la Rédemption. Cependant, depuis ce signe qui m'a ineffaçablement marquée dès la croix, J'ai voulu comme les autres vivre ma vie à la mode païenne. J'ai vécu selon mon tempérament ou mes attirances dans le domaine animal des sens, ou sur le plan psychique de l'émotion. J'ai aussi vécu dans l'intellectualité. J'ai hérité des idées païennes, cartésiennes ou rationalistes de la Renaissance, du dix-septième et du dix-huitième siècle. J'ai nourri mon esprit par des incursions diverses dans bien des écoles. J'ai connu les joies de l'art. J'ai goûté aux philosophies comparées, j'ai visité les religions au passage. J'ai lu et vécu des quantités de romans, ceux des livres et ceux de la vie.

Aussi, que je le veuille ou non, les messages divins vont s'inscrire sur les plaques déformantes de mes facultés humaines. C'est pourquoi l'Eglise, dans sa haute prudence, se méfie de nos enregistrements. Elle n'a jamais dit cependant, et toute l'histoire de ses saints le prouve, qu'il faille renoncer à se servir de notre appareil récepteur.

Les saints, en retrouvant l'état de pureté primitive, redeviennent de bons récepteurs. Dieu leur parle. Ils l'entendent.

Jeanne d'Arc savait, à n'en pas douter, que ses voix l'appelaient à « bouter l'ennemi hors de France ». Elle obéit non sans lutte, et le plan éternel fut réalisé.

Sainte Geneviève, quelques siècles auparavant, savait que Dieu sauverait Lutèce, et saint Aignan qu'il arrêterait la marche de l'envahisseur. Tous les saints ont ainsi reçu un message. La victoire a été le fruit de leur obéissance et de leur foi.

Mais avant d'être consacrés saints par l'Eglise, ils étaient comme nous de pauvres gens bien ordinaires, qui ne sont devenus saints que par leur obéissance. Comme eux, nous sommes tous appelés impérativement à la sainteté : « Soyez saints, car je suis saint », dit le Seigneur.

Et nos appareils récepteurs, quelque détraqués qu'ils soient, sont tous susceptibles d'être réparés convenablement. Leur réparateur le plus efficace, c'est le repentir. Si les messages captés dans l'invisible sont marqués du sceau de la pureté, de l'amour, du désintéressement, que craindrais-je ?

Dans l'esprit, orienté en toute humilité vers le Seigneur, des pensées passent. Des pensées humaines, bien sûr ! Dieu se sert de nos facultés pour nous parler.

Le pilote qui a traversé dans son avion les continents et les mers, garde aussi le contact avec la terre. Par temps calme il pourrait parfois se croire un tranquille fonctionnaire du ciel. Mais que le vent lève, que les éléments se déchaînent, le voici désemparé. A ce moment, l'appareil cesse d'être une entité autonome. Le radar le cherche dans l'infini où il s'égaré, il le capte, et aussitôt le guide et le conduit sans dommage à son but perdu. Le pilote pense : « Je ne suis pas seul ». Sans la radio, sans la boussole, il est certain qu'il n'y aurait aucun message. Mais derrière les instruments, il y a l'amitié vigilante des hommes, l'amitié qui repère l'avion en détresse, lui indique les dangers à éviter et prépare les balisages. Sans elle, les instruments n'auraient rien à dire.

De même, Dieu se sert de nos instruments et, à travers nos pensées, Sa voix se fait entendre. Tantôt un ordre survient, précis, impératif, qui ne tolère aucune résistance : Cette malhonnêteté, ce mensonge, ce sursaut d'amour-propre ou d'égoïsme, il faut les réparer à l'instant même. Sinon ils vont brouiller l'appareil récepteur.

Mais tout ceci, n'est-ce pas simplement la voix de notre conscience ? Certes. Pourquoi Dieu ne l'utiliserait-il pas ? Dieu va-t-il escamoter la conscience ?

J'ai une mission dans la vie. Nous avons tous une mission dans la vie. Je la connais dans les grandes lignes. L'Eglise m'en a instruite dès mon enfance et elle continue à le faire.

Je sais que je vais de zéro à l'infini avec l'aide de la Grâce, car ce voyage immense n'est pas à ma mesure. Je ne connais pas au jour le jour les incidences de mon destin. Mais Dieu me guide. Pour lui, il n'y a pas de choses neutres. Tout a un sens, chaque parole, chaque action, chaque pensée émet ses ondes et se propage de moi vers les autres. Il n'y a pas de mur protecteur. Les vibrations que j'émetts passent à travers les murs. Elles vont ébranler à distance une intelligence, des nerfs ou un cœur. Je peux faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien sans bouger de ma chambre et sans proférer une, seule parole, selon que j'envoie vers les autres des pensées constructives ou négatives, des pensées de haine ou d'amour,

Dans les trois mètres carrés de ma cellule, dans le dénuement total, je connaissais bien mon pouvoir. Je savais que je pouvais contribuer par la direction de mes pensées à détruire ou à reconstruire le monde, et,

dans l'infime mesure de mon aventure, je savais que ce que je vivais pouvait avoir un sens pour la France et pour ses destins. J'avais le temps de penser à toutes ces choses.

Il y a parfois de grandes vérités qui s'atrophient tout doucement et, meurent. Qui les fera revivre ? Qui ? Sinon Dieu qui me parlera de nouveau dans le silence. Hélas, je ne l'écoutais plus et j'étais découragée. J'avais perdu le sens de l'absolu. Ma vie était maintenant pleine de compromis subtils. Autrefois, grâce au recueillement, j'avais franchi d'un seul bond la ligne de démarcation qui sépare l'intelligence humaine du plan surnaturel de la certitude et de la foi. Dieu m'était présent en ces jours inoubliables et, semblable au paysage transfiguré par le premier rayon de soleil, toute mon âme s'était remise à vibrer et à s'accorder avec l'invisible. Je songeais à ces joies perdues, au bonheur de se sentir engagés ensemble dans une même bataille pour apporter à d'autres cette lumière qui me fut un jour donnée.

Une âme qui perçoit la volonté de Dieu, qui reconnaît sans aucun doute possible ses impulsions, qui se laisse porter dans l'obéissance, éprouve à certaines heures des joies transcendantes. Au milieu des désastres humains, elle connaît des heures de Paradis. J'ai vécu ces heures dans ma cellule, et au cours de mes divers interrogatoires. Alors que j'étais menacée de toutes part, la peur m'était littéralement enlevée.

Je n'ai jamais eu à faire, en ces moments-là, un effort de courage. Pour répondre, je n'avais pas davantage à lutter de finesse ou d'intelligence avec l'adversaire. Le courage et l'intelligence m'étaient vraiment donnés. On éprouve à l'ombre de cette protection divine une force extraordinaire et une merveilleuse paix. Avec Dieu je sentais que je tiendrais tête facilement à Hitler lui-même... C'est pourquoi je contemplais avec une sorte d'indulgence et de pitié cet agent de la Gestapo qui procédait à mon interrogatoire. J'essayais de lui transmettre le message libérateur qu'un jour, peut-être, à l'heure de sa propre bataille, face à la mort et à la détresse, il reconnaîtrait... Le message de rédemption, je l'ai souhaité à tous nos bourreaux. J'ai prié pour eux. J'étais riche... C'étaient eux les dépossédés ! Si ces heures de fièvre et d'exaltation surhumaine duraient, peut-être nous serait-il facile de conquérir le monde... Mais peut-être aussi l'homme vainqueur aurait-il, dans la victoire, la tentation de se substituer à Dieu.

Le danger s'écarte, et avec lui la protection trop sensible... On redevient le pauvre être terne, inintelligent, fatigué... et alors, loin de bénir la sécurité retrouvée, on garde de ces heures une sorte de nostalgie désespérée. À Toulouse, mes amis et moi nous ne croyions plus au miracle : ce monde sans joie, ce monde de cruauté, ce monde féroce est bien définitivement perdu. L'esclavage a été rétabli sur la terre. Dans cette régression épouvantable de toutes les valeurs spirituelles, notre effort est une goutte d'eau dans le désert des sables. Que peut désormais le Réarmement Moral ? C'était l'illusion du temps de paix, cela n'avait plus aujourd'hui le moindre sens.

Nous étions profondément marquées par le spectacle que nous avions sous les yeux. Toutes, nous avions fait le maximum pour changer individuellement des vies, pour libérer les êtres de leurs entraves spirituelles. Nous continuerions, bien entendu, à le faire. Mais ceux qui n'ont pas vu ce que nos yeux ont vu ne peuvent comprendre notre désenchantement. Ils nous semblaient habiter une autre planète. Nous, nous étions enlisées dans l'horreur de nos souvenirs. Là-bas les fours crématoires fument nuit et jour, nos amis meurent dans d'indicibles tortures... Les petits enfants sont supprimés et quelquefois enterrés vivants... Les multitudes d'hommes ne sont plus que des esclaves apeurés, ravalés à une déchéance sans nom. Nous avons vu s'inscrire dans ces bagnes la signature satanique, celle du péché national et du péché du monde. Il n'y a pas d'issue. Nous étions armés pour lutter contre le péché individuel et nous avons bien mené notre combat. Mais que faire devant le péché universel qui nous écrase et nous désespère ? Diane m'écrivait de temps en temps des lettres que je trouvais sublimes et un peu folles. Elle se promenait dans les étoiles, et du haut de ces espaces interplanétaires, elle avait une vision pour le monde. Elle me faisait l'effet d'une ménagère qui range soigneusement ses armoires et fait des plans pour leur agencement, alors qu'autour d'elle la maison brûle. A Toulouse, la petite équipe se bat encore. Elle a perdu l'universalité du message tout comme moi. Et le Seigneur se tait toujours.

CHAPITRE XXXII

Le sens de l'aventure

Mes amis m'avaient aussi donné jadis le sens de l'aventure. Était-il à jamais perdu ? J'errais parfois le soir avec Yvonne le long de cette Garonne qui luisait sous la lune comme un sinueux ruban d'acier. Il ne fallait pas trop s'attarder à cause des rafles. Il ne fallait pas attirer l'attention des Allemands qui patrouillaient. Une aventure plus redoutable que celle que nous avons vécue nous menaçait sournoisement. Et nous la sentions qui nous guettait à chaque instant dans l'ombre. Mais il ne suffit pas de courir des risques pour avoir le sens de l'aventure. Le sens de l'aventure, c'est quelque chose d'intérieur qui naît des profondeurs de soi et qui n'a rien à voir avec les dangers du dehors. Ceux qui possèdent ce sens étonnant vivent sous le signe de l'inspiration et deviennent des réalisateurs. On nous a raconté l'histoire de ce conducteur de camion qui va à la gare pour décharger sa marchandise. Il effectue son travail le long de la voie où stationne un train de déportés. Le dernier wagon est rempli d'enfants, et comme le convoi ne s'ébranlera que dans de longues heures, la surveillance, sur le quai, s'est quelque peu relâchée. Le garçon manœuvre habilement de façon à bloquer son camion tout contre la voiture où les enfants sont parqués. Leur ouvrir n'est qu'un jeu il les enfourne rapidement dans son camion, referme soigneusement le wagon et sort paisiblement de la gare. Le soir, chacun des gosses avait trouvé dans la campagne un refuge sûr.

Le film de la vie pourrait être éblouissant si nous portions en nous ce sens constant de l'aventure. Je pense que dans ce pays brimé, divisé et meurtri, la bonne volonté ne manque pas. Nous voulons tous en ce monde faire quelque chose de bien, mais notre ambition est trop courte. Il suffit, pensent certains, de ne rien faire de mal. Prudents, ils n'aiment pas à assumer le risque, et d'avance se déclarent vaincus dans une bataille où l'on n'a, en général, que des coups à gagner et peu de victoires immédiates en perspective.

Ils pèsent le pour et le contre quand le vent de l'aventure les sollicite et se découvrent soudain, non lapins de garenne, mais lapins de choux. Leur vieil atavisme chrétien leur fait quelquefois lever le nez au-dessus de la quotidienne ornière et ils soupirent : « Dans le temps, l'on était plus honnête, on avait des traditions, il y avait des choses qui ne se faisaient pas. »

Puis ayant épuisé dans cette amertume leur pouvoir de contrer les forces spirituelles adverses, ils se rassasient du présent. Ou plutôt le présent se rassasie d'eux, les grignote jour après jour et l'on en arrive à ce bourgeoisisme sans vie où ne subsiste que l'apparence des vertus anciennes. Mais derrière cette façade se dissimule mal la peur, et l'amour de l'argent reste intact.

Quand l'aventure extérieure, celle qui n'est plus à leur échelle, fond sur la maison, la société ou la patrie, ces hommes se retrouvent tout petits, émiettés, incapables de faire leur rétablissement.

Ils étaient faits pour les situations moyennes. Et voici qu'il faut prendre position de toute urgence, qu'on le veuille ou non ! Il faut faire un choix. Le choix, c'est justement ce qu'ils ne consentent jamais à faire. Ils veulent bien avancer dans la vie à travers les sillons tracés par des habitudes de pensée héréditaires, suivre les sentiers battus, mais tout ce qui bouleverse les positions acquises les trouve désespérés.

Ces prudents voulaient ne pas faire le mal. Ils se contentaient de cette neutralité bienveillante, mais les circonstances les ont roulés comme des fétus. Et ce mal qu'ils ne voulaient pas, ils vont l'accomplir, faute de savoir entrer dans l'héroïque qui, lorsque les événements atteignent une certaine atmosphère de tragédie, demeure pour chacun la seule issue.

La guerre décante et met rapidement tout à nu. La peur a jugulé d'abord bien des hommes. Elle les a jetés sans défense sur les routes de l'exode leur laissant juste assez de foi pour implorer le secours de Dieu.

Mais Dieu attend autre chose que des S.O.S. de terreur lorsque le danger surgit. Il exige un choix. Selon ce choix, qui ne sera pas une détermination de panique ou une témérité, mais une obéissance, ceux qui ont remis à Dieu leur destin ont décidé de partir ou de rester. Ils l'ont fait alors sans peur. Ils sont entrés dans l'aventure de l'exode avec la certitude d'avoir des décisions à prendre, des secours à donner qui sauveront peut-être des vies.

De même ceux qui ont été marqués pour demeurer à leur poste ont connu le sens de la mission qu'ils assumaient. Il s'agissait de témoigner que Dieu est aussi puissant pour protéger sa créature à Paris, en Alsace, dans le Nord, sous l'occupation que dans un coin perdu à l'autre extrémité de la France.

Dans un camp de concentration ou dans une prison, partout où l'on vit, où l'on se bat et où l'on meurt, Dieu garde ce pouvoir. Quelle est la qualité véritable de notre foi ? Croyons-nous mener notre destin, être

protégés par notre prudence ou nos réflexes de panique ? Dans ce cas, que signifie notre prière ? Qu'est-ce que cette vague divinité implorée après coup, alors que nous avons tout décidé par nous-mêmes ?

Voici que déferle sur le pays la première vague de terreur. Des solutions d'épouvante affleurent des profondeurs mystérieuses dans le champ de la conscience. Et soudain des dilemmes inhumains se posent. En juin 1940, dans un hôpital de vieux, tous incurables, des infirmières se demandent s'il convient de sacrifier leur vie ou leur liberté à ces déchets que guette depuis longtemps la mort. Les supprimer sans souffrance, par le simple jeu de quelques piqûres ? Elles l'ont fait. Des infirmières ont tué leurs malades et elles se sont enfuies, délivrées.

Certains s'interrogent anxieux et supputent le pour et le contre d'une telle alternative. On vit des jours extraordinaires...

La morale courante ne joue plus. Le geste de ces femmes, la loi le réprouverait en temps de paix. En temps de paix, nous connaissons exactement les rites qu'il convient d'accomplir. Mais maintenant les vies, toutes les vies, sont menacées. Ne convient-il pas de sauver celles qui représentent un capital de force pour la société future ? On glisse de plus en plus vers ce compromis que la raison rend inattaquable. Les solutions de bon sens mènent tout doucement au crime, On ne s'en aperçoit pas. Jadis les lois nous encadraient et nous rendaient aisément irréprochables : on n'a pas envie tous les jours d'être un assassin.

Tel citoyen ordinaire a peut-être tué en temps de paix sans le savoir. Il s'est peut-être retiré sans gloire d'une aventure d'amour qui eût marqué de déshonneur sa maison. L'enfant qui ébauchait la menace d'un drame familial par l'indiscrétion de sa venue est rentré tout doucement dans le néant dont il n'eut jamais dû sortir.

C'est un accident. On ne se sent pas déshonoré parce qu'une femme parmi tant d'autres a avorté quelque part dans des conditions misérables. L'homme écarte ce mauvais souvenir. Il aurait été bien incapable de tuer de pauvres vieux, confiants dans les soins qu'ils attendent.

Mais les circonstances ont changé. Le bouleversement des esprits est sans pareil, Où est la vérité nouvelle ? Nous sommes perdus, roulés dans la défaite, Aucune voix autorisée ne se fait plus entendre. Les bergers ont été stupides. Il faut découvrir tout seuls notre nouvelle vérité, cette vérité qui prend des aspects multiples...

L'occupant est là. Oh ! Surprise, il est extraordinairement correct. « Faut-il pactiser pour essayer de tirer ce que l'on peut de lui ? »

Puis un jour cela change. Il réclame des victimes. Fermons les yeux. Les Juifs après tout ? ... Nous avons tous plus ou moins à nous plaindre d'un Juif. C'est un élément de désordre et de destruction que ce peuple non assimilable... Si Hitler nous en débarrasse, ce ne sera pas là le pire...

Les communistes s'agitent à leur tour, On exécute, on fusille... des terroristes, dit-on... Plus tard, beaucoup plus tard, dans les camps de triage, d'autres dilemmes se poseront aux consciences. Qui mettra-t-on sur les listes funèbres ? Lesquels choisir ? On essaie de sauver les valeurs humaines, de classer la vie d'après le critère de l'intérêt ou du rendement... Celui-là mourra, c'est une bouche inutile. On refait avec soin ces listes épouvantables.

On a oublié une chose toutes les vies ont la même valeur, car toutes sont le don de Dieu. Telle est la vérité qui a été perdue. C'est la vérité qui rend possible le geste de cette religieuse, disant aux femmes qui se lamentent parce qu'elles sont marquées pour la prochaine fournaise de la chambre à gaz. « Taisez-vous donc, mes petites. Cela ne fait pas si mal que cela. Allons, j'irai avec vous pour vous encourager ! » Et elle y alla.

Voilà toute la différence entre l'idéal chrétien traditionnel et raisonnable et l'idéal chrétien tout court, celui que nous voulons revivifier en nous et qui est l'appel du héros.

Si j'ai noté la parole un peu décevante de ce pasteur des âmes qui criait à Robert Piguet : « A quoi se raccrocher, Docteur ? » C'est pour bien marquer qu'une seule chose importe, le sens exact de notre foi. Je comprends les athées, je comprends qu'ils affirment « On n'a pas besoin de la religion pour faire son devoir. »

Avant de changer les incroyants, il faudrait que les chrétiens changent... On ne changera jamais l'impie par le spectacle du chrétien moyen. L'appel de Dieu en ces temps de désordre et d'incertitude est un appel à une foi renouvelée, à une foi qui nous engage et qui soit capable de retourner le cours de nos destins.

CHAPITRE XXXIII

Le dernier quart d'heure

Les jours passaient cependant, et une nouvelle page de notre vie allait se tourner encore. Un soir, au moment de franchir la porte de notre jardin, Yvonne fut abordée par un inconnu.

- « Pouvez-vous m'indiquer où habite Maître Yvonne Netter ? »
- « Je l'ignore absolument, Monsieur », répondit avec un grand sang-froid Marguerite Desjoncs.

Cet incident nous donna le signal du départ. Je rentrai à Paris, et Yvonne alla se cacher chez des amis en Vendée. Je devais l'y rejoindre. Mais bien tôt toute liaison devint impossible. Les trains ne marchaient plus, la libération approchait.

A cette époque, Pierrette fut activement recherché par la Gestapo, Son chef de réseau avait été pris et avait avoué sous la torture. Pierrette s'enfuit, lui aussi, en Vendée. Après des péripéties dramatiques, je fus amenée à prendre des initiatives et je télégraphiai à Yvonne en langage conventionnel le danger qu'elle courait. Je prévoyais le pire. Notre immeuble n'était pas sûr.

A plusieurs reprises, j'avais reçu des avertissements et des menaces. Une nuit, vers onze heures et demie, on frappa à ma porte. Les coups se renouvelaient, insistants et comme étouffés. J'ouvris. C'était Yvonne, Yvonne ! Quelle folie ! Mais en même temps quel soulagement !

Le lendemain vers dix heures du matin, des coups précipités retentissent. Je frémis. Nous ne bougeons pas... On frappe, on frappe encore. La Gestapo ? Mais non, les pas s'éloignent. Je me penche à la fenêtre ; ce n'était qu'un ouvrier qui venait réparer un store !

Yvonne se cacha dans Paris. Nous nous donnions chaque jour rendez-vous dans une église. Je lui apportais une gamelle de nourriture, la vie devint difficile, parfois terrible. A cette époque, toute sa famille fut arrêtée à Toulouse et déportée, Alors commença pour elle un long calvaire. Il est moins dur d'être pris soi-même que d'imaginer, impuissant, le long martyre de ceux qu'on aime.

Heures sans fin, heures sans espoir, ou il ne reste plus que la suprême ressource de prier. Dans ce deuil de l'âme, des éclaircies surgissent. Nous sommes en août 44...

J'ai passé par les espoirs et les transes de tous les Français. Paris est plein de camions bizarrement camouflés de branchages. Les forêts de l'Ile de France ont dû se dépouiller pour eux de leur verdure. De petits poulbots rieurs jouent dans la rue. Ils se sont attirés à la mode nouvelle, ils ressemblent, eux aussi, à des buissons ambulants.

Dissimulés sous les branches vertes, ils blaguent l'occupant soucieux, qui ne réagit plus à leurs quolibets imprudents. La T.S.F. soir affirme encore par la voix de son speaker que « l'Angleterre comme Carthage sera détruite. » Cependant la libération est proche et Paris se prépare dans la fièvre à l'ultime bagarre.

A ce moment, on surprit brusquement les symptômes d'une épidémie nouvelle. Au premier stade de la maladie, les gens fouillaient tous fébrilement dans leurs réserves de vieux chiffons. Au second, ils achetaient avec un air faussement détaché des paquets de teinture bleue et rouge. Au troisième, ils se mettaient à produire une quantité industrielle de cocardes et de drapeaux. Les banderoles tricolores ont surgi à l'aube de la libération comme une floraison géante à toutes les fenêtres, toutes les portes, sur toutes les poitrines, dans tous les chevets. Il n'y avait pas de retardataires. Chacun avait été mystérieusement avisé, chacun était prêt !

Un matin, le Grand Palais brûle. Je contemple l'incendie. Je n'éprouve aucune émotion. Je me sens curieusement anesthésiée. Les Allemands dévalent dans leurs camions, mitraillettes pointées sur les passants. Ils ne tirent pas. Cette mansuétude surprend. Les badauds les regardent et ne songent même plus à se protéger. Au-dessus de leurs têtes se livrent des batailles épiques. Les bombardiers alliés fendent le ciel à très haute altitude en formation de combat. Ils dessinent dans l'azur pâle de gigantesques V d'argent. A cette distance leur fuselage semble délicat et aérien. Il étincelle au soleil en traits nets et éblouissants. Les balles traçantes décrivent autour d'eux leurs trajectoires et font naître au moment où elles éclatent des centaines de petits plumets floconneux.

Quelquefois l'un des bombardiers argentés bascule brusquement. Il se met en vrille, tombe, et sa queue déroule la verticale une arabesque d'épaisse fumée. Une longue flamme, un embrasement soudain. C'est fini... Nous regardons figés d'horreur, tandis que dans le ciel impassible s'inscrit de nouveau le V symbolique des vainqueurs de demain.

La D.C.A. nous arrose de débris de ferraille dont le moindre éclat pourrait être mortel. Tout le monde est dehors. C'est en vain que les chefs d'ilot nous enjoignent de rentrer dans les abris et multiplient les coups de sifflet.

Un soir, une voix étranglée de joie me téléphone : « Ils foutent le camp I Ça y est ! »

Puis la communication est coupée. Je suis en proie à une sorte de délire. Je cours dans les rues où l'on tire partout.

L'avenue de la Motte-Picquet est prise sous les rafales des mitrailleuses. Impossible d'avancer ou de reculer sans se faire tuer. Je prends le parti de m'abriter derrière un pilier de métro sur lequel ricochent les coups. A dix mètres de moi, un homme tire. Il porte le brassard des F.F.I. Il est tout noir, ruisselant. Il m'aperçoit et me dit : « Ah ! Mais je vous connais. Vous étiez l'étoile blanche de Beaune-la-Rolande ! ». C'est un Juif qui s'était évadé parmi les ballots de linge sale.

Il a évidemment un compte à régler avec l'occupant. La conversation ne va pas plus loin, car la bataille fait rage de toutes parts. Le lendemain je suis de nouveau, dès l'aube, happée par l'attraction irrésistible de la rue. Les événements vont vite. Plus de camions camouflés, dans les carrefours, partout des barricades. Et maintenant, voici les tanks. L'un d'eux s'avance toute allure, il écrase un malheureux chat apeuré.

J'entends un miaulement effroyable et j'ai un sursaut. « Oh ! », me dit un badaud d'un ton sévère, « Quand il y a tant de gens qui meurent, s'émouvoir pour un chat ! »

Effectivement je vois tomber des hommes. Des civières circulent avec des morts. Sur l'une d'elles un Allemand est étendu, sa main pend, déjà jaune et cireuse... La mort est partout, elle n'a plus de signification.

A un moment, une escouade ennemie s'engouffre rue Saint-André-des-Arts, et nous n'avons que le temps de nous jeter sous une porte cochère. Puis un Allemand tout jeune, un enfant encore, manifestement égaré, traverse seul cette rue comme un gibier perdu.

- « Passe-moi ton pétard ! » dit un homme à un autre, à côté de moi.

Je m'accroche à son bras :

- « Ne le tuez pas, faites-le prisonnier ! » Il me repousse.
- « Que voulez-vous que j'en fasse ? »

Cette constatation à la fois si évidente et si cruelle me confond.

Le jeune Allemand porte sa mitraillette d'une main et de l'autre sa bande. Il est perdu. La chasse à l'homme s'organise. Et bientôt j'entends le sifflement des balles. Il est abattu.

Je pense à sa mère. Je sais... Je sais... Les mères des autres n'ont pas songé à nous ! Mais je reconnais l'homme, mon frère, dans l'individu qui meurt et qui est mon ennemi.

Le soir déjà, les drapeaux flottent malgré les mitraillettes qui crépitent. Une nuit extraordinaire se prépare. On est suspendu à la radio, Elle marche par intermittences lorsqu'il y a un peu de courant électrique (le gaz est depuis longtemps complètement coupé).

Tout à coup, dans la ville enténébrée, les cloches d'une église se mettent à tinter, puis d'autres, et d'autres encore.

« Messieurs les Curés », clame le speaker à la radio, « sonnez les cloches, sonnez les cloches ! »

C'est une minute inouïe, Saint-Léon à côté de moi se met à carillonner triomphalement. Toute la maison est éperdue. On rit, on pleure, on boit du champagne...

Le Général de Gaulle vient d'arriver à l'Hôtel de Ville. La Marseillaise retentit. La première Marseillaise depuis juin 40 qui ait un sens pour nous.

Le lendemain éclate la nouvelle éblouissante : Leclerc arrive. Les Alliés entrent à Paris ! C'est la libération ! Le cycle de ces années d'épreuve se referme. De nouveau, dans un ciel bleu et ensoleillé, le drapeau tricolore se met à flotter au sommet de la Tour Eiffel.

CHAPITRE XXXIV

L'été

Cette libération devait néanmoins un jour nous décevoir. Elle avait assuré la délivrance matérielle de la France, n'avait pas libéré nos âmes, elle n'avait pas recréé en nous l'unité. Dans notre immeuble en liesse, la situation est renversée. Les collaborateurs de jadis passent par des tranes qu'ils n'avaient pas prévues.

Cependant, du haut des toits, du clocher de Saint-Léon, du métro aérien, on se bat encore. Les balles sifflent un peu partout. On tire des fenêtres...

Une femme, en se dissimulant derrière un drapeau tricolore, décharge son revolver sur les soldats de Leclerc qui défilent. Les tanks ripostent un peu au hasard par des rafales de mitrailleuse.

C'est de nouveau une belle bagarre ! En cette matinée de la libération, il aura encore des morts,

J'ai vu plus fort des derniers combats la voiture noire du Général de Gaulle, précédée par des motocyclistes casqués, se réfugier quelques instants dans une impasse. La foule délirante l'acclame, mais, du haut des toits, des ennemis invisibles continuent à tirer sur lui. Il descend de voiture. Je le reconnais à sa haute silhouette, à ses gestes d'automate, à cette espèce de *dépréoccupation* extraordinaire qui le caractérise. Il n'a pas l'air de songer une seconde qu'il est une cible. Il entre sous une porte cochère, puis le calme renaît. La voiture noire disparaît en direction des Invalides.

L'heure des représailles a sonné. La concierge vient me trouver et m'annonce que les F.F.I. arrivent. Ils vont effectuer un « nettoyage » dans tout l'immeuble et procéder à la tonte des cheveux.

« Avec le message que nous avons reçu du Réarmement Moral », me dit-elle, « nous ne pouvons pas laisser faire cela. »

Sur le boulevard de Grenelle, Je vois déjà s'amonceler beaucoup de chevelures, blondes, rousses, noires. Au milieu des huées vengeresses, on dessine sur le crâne dénudé de ces dames, avec leur bâton de rouge, une croix gammée. Il y a chez nous des candidates à ce supplice du scalp et cela ne va pas sans larmes et sans douleurs.

J'ai évité ce suprême outrage à certaines sentimentales imprudentes. Le capitaine des F.F.I. a laissé l'une d'entre elles en liberté parce que j'ai pesé dans la balance en sa faveur avec l'autorité nouvelle que me donnait mon titre d'internée.

Oui, ces choses devaient être faites, malgré les protestations de quelques braves gens de la maison qui se découvrent tout à coup une âme sanguinaire et veulent se livrer à des représailles qu'ils auraient par la suite amèrement regrettées.

J'ai accompli sans joie les rites de la générosité nécessaire. Je n'étais plus comme au camp dans l'état de grâce de ma vraie vocation.

J'ai pu à cette époque rendre à Yvonne ce qu'elle possédait. Je l'ai réinstallée dans son appartement. Mais, chose étrange, au lieu de se réjouir de ce qui lui était rendu, elle gémissait sans fin sur la perte d'un balai, d'une casserole, ou d'une tasse cassée.

J'en éprouvais de l'irritation. Un fossé se créait entre nous... Et « Pierrette » aussi faisait sa crise.

J'arrivais à me demander mélancoliquement s'il n'avait pas été vain de tant lutter pour sauver des vies. Les morts me semblaient plus heureux... Un jour, l'un de ces morts présumés, Kartun, sortit d'outre-tombe. Il s'était enfui au moment où son destin terrestre allait être définitivement réglé. Jouant le tout pour le tout, il s'était évadé sous les balles et, à pied, avait regagné Paris.

Un jour, couché dans une grange où il s'était endormi épuisé, il vit surgir devant lui un inconnu qui le regardait plein de compassion. Les pieds de Kartun saignaient dans des espadrilles loqueteuses. L'homme enleva ses souliers et lui tendit ses chaussettes. Présent fraternel que « le cher boueux » devait toujours conserver.

Je retrouvai mon ami exsangue, mais ébloui de sa liberté retrouvée. Il répéta la phrase rituelle « Désormais, quoi qu'il arrive, je ne me plaindrai plus de rien ». L'innocent !

Et puis ce fut le tour de mon petit « frère tertiaire ». Celui-là débarqua chez lui si sale et si fourbu que sa fille ne voulut pas le reconnaître. : « Fais attention, Maman, criait-elle, c'est un imposteur ! »

Mais l'imposteur s'étant agenouillé leur dit : « Remercions Dieu et avant tout récitons ensemble un Pater »

A ce signe la petite Jeanne reconnut son papa.

Les autres... Les autres, hélas ! demeureraient éternellement absents. Cependant les déportés libérés par les armées d'occupation commençaient à arriver.

J'allais tous les jours les voir à l'Hôtel Lutétia. Je rentrais chez moi le cœur malade... On avait redouté le pire ; mais le pire était dépassé. Nos prévisions les plus sombres n'avaient pas imaginé ces squelettes au regard lointain, cette expression d'outre-tombe !

Les passants pouvaient maintenant contempler aux vitrines les photographies des visions apocalyptiques des camps. Elles étaient tellement hallucinantes, tellement hors de l'humain, qu'elles n'amenaient sur les visages mornes aucune réaction.

Dans ces charniers épouvantables, il y avait peut-être votre ami, votre mère, votre frère, votre voisin ou votre enfant.

Ceux que l'amour a construits, lentement, du berceau à la mort, avec tant de peine, de soins attentifs, de patience, de prévoyance inquiète, ceux que vous avez soignés, guéris, protégés, créés de votre sang, de votre chair, de votre amour, voici où ils gisent pêle-mêle. Ce sont ces monstres aux orbites creuses, aux ventres gonflés, ces squelettes sans chair et qu'une peau noire habille encore. La défaite de notre civilisation s'inscrit là.

Comment ceux qui n'ont pas vécu ces choses pourraient-ils jamais comprendre ? Je prévoyais le drame de notre scission.

Et je vivais ce drame à plein, sans rien dire. A Paris, les équipes du Réarmement Moral se retrouvaient, augmentées maintenant du contingent de nos amis alliés.

Mais je ne voulais plus m'y joindre.

Un jour de juin, je les revis chez Simone Roy, alors que j'attendais Yvonne pour me rendre à la messe des déportés, qui devait être célébrée en plein air dans les jardins du Trocadéro.

J'étais partagée entre des sentiments contradictoires. J'aimais cette petite armée fidèle qui, ayant passé par le feu, n'avait rien perdu de sa foi primitive, et considérait sans peur les tâches qui l'attendaient au sortir du désastre.

Mes amis m'encourageaient à me joindre à eux, mais je ne retrouvais plus ma place dans leur univers d'espoir et de foi.

Une force invisible m'attirait parmi la foule anonyme qui allait tout à l'heure s'unir dans le souvenir des martyrs. Je ne me trouvais bien maintenant qu'avec les morts.

Les prêtres revenus de là-bas officiaient dans la tenue rayée des bagnards. Ils passèrent à travers nos rangs, distribuant la communion. Nous nous sentions tous absorbés dans une commune douleur.

C'est ainsi qu'on arrive à devenir statique dans la souffrance et qu'on perd jusqu'au désir même de s'en évader. On nous a dit souvent : celui qui n'avance pas recule. Et cette parole est troublante. Il y a une constatation qu'honnêtement j'ai dû faire. J'ai critiqué le Réarmement Moral, comme jadis j'ai critiqué l'Eglise, parce que je le regardais de l'extérieur.

De l'extérieur, on n'a que l'apparence des choses et non leur réalité. Sous l'empire de cet esprit de critique et de démission, on redevient très vite et presque sans s'en apercevoir un fonctionnaire de la vie spirituelle,

J'avais déjà été jadis cette chrétienne en titre, vidée de tout contenu idéal. Je demeurais traditionnellement attachée à mes origines et je n'aurais pour rien au monde changé de religion, pas plus que je n'aurais changé de patrie. Les hasards de la naissance m'avaient engrenée comme chrétienne dans un grand rouage : l'Eglise, et comme Française, dans un grand organisme : la France.

D'instinct, je me cantonnais dans cette situation de sécurité qui est la passive obéissance. Je ne faisais rien contre les lois de mon Eglise ni contre celle de mon pays. Je les contournais un peu, lorsque cela m'était commode je trichais avec discrétion de façon que cela ne se voie pas trop.

J'appelais cela être une bonne chrétienne et une bonne Française. Multiplié à quarante millions d'exemplaires, cela donne cette France passablement détraquée et cette Eglise claudicante que nous connaissons.

Oui, j'ai jadis aimé la foi catholique, comme j'ai aimé la France, à travers quelques grandes et poétiques images.

L'évangile faisait le fond du décor. Il y avait, sur les panneaux de mon tryptique, l'étoile de Noël attirant tout un peuple simple vers la crèche, puis, se découpant sur un ciel d'orage, les trois croix du Golgotha. Enfin la Résurrection glorieuse symbolisée par les cloches de Pâques et la grâce du renouveau.

Je fêtais ces trois dates ou plus exactement elles faisaient partie de mon patrimoine poétique. Quel athée ignore absolument Noël, le Vendredi saint et Pâques ?

Il y a des incroyants qui vont une fois par an à la messe, à Pâques. Il y en a qui ne voudraient pas manger de viande le Vendredi saint, et je n'en connais pas qui refusent de se réjouir à Noël avec toute la Chrétienté.

En dehors de ces images, je n'avais que des critiques à formuler contre l'Eglise. Mais les critiques des chrétiens contre l'Eglise valent les critiques des Français contre la France. Un diagnostic qui n'est pas suivi d'un remède est sans valeur !

Dès que l'on ne vit plus le christianisme total qui est à la fois amour, conviction et espérance, la nuit se fait.

Les apparences prennent toute leur puissance de persuasion, elles sapent le courage, elles ramènent la vie spirituelle à la médiocrité.

Si je crie à Dieu ma désespérance, si ma prière n'est plus qu'une supplication monocorde, je ne suis pas pour cela une chrétienne perdue, mais je suis devenue une chrétienne neutralisée. J'ai pris une mentalité de défaite. Et la victoire de Dieu ne se fera jamais avec des chrétiens vaincus. La grande vision se dissocie. Je m'imagine qu'il y a, d'une part, l'Eglise impuissante à juguler les sursauts de la férocité humaine et réduite à une sorte de morne passivité. Je vois ses fautes : elles me scandalisent et m'irritent comme les capitulations et les fautes de ma patrie. Je vois, d'autre part, le Réarmement Moral, cette équipe d'amis dont beaucoup ont été des martyrs, qui continuent à prétendre que des hommes, des pays, un monde aux écoutes de Dieu pourraient être sauvés. Comment croire à la possibilité des nations se mettant aux ordres de Dieu alors que chacune tend à devenir un charnier ?

Mon cœur, mes pensées, sont aimantés puissamment vers les camps de la destruction. Tout n'est-il pas mort, d'ailleurs, d'une mort qui n'attend plus de résurrection ? J'ai touché avec mes camarades le fond du désespoir. J'ai vécu dans un monde écroulé.

La joie ? La joie ? Mot merveilleux et rayonnant... Pourrai-je la connaître encore ? Il ne s'agit pas de ce que j'ai souffert. Ce que j'ai souffert n'est rien. Il s'agit souffrance du monde. Voilà ce qui m'accable et ce que je ne suis pas assez forte pour porter.

CHAPITRE XXXV

La Croix de Buchenwald

La grande croix de bois qui s'élève aujourd'hui sur les ruines du camp de Buchenwald comme un symbole expiatoire fut d'abord transférée, cet été-là, de l'autel du Trocadéro dans le transept de Notre-Dame.

Et elle se dressait sous les hautes voûtes, dépouillée et nue. Une plaque, fixée sur son socle, indiquait le nombre des victimes assassinées...

Figée au pied de cette croix, je pensais à ces milliers de morts anonymes et, peu à peu, des visages prenaient forme ; des ombres glissaient devant moi en murmurant un nom... Ce nom, nos lèvres ne le prononceraient plus sur cette terre... il ne revêt plus qu'une image, l'image déjà estompée de nos amis.

Le haut vitrail de la cathédrale répandait sur les branches latérales de la croix une lumière diffuse... Je ne voyais que ces bras émergeant de l'ombre, ces bras écartelés qui jadis avaient soutenu les mains crucifiées du Seigneur... Voici que sur elles se superposaient maintenant celles de l'humanité.

Foule innombrable des martyrs, foule hideuse des bourreaux aujourd'hui prisonniers, et qui attendent l'heure implacable du châtement, foule de ceux qui pleurent et qui se souviennent, foule plus nombreuse encore des irresponsables et des indifférents, foules de tous les temps et de tous les âges sur lesquelles plane l'ombre éternelle de la croix !

Le sentiment qui dominait ma pensée était encore l'horreur !

La vengeance des hommes ne règle rien... L'indignation est inutile... Que nous le voulions ou non, nous sommes tous solidaires, victimes et bourreaux ! Un lien mystérieux existe entre ceux qui ont tué, ceux qui sont morts, ceux qui se désespèrent, ceux qui ont traversé ces années apocalyptiques sans les penser et sans les comprendre... Là, au pied de la croix, comment en douter ? Nous sommes à jamais liés par la communion humaine. Nous sommes frères, même si beaucoup d'entre nous portent le nom de Judas ou celui de Caïn...

Je me sens si lasse, Seigneur !

Je n'ai plus de flamme, je n'ai plus d'amour... Que puis-je apporter au pied de cette croix, si ce n'est un morne pardon ? Mais ce pardon même a le goût du néant... Pas plus que la vengeance, il ne délivre des liens de la douleur !

Ne suffit-il donc pas de pardonner ?

Dieu ne répond pas... Il faut commencer par donner pour recevoir ; l'amour n'est pas un cadeau gratuit ; il se gagne !

L'amour ne vient pas à moi parce que je crie : « Seigneur ! Seigneur ! » Il vient à moi parce que je commence à combattre et m'identifier à d'autres.

Il m'est arrivé, dans le passé, de rencontrer l'amour. Je le reconnaissais à certaines touches fortuites et éblouissantes ; il prenait des noms divers, et ses aspects aussi étaient multiples et différents.

Je l'ai rencontré à l'aube de ma vie, dès que j'ai su regarder la lumière, reconnaître les couleurs et discerner les sons...

Il est entré dans mes rêves d'enfant, qui franchissaient si facilement les limites du présent pour se glisser dans l'invisible.

L'amour, alors, m'a étroitement liée au ciel, aux êtres et aux choses. Déjà il cherchait l'absolu et pour bornes se fixait l'éternel.

J'ai compris un jour ce qu'était l'amour en contemplant un paysage. J'étais appuyée à la barrière d'une petite gare de la région parisienne, attendant un train par un jour glacial de décembre.

Du fond de la longue voie, le vent arrivant du Nord me frappait au visage. Je regardais indifférente la banlieue grise, la colline triste où quelques arbres tendaient vers le ciel leurs branches dépouillées. Tout était laid : les maisons de torchis, leurs jardins carrés tous pareils, et par-dessus tout, la banalité sans remède de ce cadre de banlieue. Mes regards ne s'accrochaient à rien ; mes yeux voyaient sans voir...

Tout à coup, à travers la brusque déchirure d'un nuage, le soleil apparut et, instantanément, autour de moi, tout fut transfiguré. La colline se revêtit de velours, couleur de bruyère, les arbres se détachèrent

comme une délicate dentelle givrée sur le ciel. C'est cela, la touche fulgurante de l'amour. Dès qu'il frappe un paysage, un être ou une chose, nous assistons à leur transfiguration.

Mais il ne suffit pas d'attendre passivement la minute fugace de cette révélation. Il faut commencer à donner sans son éblouissement.

Heure difficile où je me bats sans armes, où, n'étant pas sûre de mes buts, je doute encore... Seigneur ! la cause de ce monde criminel n'est-elle pas désespérée, puisque chacun, autour de moi, désespère ?

Pourrai-je encore décider de combattre ? Ces morts l'ont fait !

Tout le don de soi-même est dans ce choix ! Eux, ils n'ont pas reculé devant les tortures de l'esprit, du cœur et du corps... Et voici que leurs ombres m'incitent, une fois de plus, à me dépasser moi-même et à traverser victorieusement la douleur ! De nouveau le dilemme se pose : choisir ! Il faut choisir ! Le reste ne me concerne plus : rien ne compte que le choix...

A cause de cet instant où je choisis, à cause de cette seconde unique, plus rien n'est comme avant, la couleur de ces jours sans couleur elle-même n'a plus la même teinte...

Déjà je crois à la lumière que je ne vois pas ou que j'ai oubliée. Je sais que je l'atteindrai !

Au pied de cette croix, je dois infailliblement accepter en Dieu tous les hommes ! Je ne peux pas lui dire, pour protéger mes défenses essentielles : celles derrière lesquelles j'abrite certains ressentiments, certains jardins secrets de honte ou de douleur : « Je vous veux tout seul, Seigneur ! » Je dois accepter sa totalité. A l'instant où je le choisis, j'appartiens non seulement à lui, mais à l'humanité entière. J'entre dans la communion des saints !

Ah ! Je le comprends ! On n'aime pas à priori ! On aime ce pour quoi on se bat et pour quoi on donne sa vie ! L'amour est la réponse au sacrifice ! Plus je donne et plus j'aime... Mais si, par malheur, je redeviens centrée sur moi, je dépéris et je végète et voici que disparaît de nouveau l'amour qui m'ouvrait les portes du ciel !

Au moment où je comprends cela, je retrouve le secret de la vraie plénitude ! Je commence à entrevoir le mystère de la joie, le mystère de l'amour aussi ! Car j'aurais voulu l'exaltation de l'amour sans payer le prix qu'il exige... Mais le premier pas vers lui, c'est la foi qui le fait faire. Avec la foi, je passerai à travers tout, travers et je vaincrai ! Je crois à ma propre victoire depuis que mes yeux ont vu la victoire de Dieu !

« Tout est victoire ! » me disait Diane...

Sur le plan de la foi nouvelle, les mots de défaite et de désespoir n'ont plus de sens ! Si j'ai la foi j'entre immédiatement dans les rangs des troupes victorieuses, je fais partie de l'équipe dépositaire de la flamme sacrée.

Celui qui porte la flamme porte la promesse de la lumière. La foi rétablit l'être dans le sens de sa destinée première. Elle lui ouvre les routes de l'impossible. Elle restitue à l'homme le goût de l'aventure.

CHAPITRE XXXVI

Les soldats du second débarquement

Ils sont arrivés comme les autres, en uniforme. Et ils ressemblaient à tous les combattants. Mais la guerre était finie, du moins dans le secteur de France. Elle s'éloignait vers l'Est et nous n'entendions plus le bruit des canons. Le ciel redevenait calme et les nuits paisibles. L'ultime résistance de l'ennemi s'écroulait sous les ruines d'Hiroshima. Je me souviendrai toujours de cet été mélancolique et des pensées si lourdes que je portais alors dans mon cœur. Saint-Germain-en-Laye : une petite ville solitaire, de longues heures sur une chaise-longue dans un jardin clos. Sur la pelouse des chats jouaient, des oiseaux chantaient, je les contemplais ; leur grâce et leur gentillesse me consolait des hommes. Je ne pouvais pas lire. Je ne pouvais pas beaucoup penser. J'existais et la vie n'avait plus de but immédiat. Il n'y avait plus aucune passion pour l'animer et la remplir.

J'habitais une maison dont les propriétaires, des amis, étaient en vacances. Elle était claire et prête à l'hospitalité. Quelquefois une Jeep s'arrêtait devant le portail ; j'en voyais descendre des garçons joyeux et sportifs qui m'apportaient leurs chaussettes à raccommoder. La vue de leur uniforme me réchauffait toujours le cœur. Quand je le leur dis, l'un d'eux, en riant, me répondit : « Je ne suis pourtant qu'un agneau sous la peau du lion ! » et je compris qu'il n'avait jamais aimé la guerre. Il était fait pour d'autres combats. Dieu l'avait mobilisé avec ses camarades, actuellement cantonnés à Saint-Germain, pour un second débarquement qui nous apporterait peut-être la libération véritable.

Je les invitais à dîner et ils arrivaient avec des amis qui baragouinaient un français difficile. Ils apportaient du thé, des cigarettes, toutes sortes de trésors oubliés, des cigarettes et cet affreux chewing-gum qui m'a toujours dégoûtée, car il me fait penser à ces fils qui s'agglutinent à l'être spirituel et qu'on n'arrive jamais à couper totalement de soi-même.

Nos dîners étaient quelquefois joyeux, et quelquefois plus graves. Je m'étonnais que ces hommes, après quatre ans de guerre, aient un optimisme si vigoureux.

La veille d'une de leurs visites, je m'étais rendue à j'avais une heure devant moi. Alors, à la gare Saint-Lazare j'entrai au Cinéac où l'on projetait les actualités. Nous étions victorieux et il pouvait être réconfortant de contempler des images de victoire. Justement, au moment où je m'installai, des combattants américains apparurent sur l'écran et je vis un paysage ravagé : le Japon.

Dans ce film de propagande les envahisseurs étaient évidemment débonnaires. Mais voici entre les branches d'un buisson, un enfant de cinq à six ans, un petit Japonais au regard dilaté de terreur.

Les hommes en uniforme tentent de l'apprivoiser avec du chocolat. L'enfant les considère avec épouvante et je garderai longtemps le souvenir de ce petit visage pathétique et révolté d'effroi.

Partout dans ce vaste monde le scandale des innocents fait monter vers le ciel la même plainte. Petits enfants français, japonais, anglais, allemands, italiens, petits enfants plus émouvants encore parce que porteurs de l'étoile jaune, petits enfants de tous les continents, de toutes les races, de toutes les couleurs, petits enfants perdus sur les routes de l'exode et dont la mort enfin a fait taire les cris, partout les petits enfants ont injustement souffert !

Voilà le prix de notre victoire. Et c'est ce qui la rend si lourde à nos cœurs. Je rêve d'une autre victoire, mais celle-là n'est-elle pas impossible ? « Un agneau sous la peau d'un lion » disait John. Et je me prends à rêver à ce monde rénové où l'enfant jouera avec l'aspic, où les agneaux paîtront avec les loups et où le Ciel répondra à la terre.

Kartun vint me voir, Yvonne aussi, et je pensais à leur amitié. Nous avions les uns pour les autres une affection triste et dans un certain sens désabusé. Le lien qui nous unissait ne pouvait pas se défaire : il était créé de trop de souvenirs. Je ne pouvais pas voir manger Kartun sans évoquer cette grande et lancinante faim, dont il avait longtemps si stoïquement souffert.

Je ne pouvais pas regarder Yvonne sans retrouver dans ses yeux l'expression de terreur que le mot « déportation » y faisait naître. Et je me disais que j'avais donné cela paraît beaucoup à ces êtres, mais aussi - cela paraît paradoxal - que je ne leur avais rien donné.

J'avais risqué ma vie pour sauver une autre vie. J'avais apporté au camp, à mes camarades, le meilleur de moi-même. Mais depuis...

J'avais glissé dans le grand trou noir de la désillusion secrète, presque du désespoir. Et tous ceux qui m'avaient approchée avaient été comme contaminés par cette atmosphère. Amertume, repliement, doute, et surtout l'inutilité de cette tristesse qui n'apporte à personne aucun remède...

Mon cœur ressemblait à ces territoires desséchés et ravagés d'Hiroshima où ne peut plus croître aucune verdure... et toujours, toujours servant de fond à ce sombre décor, la fumée lointaine des fours crématoires et les cendres de Line éparpillées aux quatre vents.

Une après-midi ensoleillée réunit un jour l'équipe du Réarmement Moral chez Philippe d'Hauteville. Nous étions assis en cercle à l'ombre des grands arbres. Les jeunes enfants d'Yvonne Berge poussaient de temps à autre, en jouant, de petits cris joyeux, ou bien ils passaient du rire aux larmes, comme on fait à cet âge, pour des motifs puérils. Je ne pouvais pas m'attendrir. Je pensais constamment à ces autres enfants, qui avaient rêvé désespérément dans le printemps de Beaune-la-Rolande d'un coquelicot ou d'une route toute blanche et qui, à la suite d'un interminable voyage dans un wagon plombé, avaient été anéantis. Et je me disais : entre l'équipe d'aujourd'hui et celle de Beaune-la-Rolande il n'y a pas de commune mesure.

Qui comblera ce fossé ?

Diane et Robert étaient là. J'étais contente de les retrouver. Mais je sentais que nous marchions le long de routes parallèles qui ne pouvaient plus se rejoindre. L'amitié entre nous était comme vidée de sa meilleure substance. Nous nous tendions les mains et nos cœurs ne s'accrochaient plus. Je ne sais pas s'ils le sentaient ; l'amitié a des gestes rituels. Je les accomplissais comme d'habitude et je gardais le silence sur tout ce qui pouvait les heurter. Mais je les observais et leur langage me paraissait inaccessible.

Un jeune soldat américain, ayant évoqué ce monde nouveau pour lequel ils avaient tant souffert et que nous allions avoir à reconstruire, Diane dit que cette grande vision lui avait coupé le souffle.

Je me souviens du scandale que ces mots firent naître en moi et du commentaire plein d'amertume que j'en fis au retour à un ami. Je lui disais : « Elle a bien de la chance d'avoir le souffle coupé pour un jeu de l'esprit aussi illusoire ; ce qui me coupe toujours le souffle à moi, c'est ce que les yeux de Line ont dû voir et ont vu avant de se fermer. »

L'ami écoutait tristement et ne répondait rien. Et Yvonne, à qui je racontais ces choses, me disait « Ils ne peuvent pas comprendre ! Que voulez-vous qu'ils comprennent ? »

Diane heurtait alors en moi le désenchantement qui voulait vivre et ce goût du néant que malgré les épreuves elle n'a sans doute jamais connu. Maintenant je sais qu'elle a toujours été à l'avant-garde, comme une victoire ailée à la proue du navire de notre vie, qu'elle a reçu la première tous les embruns, essuyé toutes les tempêtes et je me dis que sur son visage nous avons dû faire jaillir des larmes que nous n'avons pas su voir couler.

Cependant Yvonne avait devant la vie des réactions qui me heurtaient souvent. Elle s'étourdissait de travail, de sorties, de relations mondaines. Et « Pierrette » s'en allait par des chemins de vanité dans lesquels je ne pouvais pas davantage le suivre.

Les amis des jours mauvais, ceux qui avaient aidé « les amis étoilés » se plaignaient amèrement de leur ingratitude. Quelques-uns devenaient antisémites et disaient : « Si c'était à recommencer, je ne ferais rien pour eux. » Je ne les comprenais pas. Nous avons travaillé pour une idée et non pour la compréhension et la reconnaissance des hommes.

Solitude ! Solitude totale du cœur, de la pensée. Solitudes juxtaposées, plus tristes parfois que l'isolement lui-même.

CHAPITRE XXXVII

Les signes du désenchantement

La France était maintenant semblable à l'un de ces manuels d'arithmétique sur lesquels nous pâissions dans notre enfance. Le livre nous proposait des problèmes de plus en plus compliqués, c'était à nous de les résoudre. Les malheureux élèves n'y arrivaient pas. Le livre restait pour un grand nombre d'écoliers un questionnaire angoissant parce que sans possibilité de réponse.

Depuis la libération, j'ai lu ce qu'avaient pensé et écrit les jeunes, les soldats sans uniformes du maquis, les prisonniers, les résistants, les hommes politiques, les chrétiens qui luttèrent... Tous ceux qui ont connu la fièvre de l'aventure, ses dangers, ses exaltations, sont devenus des inadaptés. Cette liberté pour laquelle ils ont combattu, dont ils ont rêvé si souvent comme on rêve du paradis perdu, voici qu'ils ne peuvent plus la reconnaître.

La liberté !

Nous découvrons qu'elle se trouvait dans cette vie dépouillée, dans l'ascétisme de la prison, dans l'étroite amitié qui nous unissait. Elle était dans ce choix que nous avons fait de nous engager pour une idée qui nous lierait jusqu'à la mort. Elle était peut-être dans cette défaite qui nous rendait le sens de la victoire !

Avoir connu ces heures et rentrer dans une vie où chaque contact nous désoriente et nous déconcerte, c'est le suprême désenchantement.

Nous sommes libres... Nous avons aspiré ensemble à cette liberté comme au seul bien nécessaire. Elle est là. Nous ne savons désormais qu'en faire. Chacun, dirait-on, recherche des entraves et se hâte de se ligoter lui-même dans des liens étouffants. Celui-ci se tisse un réseau inextricable d'obligations mondaines ; celui-là se charge d'un travail si lourd qu'il ne peut y suffire ; il s'y acharne cependant. Un autre veut rattraper les années perdues, regagner en quelques mois la fortune effritée. Aucun n'a le temps ni le loisir de vivre, de voir le ciel, de laisser glisser sans hâte le temps qui passe, de contempler le visage de ceux qu'il aime, de regarder sourire son enfant.

Quelle est cette hâte étrange ? Que voulons-nous rattraper par cette fièvre qui nous dévore et qui ne nous lâche pas ? Ceux qui nous ont attendus, comme nous les décevons ! Ils sont bien intentionnés. Ils nous proposent comme palliatifs des distractions et du repos. Mais chaque rescapé tourne maintenant fébrilement à vide, comme un écureuil prisonnier dans sa cage, et c'est lui qui rebâtit les murs invisibles de sa prison.

La femme d'un de mes chers camarades me confie que lorsqu'elle se réveille, la nuit, elle surprend à côté d'elle son compagnon qui pleure. Il pourrait être heureux. Tout le jour il travaille comme un fou, accumule des obligations inutiles. A l'époque du retour, toutes nos nuits se sont ressemblées. Longtemps nous avons gardé les yeux grands ouverts sur des visions que les autres ne pouvaient pas voir et qui nous faisaient désespérer des hommes. Il n'y a pas seulement le souvenir des violences subies, de la liberté arrachée, de ces milliers de morts... La guerre aussi est violente et tue. Mais quand la guerre a tué, non seulement elle laisse intact le souvenir des disparus, mais elle les auréole de la gloire de leur sacrifice volontaire. Nous, nous pensions avec une amertume inguérissable à ces camarades que nous avions connus pleins de foi et d'espérance, et que la peur dégradait et dépouillait peu à peu de toute dignité. Les plus faibles glissaient insensiblement dans l'abjection. Pour une ration de pain supplémentaire, ils acceptaient, un jour, lorsque la faim qui les tenaillait devenait intolérable, de surveiller leurs camarades, puis de les vendre. La Gestapo savait très souvent ce qui se passait dans le camp. Les lettres clandestines ne prenaient pas toutes le chemin du courrier. Elles étaient interceptées en route et aboutissaient sur le bureau des Allemands. « Chacun pour soi » ou que « chacun sauve sa peau » étaient les slogans qu'on entendait aux heures de cafard.

« Sauver sa peau » cela signifiait aller jusqu'au bout des pires trahisons. Ces hommes qui étaient des hommes comme les autres, voilà ce que la peur et la contrainte en ont fait. Voilà le mal inexpiable, la chose qu'on n'avait jamais imaginée et sur laquelle on n'ose attarder sa pensée découragée. Ô mes camarades qui avez trahi, qui avez livré, assassiné vos frères, vous étiez semblables à nous : vous aviez au début les mêmes élans, vous avez passé par les mêmes douleurs. Quelques-uns d'entre vous ont été fusillés après la libération pour une infamie que nous eussions tous pu commettre, si l'état de grâce nous avait été retiré, si nous avions été submergés comme vous par une tentation trop affreuse ! La tentation n'a pas été

sur nous. Nous n'avons pas eu à supputer ou à débattre ; le conflit ne nous effleurait pas, et voici que vous avez dû mourir d'une mort ignominieuse, simplement parce que la force, pour franchir ces heures difficiles, vous ne la trouviez ni en Dieu ni en vous-mêmes. Comment pourrions-nous ne pas avoir pitié de vous ? Et cependant, comme il est difficile de tout comprendre et quelquefois de tout pardonner !

Plusieurs semaines avant la libération, je rencontrai dans la rue une femme élégante, à l'allure décidée et très parisienne, qui m'accosta avec les plus vives manifestations d'amitié. Je l'avais souvent vue à Beaune-la-Rolande et j'avais toujours, en lui parlant, une sensation de recul intérieur que je me reprochais.

De lointains souvenirs de crainte semblaient remonter du fond même de l'enfance pour s'imposer à moi quand je croisais ses regards, et ils me faisaient détourner les yeux.

La vision était toujours la même. Enregistrée très nettement dans ma mémoire, bien que le voile de l'oubli l'eût depuis longtemps recouverte, de nouveau elle surgissait. J'avais six ou sept ans ; c'était à la campagne, par un jour d'automne humide et tiède. Il y avait un grand tas de feuilles mortes j'étais autour duquel je tournoyais en chantant une fée ; j'étais grisée de mes pouvoirs tout neufs et ce tas de feuilles me paraissait grand comme le monde à cause de toutes les possibilités dont je l'animais. A mes incantations, les feuilles devenaient de l'or ou des ailes palpitantes. Et puis, soudain, je m'arrêtai fascinée car je venais d'apercevoir une vipère qui se tenait là, immobile. Je reconnus sa petite tête triangulaire sur laquelle s'inscrivaient deux traits sombres. Elle n'était pas menaçante, le froid l'ayant sans doute engourdie. Le jardinier, non loin de moi, alerté par mon silence insolite vint avec sa bêche et d'un seul coup lui trancha la tête.

A Beaune-la-Rolande, quand j'apercevais Mme X, je songeais à la vipère immobile, me guettant de son œil fixe, dans le champ des étoiles jaunes que mon amour pour mes amis malheureux embellissait. Je ne creusais pas ce sentiment qui me paraissait répréhensible, bien qu'il fit partie des mystérieux avertissements de Dieu. Mais avenue Kléber je répondis très brièvement à ses questions et refusai de lui donner mon adresse. Aussitôt après la libération elle fut arrêtée. Elle avait dénoncé à la Gestapo plusieurs de nos amis.

Sous les paupières de mon camarade qui pleure, je vois s'inscrire ainsi le film tragique des reniements sans nombre, des assassinats auxquels certains d'entre nous ont dû participer, des coups qu'il a fallu donner à des camarades jusqu'à ce que mort s'ensuivît. Je vois cette femme que l'un des nôtres a été contraint d'achever au lance-flammes, et tant de drames et de conflits épouvantables, tant de sang, de lâcheté, de trahisons. Dieu fera le tri. Nous, nous ne jugerons pas. Seulement oublier est difficile. Le film que le sommeil n'efface pas se déroule sous les paupières closes. Il hante les nuits, il nous dépouille de l'espérance et de la joie.

Et puis, heureusement, le décor change. D'autres souvenirs passent, cette fois réconfortants et beaux. C'est une jeune femme qui demande à être volontaire pour la déportation afin d'en sauver une autre. C'est cette extraordinaire Mme Montefiore qui n'avait d'autre joie que de panser des plaies repoussantes et de laver les pieds de ses compagnes malades et abandonnées. C'est une petite fille que l'U.G.I.F. tentait de faire libérer et qui ne voulait pas être libre pour ne pas quitter sa mère. Le meilleur et le pire étaient mêlés. Mais ce film interminable est uniquement connu de nous.

C'est pourquoi les problèmes de l'heure présente ne nous intéressent plus. Ils suffiraient d'ailleurs, tant ils sont quotidiens et petits, à éteindre la flamme qui nous animait dans la nuit de l'occupation.

La France ? Qui vraiment y songe ? Il n'est question que de ravitaillement, de chauffage, de marché noir. Chacun lutte pour lui ou pour son clan. Les partis renaissent. Les luttes recommencent. « Est-ce pour cela qu'ils sont morts ? » La question douloureuse revient toujours, On voudrait agir, ne pas rester dans cet enlèvement. Quelques-uns agissent avec fièvre. On élabore des plans, des programmes, on établit des statistiques. Les efforts se noient dans les complications de la machine administrative. Tout est dérégulé. On renonce, découragé.

Cette France qui fait la queue à la porte de ses magasins vides subit passivement et se plaint. Toutes ses plaintes sont négatives. Elle gémit de l'impuissance qui la gouverne et qui, le plus souvent, ne la gouverne pas.

Les forces françaises s'épuisent en indignations inutiles, que ne polarise aucune énergie.

Le Réarmement Moral nous proposait-il à présent des buts assez grands pour que nous puissions retrouver le sens de l'aventure perdue. Nous étions si déçus que nous ne pouvions plus y croire. Alors nous décidâmes, dans le secret de nous-mêmes, d'en conserver ce qui nous convenait, c'est-à-dire un idéal suffisamment pur pour progresser spirituellement et transmettre le message chrétien par l'exemple. Nous nous sommes efforcés de le faire, mais, chose étrange, ce compromis ne nous apportait pas la plénitude.

Et nous étions amenés à reconnaître que si nous exercions parfois dans notre entourage une influence bienfaisante, cette action n'avait, en soi, rien de radical ni de révolutionnaire.

Nous orientions doucement et avec persévérance les incroyants vers la foi et les pécheurs vers la conversion. Ensuite la situation restait éteinte. Nous n'en faisons ni des apôtres ni des conquérants. Et si, par un heureux hasard, nous réveillions chez un chrétien endormi la flamme qui est le sens même de son christianisme, nous n'arrivions qu'à créer de petits îlots de résistance qui ne fusionnaient pas. Nous avons travaillé en francs-tireurs. Les francs-tireurs peuvent démoraliser l'ennemi et jouer un rôle effectif ; ils ne gagneront jamais une guerre. Il faut contre les forces du mal un front continu, une vague d'assaut toute-puissante.

On n'emprunte pas au Christianisme par-ci par-là quelques bonnes formules. Le Réarmement Moral n'est pas autre chose qu'un Christianisme vivant. On ne peut donc en dire : « J'en prends et j'en laisse. »

Vivre sa foi, avoir sans cesse la vision d'un monde renouvelé par la toute-puissance d'un Dieu dont nous attendons toutes les directives et tous les miracles, devenir dans l'Eglise ses instruments agissants parce que totalement dociles à son inspiration, le Réarmement Moral ne vise pas moins haut que cela.

Mais, pour redécouvrir ces vérités élémentaires, il a fallu beaucoup souffrir et traverser le grand barrage des désillusions. Il a fallu gémir dans le secret de soi-même, coude à coude avec cette jeunesse qui revenait d'une épopée et qui ne trouvait plus rien pour alimenter sa soif d'héroïsme et d'action.

J'ai vu cette jeunesse descendre la pente, passer de l'enthousiasme à un scepticisme morne, puis à un négativisme révolté. J'ai entendu ceux qui avaient mille fois risqué leur vie dire avec colère : « La France peut crever, je m'en fous ! »

J'ai vu ces jeunes tourner un regard plein de regret vers ceux qui s'étaient enrichis et avaient été, disaient-ils, moins bêtes qu'eux. Derrière cette révolte, qui parfois nous scandalise, il y a le regret insurmontable de quelque chose de grand qui n'est plus. Où retrouver ce but immense ? Assombris, désemparés, inutiles, la vie les rebute ; ils se réfugient dans le passé que le temps a dépouillé des scories du réel. Même les épreuves de la torture se parent de quelque chose d'intraduisible qui ressemble vaguement à un regret.

J'ai vu une jeune femme qui avait été atrocement torturée les Japonais. Elle parle de ces heures avec une sorte d'exaltation sacrée : « On vivait ! »¹³

Maintenant on ne vit plus, on existe et on ne sait plus le pourquoi de cette existence sans flamme. Nous vivons en 1947 sous la botte d'un occupant autrement redoutable que l'occupant de 1940 qui galvanisait nos résistances. Nous sommes sous la botte du Matérialisme-roi.

¹³ Michèle de Breuvery, chevalier de la Légion d'Honneur, médaille de la résistance, était la nièce de Madeleine du Fresne. Elle fut arrêtée et emprisonnée par les Japonais ainsi que son mari Henri de Breuvery pour faits de résistance en Indochine. Son héroïque courage lui valut les honneurs militaires et un discours vibrant du gouverneur des Invalides lors de ses obsèques célébrées à l'église Saint-Louis des Invalides le 20 octobre 2016.

CHAPITRE XXXVIII

Le matérialisme, ce mirage

Le matérialisme est l'enfant naturel du compromis des chrétiens. Lorsque le paganisme instaurait le règne de l'égoïsme, du désordre et de l'esclavage, nous savions qu'il était naturel qu'il les instaurât. Nous pouvions prendre position contre ces méthodes. Elles ne nous déconcertaient pas. Mais lorsque nous inversons les valeurs, et que forts de notre religion nous nous installons, tels les pharisiens, dans la certitude de notre bon droit, travers tous les compromis de l'argent, de la peur, de la haine, quand, en un mot, nous appelons Dieu ce qui est une contrefaçon de Satan, que nous nous servons de ce Dieu défiguré comme d'un paravent pour dissimuler les turpitudes individuelles, sociales, nationales et mondiales, alors la révolte des peuples fait exploser les cadres, et le seul nom de Dieu déclenche des vagues d'athéisme.

En 1904, je me revois, petite fille au cœur simple, assistant, bouleversée, à l'assaut anticlérical du gouvernement Combes contre les congrégations. Je me revois, accompagnant sur le quai de la gare de Gex, le couvent de la Visitation expulsé, mon couvent. Il y avait là un long train qui partait pour l'Italie, via Bellegarde. Quelques Sœurs, les plus vieilles, cloîtrées depuis un demi-siècle, n'avaient jamais mis le pied dans un wagon. Elles s'enfouaient par les portières en pleurant (Je n'avais encore jamais vu pleurer les grandes personnes).

Quel mal avaient-elles fait, ces religieuses qui passaient leur vie en prière, qui m'avaient soignée, élevée, instruite, qui m'avaient appris à connaître Dieu et à le craindre ? Je ne comprenais pas.

Je reniflais mes larmes, je considérais avec horreur ces gendarmes gênés (déjà !), tout ce service d'ordre important mobilisé pour cette quarantaine de femmes sans défense que la France anticléricale exilait. Je mêlais ma voix aux protestations platoniques des Gessiens qui criaient « A bas Combes ! » D'autres voix, farouches, ripostaient « A bas les curés ! » Les sœurs me faisaient taire.

J'étais grandement scandalisée. Devant les persécutions matérialistes qui s'amorcent contre l'Eglise, beaucoup de fidèles ressemblent à la petite fille que j'étais à cette époque-là.

Dans les esprits qui s'indignent, il n'y a pas corrélation de cause à effet. Pourtant une chose est sûre. Si depuis dix-neuf cents ans le message évangélique avait été vécu et intégralement transmis, il n'y aurait pas de matérialisme et le royaume de Dieu serait instauré sur la terre.

Mais nous avons tout faussé ! Le riche s'est installé dans la sécurité matérielle en soulageant les sourds malaises de sa conscience par les exutoires des bonnes œuvres et de la charité ; les pauvres ont envié les riches et les ont haïs, tout en croyant que leur pauvreté leur accordait un brevet de justification ; les couples chrétiens ont accepté les contrefaçons de l'amour en reculant devant le devoir de donner la vie. Les conflits sociaux devaient éclater, la vague antireligieuse déferler, les doctrines spiritualistes les plus diverses surgir pour tenter de compenser ce vide. L'Eglise devait subir les assauts mortels de la division parce que ses enfants n'avaient pas assez d'amour et de foi pour réaliser entre eux l'unité de Dieu. Le matérialisme a été l'enfant bâtard d'une chrétienté qui contemple maintenant avec effroi le monstre auquel elle a contribué à donner le jour, qui le désavoue et ne veut pas le reconnaître ! C'est pourtant d'elle qu'il est né, et c'est elle qui le nourrit et le fait vivre encore.

Le matérialisme propose à l'Homme le bonheur. Mais les moyens des mauvais bergers sont plus à portée de sa main que ceux du christianisme. Le matérialisme veut prendre de force ce que la vie sans cesse refuse.

Prendre et conserver sont deux aspects essentiels.

Or le christ nous propose également le bonheur, mais il ne nous permet pas de nous leurrer sur les chemins qui y conduisent. Quand nous sommes vraiment ses disciples, la contagion de notre joie se fait si puissante qu'elle dissipe les mirages. Le soleil ne lutte pas contre l'ombre, ni le jour contre la nuit ; quand le jour se lève, il n'y a plus de nuit. Alors le rayonnement de notre foi devient suffisamment magnétique pour aimer vers Dieu tout un monde.

CHAPITRE XXXIX

Peut-on sauver quelque chose ?

La défaite - nous l'avons touchée du doigt en ces années terribles - n'est séparée de la victoire que par une fraction de secondes, où soudain les chances tournent. Tout ce qu'alors nous appelons approximativement hasard ou circonstances, toutes ces forces inconnues se mettent en branle et vont peser dans une direction différente pour retourner les cours du destin. Tout coïncide, y participe et y conduit.

Nous ne sommes pas conscients de l'importance de cette seconde unique, mais brusquement nous devinons que ce n'est plus la même chose. Tout autour de nous, est encore pareil et déjà tout est changé. Rien ne peut plus désormais empêcher la lame de fond de progresser en une direction donnée et de tout balayer sur son chemin. Ceux qui ont été gravement malades ont connu cette fraction de seconde où quelque chose se passe, où la vie gagne sur la mort. Extérieurement on ne note aucune différence, le malade demeure dans une extrême faiblesse ; mais déjà toutes les puissances de vie pèsent dans une direction nouvelle. Une seconde encore et le miracle deviendra sensible au médecin, au malade lui-même, à l'entourage anxieux. La guérison a fait irruption dans cet organisme qui n'a pas eu conscience du combat qui se livrait en lui. C'est la convalescence, état intermédiaire, si riche pour celui qui sait se mettre aux écoutes de ses possibilités.

De même nous avons tous senti un jour le vent de la défaite tourner en un souffle de victoire, sans pouvoir très bien situer ce moment dans le temps et l'espace. La science de la stratégie déterminera après coup l'instant de cette minute historique. Pour moi cet instant a tenu dans des impondérables plus que dans des faits précis... dans une certaine façon qu'avait l'occupant d'élever la tête, de scander rageusement, matin et soir, ses chants guerriers, dans une nouvelle qualité de sourire de l'occupé, qui semblait dire : « ça va, ça va, je ne suis pas dupe », et qui tournait la rue en échangeant avec vous un petit regard en coin.

Ainsi se touchent les pôles contraires : l'échec et la victoire, la vie et la mort, le mal et le bien. Une seconde décide du tournant que doit prendre l'histoire, Mais ce n'est pas le hasard qui joue. Nous sommes, sans le savoir, les composantes de cette force inconnue. Que des milliers et encore des milliers d'atomes se combinent pour œuvrer dans un sens, et voici la destinée d'un monde changée. Mais l'atome n'a en lui-même aucune efficacité personnelle. Il faut qu'il s'agrège à un ensemble. Il faut que celui-ci soit aidé par les forces de l'esprit. Si ces forces sont maléfiques, c'est l'échec de la civilisation, le chaos que nous avons connu ; si elles sont divines, nous marchons vers cette cité de Dieu que l'homme ne cesse d'espérer et d'attendre et dont il est avec lui l'ouvrier.

De quel côté porterons-nous nos forces ?

De quel côté allons-nous peser ?

De nouveau, je choisis, Seigneur, de croire en vous ! J'irai, je le sens, jusqu'au bout de mon choix ; peu importe si je tâtonne, si je tombe et si, après m'être ramassée, je défaille encore. Il n'y a que ce choix qui compte. A cause de ce choix, je suis entrée dans le plan éternel et je participe à vos desseins.

Encore une fois l'aventure va renaître avec ses surprises, ses péripéties et ses miracles ; elle appelle tous les hommes d'aujourd'hui à un combat dont l'issue sera cette fois la libération des peuples et la préparation d'un ordre nouveau.

TROISIEME PARTIE

L'AVENTURE RETROUVEE

CHAPITRE XL

La stratégie du second débarquement

Les soldats du second débarquement avaient une bien curieuse façon de livrer leurs batailles. Ils les préparaient sans armes, presque sans paroles, quelquefois seulement avec un sourire.

C'est ainsi qu'un beau soir, le capitaine John Caulfeild investit l'îlot de résistance où je me retranchais à Saint-Germain.

Je l'avais invité à dîner avec Yvonne. Nous lui racontions nos aventures. Lui, nous écoutait attentivement et parlait peu.

La soirée s'écoula dans un étonnant climat de détente. « L'agneau dans la peau du lion » était nonchalamment assis dans un fauteuil et, sur son bel uniforme, le petit chat de la maison se faisait les griffes en jouant.

John cueillait de temps à autre d'une main distraite sur son genou ou son épaule, et le déposait sur le piano, tel un paquet encombrant. Mais le petit chat, après quelques miaulements de protestation se remettait vite de sa surprise, il récupérait ses positions et recommençait activement le jeu.

Vers onze heures du soir, avant de nous séparer, John dit avec une extrême simplicité :

- « Je pense que nous pourrions faire maintenant ensemble un moment de silence. »

Yvonne parut interloquée.

- « Je vais chercher ma Bible », dit-elle précipitamment. « Nous en lirons un passage. »
- « Oui », répondit John, tenace. « Et après nous ferons un moment de silence. »

Il donna à Yvonne un papier et un crayon.

- « Et vous, Madeleine, n'avez-vous pas un carnet ? »
- « J'ai perdu l'habitude de noter mes recueils, cher John, vous le savez bien. »
- « C'est peut-être un tort ».

Et il me tendit le nécessaire.

Le petit chat continuait à faire de la voltige sur son épaule. Mais maintenant John ne semblait plus s'en apercevoir. Il priait.

Mes idées se mirent à tourner en rond dans un grand désarroi. Je n'avais rien à écrire sur mon papier, aucune pensée sublime, pas même une pensée quelconque. J'en éprouvais un peu de honte...

Je me sentais vaguement ridicule. Je renonçai alors à extraire de moi quoi que ce fût d'intelligent ou d'original. C'était juste ce qu'il fallait faire pour laisser le champ libre à Dieu. A ce moment un ordre impératif et simple me vint : reprendre l'habitude quotidienne du silence et noter les directions reçues sur un carnet.

John sourit, il avait gagné avec moi sa première bataille.

La Jeep trépidante l'emporta dans la nuit au milieu d'une bruyante pétarade. Dans son sillage flottait une agréable et forte odeur oubliée d'essence qui se mêla un moment aux arômes plus subtils de la terre endormie.

Une ère nouvelle allait commencer pour moi.

La première direction qui me vint dans le recueillement suivant fut celle-ci : « Révision des amitiés ». Mes amitiés n'étaient pas en péril. Mais elles avaient perdu cette qualité de transparence, de loyauté absolue qui en est la base véritable et qui permet entre les êtres un perpétuel et efficace échange.

Ne pas penser ce que l'on dit et ne pas dire ce que l'on pense, telle est, dans la plupart des cas, la règle du jeu dans les rapports des hommes. Cette attitude de défense à la base de laquelle se trouve toujours la peur fausse tout, rend la confiance précaire, crée l'atmosphère d'incompréhension où nous voyons aujourd'hui s'engager les gouvernements et les peuples. Réviser les amitiés, cela semblait à première vue peu de chose. Mais j'appris par-là que souvent Dieu procède en allant ainsi du particulier au général. La réconciliation des nations commence, à n'en pas douter, par celle de deux êtres qui ne se comprenaient plus et qui redoutaient de s'avouer la vérité sur eux-mêmes. Ce qui est possible pour deux ou trois le devient pour le plus grand nombre. C'est pourquoi il est vain de rêver à la paix du monde en conservant soi-même des ressentiments dans son cœur.

C'est en nous que le monde nouveau fonde ses premières assises, en nous que toute révolution et toute renaissance commencent pour gagner ensuite de proche en proche, par une force de contagion dont la nature exacte nous échappe encore.

« Si l'amitié était ce qu'elle doit être », écrit Pourrat, dans la Bienheureuse Passion, « elle pourrait tout... Elle pacifierait jusqu'aux soupçons du fou, jusqu'aux nœuds et au venin de la vipère. Du frénétique elle referait un humain au visage clair, et elle agenouillerait sur l'herbe le taureau prêt à foncer. Elle est celle qui gagne toujours. »

On m'a raconté l'histoire d'une petite fille de quatre ans qui habitait les Indes. Elle avait pris l'habitude d'aller chaque jour manger sa soupe toute seule dans le jardin. Caprice innocent que ses parents ne contrariaient pas. Un matin, néanmoins, le père intrigué sortit pour observer sa fille et recula terrifié. Devant elle se dressait un cobra. Mais sans aucune crainte l'enfant prenait une cuillerée de sa bouillie, puis elle en offrait une autre au reptile qui avait pris l'habitude de revenir tous les jours à la même heure pour retrouver son amie.

J'ai pensé souvent à cette petite fille qui savait apprivoiser les serpents redoutables en vertu d'un miracle de confiance et d'amour.

L'amitié nouvelle avec les hommes n'est pas autre chose. Elle consiste d'abord à les aimer avec simplicité et sans peur. Car la peur ressentie, même si elle est inexprimée, irrite l'autre et l'atteint. Elle déclenche en lui les réflexes redoutés. Elle dissimule d'ailleurs une hostilité inconsciente qui excite le violent. Avoir peur, c'est comme si on lui disait : « Vous êtes si méchant, qu'y a-t-il à attendre de vous ? »

Celui dont on n'espère plus rien, comme il désespère vite de lui-même ! Il suit sa pente naturelle et ne cherche plus à se contrôler.

J'ai été attaquée un jour à la campagne par un chien furieux. Il arrivait sur moi hérissé et menaçant. Je me suis aussitôt assise sur un tronc d'arbre et je lui ai parlé doucement comme à un ami. Au bout d'une minute sa tête reposait sur mes genoux et il acceptait mes caresses.

Apprivoiser, c'est apporter spontanément l'amour qui engrène l'un à l'autre les maillons de la chaîne reliant tous les êtres. Il reste en ce monde en désarroi le dernier mot et le suprême espoir de la création.

La menace atomique pèse sur notre âge et avec elle le spectre de la peur.

Mais Dieu a un plan.

Jour après jour il me dévoile la participation qu'il attend de moi pour le réaliser. Il veut que j'aillie dans ce monde désaxé, sans sécurité et sans amour pour lui dire que cet amour est encore possible.

Il m'a délivrée de la peur, de la haine, de l'impureté chaque fois qu'enregistrant ses directions, j'ai été un instrument docile entre ses mains. Entre lui et moi le contact s'est rétabli ; il doit se rétablir encore entre l'humanité et moi, en passant par l'invisible. Je dois redécouvrir tous mes frères en Dieu.

Les chemins qui conduisent l'homme vers l'homme sont obstrués. Les ponts fragiles du langage ne relient plus les cœurs.

Des hommes s'affrontent, s'entretuent et se crucifient au nom de doctrines qui parfois ne s'opposent qu'en apparence, parce que les mots n'ont plus leur signification initiale. Ils sont devenus hermétiques comme au temps de la tour de Babel. Le véritable sens du langage se retrouve dans la foi et l'amour communs.

Souvent au cours de ma vie j'ai discuté et souvent j'ai assisté à des discussions. Chacun dans ce cas plaide, explique, chacun ramasse ses arguments. Aucun n'écoute ceux de l'autre : on n'est attentif qu'à soi-même. Alors les mots aggravent les malentendus et les explications sont pires que le silence. Tous ceux qui se sont expliqués sans résultat le savent. Et c'est pourquoi, ayant constaté la vanité de ces polémiques, qui jamais n'apportent l'apaisement et la lumière, ils se réfugient dans un mutisme qui ne donnera pas davantage une solution de paix.

Il y a pourtant un troisième chemin. Je ne le trouve pas moi-même, mais Dieu me le montre dans ce recueillement de chaque jour où les passions et les injustices se décantent au soleil de sa Vérité.

Il m'est arrivé comme à tous d'avoir raison quelquefois, et quelquefois d'avoir tort. Mais Dieu m'indique que Je n'ai jamais raison d'avoir raison contre un autre. Il ne m'a pas dit : « Tu convaincras et tu vaincras les hommes. Mais : tu les aimeras comme toi-même. »

Cet amour est avant tout fonction des besoins de l'autre. Il ne se fonde pas sur nos besoins, ni sur notre désir d'être compris. Il se peut que ce cœur si délibérément installé dans ses torts ne nous comprenne jamais. Il se peut que la simple amitié soit impossible, parce qu'elle exige participation et que nous ne sommes pas toujours responsables des refus qu'on nous oppose. Mais l'amour, lui est toujours à notre portée. Dans certains cas, c'est le seul message...

Il passe alors où aucun autre n'a pu passer.

Mon rôle, c'est de garder à tout prix cet amour intact. Je n'ai pas à rétablir force d'efforts une basée sur le compromis et les intérêts du moment. Paix instable des procès, des arbitrages et totalités qui n'amène pas de réconciliation réelle : je n'ai pas à sauver à tout prix la minute présente ; la paix n'est pas à côté de moi avec la douceur de ses ailes protectrices, mais je sais qu'elle existe, que je la retrouverai au bout de ma route. Je dois simplement marcher tout le temps à sa rencontre.

Je n'entraînerai les autres que par les chemins où d'abord passé moi-même. Il me faut vivre ce que j'annonce. C'est le seul message qui porte et qui soit tout-puissant.

Oui, je comprends le sens de cette première direction inscrite sur mon carnet : « Révision » Je décidais d'obéir et de le faire.

Je revois par un beau jour d'automne déambulant le long de la terrasse de Saint-Germain avec une amie qui avait eu beaucoup à souffrir de son entourage. Chaque fois qu'elle me voyait, elle réitérait ses plaintes et me disait ses désillusions.

Ce jour-là, comme d'habitude, elle brodait sur ce thème. Paris s'étendait au lointain dans la lumière rose du couchant. J'apercevais le long ruban sinueux et argenté de la Seine, les flèches de Notre-Dame, la silhouette blanche de la basilique de Montmartre, et toutes les maisons grises qui faisaient au pied de la colline un vaste moutonnement. Il me semblait que je me réconciliais peu à peu avec les choses, avec la vie, avec les êtres et que le dernier mot de tout ce soir-là était : « Réconciliation ». Alors je parlai à cette amie ; je lui expliquai comment et pourquoi l'amertume s'en allait de moi-même, parce que, dans un moment de silence, Dieu m'avait montré qu'il fallait sauver l'amitié d'abord. Et je comprenais à ce moment-là qu'il s'agissait moins de sauver l'amitié avec une personne que de sauver l'amitié en général, l'amitié avec le monde, avec les hommes, avec la vie.

Je ne me rappelle plus ce que je lui disais, tandis que tombait sur nous le crépuscule. Mais pendant cette soirée, l'ombre des arbres et la terre elle-même devenaient de nouveau fraternelles.

Et l'amie me dit : « Il y a quelque chose de changé en moi aussi. Je suis bouleversée. Je n'oublierai jamais ce moment. »

Je la raccompagnai à la gare et je rentrais dans ma solitude. Quand j'allumai l'électricité, les petits oiseaux battirent des ailes, je vis le chat dormant pelotonné sur la cage. Je me disais « Voici, c'est l'heure où le ciel commence à répondre à la terre. »

Ce soir-là, accoudée à ma fenêtre, je regardai longuement les étoiles. Elles redevenaient, elles aussi, mes amies. Jusqu'à ce jour, leurs dessins glacés, géométriquement dispersés dans le ciel, me rappelaient trop les nuits de Beaune-la-Rolande, mes promenades avec Mme Montefiore, la destinée tragique de mes amis.

Mais ce soir-là les grillons se faisaient entendre sous les herbes ; on devinait dans l'obscurité leur activité cachée. On percevait la vie, et la vie devait prendre encore une fois le pas sur la mort.

C'était de nouveau la minute unique où toutes les forces pèsent en faveur de ce qui est et de ce qui va être, où la décision se prend silencieusement dans un cœur.

Si je n'avais pas écrit ces deux lignes « Révision des amitiés » sans doute que cet ordre n'aurait jamais pris en moi son poids et sa densité véritables. Des pensées auraient affleuré du domaine surnaturel dans le

champ de ma conscience, je les aurais reçues, puis oubliées et elles n'auraient pas changé une seconde fois ma vie. Mais ces petits mots écrits noir sur blanc que je retrouve le lendemain dans mon carnet, ils m'obligent réellement à quelque chose. Ils se concrétisent en actions très simples qui, telle la pierre jetée un étang, déclenche des cercles sur l'eau. La pierre dans cette grande étendue calme, comme elle semble peu de chose... et cependant une fois qu'elle est tombée, qu'elle a disparu tout au fond de l'eau profonde, il reste des traces de son passage, ces grandes vibrations que rien ne peut désormais arrêter...

La pierre que je jette dans l'eau inerte de la vie, c'est une action qui, à vues humaines, semble sans importance, une invitation, une démarche, une promenade en tête-à-tête dans les sous-bois que dore l'automne, une action semblable à des milliers d'autres que nous accomplissons quotidiennement sans y attacher d'attention particulière.

Mais voici où tout change. J'accomplis désormais une action dictée, j'obéis à un ordre reçu et non plus simplement à une impulsion de ma volonté ou de ma bonne volonté.

Les répercussions commencent à l'image de ces grands cercles que je vois se former indéfiniment sur l'eau. Alors les cœurs se retrouvent, la paix revient, J'ai envie de lutter encore.

Il me sembla ce soir-là qu'une nouvelle porte s'ouvrait, donnant issue à la compréhension, à la fidélité, à une idée pour laquelle il valait de nouveau la peine de vivre et de se dévouer corps et âme.

CHAPITRE XLI

Visions de combat

Par un matin glacé de décembre, je me hâtai ce dimanche-là, vers Saint-Germain. Des zones occupées d'Allemagne, d'Angleterre, de Hollande, et des pays nordiques, tout un état-major d'amis mobilisés affluait pour vingt-quatre heures parmi nous. J'avais été conviée à cette réunion, et tout en marchant à vive allure vers le lieu du rendez-vous je m'étonnais de cette invitation.

Je me sentais attirée par l'action, mais si peu apte encore à ce travail universel que je commençais à entrevoir difficilement à travers mes œillères. La vie du chrétien oscille perpétuellement entre deux ornières où il s'enlise comme un cloporte : celle du mal et celle du bien. Dans l'ornière du mal, il se trouve mal à l'aise et le sentiment de son désordre l'incite à faire des efforts pour émerger de cet état fangeux.

Mais dans l'ornière du bien, il se sent délicieusement rassuré et il avance entre deux murs de sécurité qui s'élèvent parfois si haut qu'ils lui bouchent absolument les perspectives du ciel. Sa vision se rétrécit et se limite de telle sorte que le souci de son avancement spirituel risque d'envahir tout le champ de son horizon.

Au fond de soi-même on livre perpétuellement, sans presque le savoir, cette bataille pour les sécurités spirituelles qui sont une autre forme du matérialisme chrétien.

Tout le temps il faudra lutter pour retrouver l'esprit d'aventure qui lançait les apôtres à la conquête des nations païennes ; tout au long de la vie il faudra se garder de ces deux ornières, qui sont alternativement la tentation.

Le long du chemin, mon regard s'attachait aux détails de ce décor hivernal : pans de mur recouverts d'une fine draperie givrée; moineaux gras, si fourrés dans leur plumage, qu'ils semblaient porter tout leur garde-manger sur eux, note noire du lierre se détachant sur les fonds blancs.

Et je me disais : ce sont toujours des détails d'un paysage qui me sollicitent, je ne m'attarde jamais à la vision d'ensemble. Spirituellement c'est la même chose, ma vision est courte et elle manque de grandeur. Nos amis ce jour-là devaient se charger d'élargir mon horizon.

A tour de rôle, ils passèrent en revue l'état désespéré de leurs secteurs respectifs de travail : Allemagne, Autriche, Pays Rhénans, Hollande, Danemark, France.

Les mêmes mots revenaient toujours : vide spirituel, matérialisme, désir de revanche, manque de charbon, absence de ravitaillement, de matières premières, le froid, la haine, la faim...

Ils donnaient des détails terribles et précis, des chiffres, des statistiques. C'était une vision de mort et de désespoir. Ils terminaient ce tour d'horizon dramatique et, de nouveau, je me sentais entrer dans le no man's land de l'horreur. Je trouvais cette rencontre bien décourageante.

Mais subitement le climat changea. Un jeune officier anglais s'était levé. Je revois encore la flamme joyeuse de ses yeux clairs.

- « Et maintenant », dit-il, « qu'allons-nous faire ? »

Et, comme un nageur, il esquissa le mouvement de la brasse.

- « Vous avez compris ? » demanda-t-il.

Oui, il allait falloir nager à contre-courant, tous ensemble.

Il parlait... Il évoquait l'image d'un navire sur lequel les sauveteurs allaient maintenant s'embarquer. Dieu serait maître à bord. Où nous conduirait-il ? Aucun de nous ne le savait ; mais sûrement vers le danger, à travers mille écueils, en fonçant droit dans la tempête... Mais le danger même donnait tout sa saveur à l'aventure retrouvée. Reggie s'exaltait à cette évocation, il était la parfaite image du croisé moderne ayant revêtu pour le combat les seules armes de Dieu. Je compris ce jour-là que nous étions embarqués, que nous le voulions ou non, dans la même grandiose aventure et que le secret de la victoire était dans notre unité pour la lutte que nous acceptions.

Il s'agit maintenant d'engager cette lutte avec des armes nouvelles, plus puissantes que les V1, les V2 et la bombe atomique, avec des armes qui nous permettront de franchir tous les barrages et d'entrer dans toutes les citadelles.

De l'autre côté du monde, Gandhi prophétise que, pour gagner une bataille, la seule arme possible est la non-violence et l'idéal qu'il a mûri dans le silence et la solitude a fini par s'imposer dans son pays à des millions d'hommes.

- « Je suis », dit-il, « dans toutes les guerres, contre l'emploi de la force. Je crois à la non-violence. Je voudrais penser que l'Inde sera, par la non-violence, une messagère de paix dans le monde. »

Eve Curie, dans son livre : « Voyage parmi les guerriers », relate un entretien bien intéressant qu'elle eut avec lui. Elle nous décrit le Mahatma « assis à demi-nu sur un matelas immaculé, ressemblant à quelque petit animal très sombre et très précieux, à un insecte épinglé sur un coussin ».

Mais il a la puissance de ceux dont la vie est donnée à une grande idée. Gandhi définit ainsi sa conviction :

- « La non-violence, dans ce qu'elle a de dynamique, est une souffrance volontairement acceptée. Elle ne signifie pas une soumission à l'adversaire, mais au contraire une profonde opposition à la volonté du tyran. Un individu qui se conforme à cette loi peut défier à lui seul la puissance d'un empire injuste, sauver son honneur, sa religion, son âme et créer les conditions de la chute de cet empire ou de sa régénération »

L'interview se poursuit :

- « Il y a deux alternatives dans une lutte non-violente », dit Gandhi à Eve Curie. « Ou bien l'ennemi transige et alors vous avez vaincu sans verser le sang, ou bien l'ennemi vous extermine. Cette dernière solution est de toute manière celle qu'apportent les guerres... La mesure de notre foi ne doit pas être physique, mais morale... Donner des armes à notre peuple et lui enseigner la non-violence sont deux manières bien différentes de le rendre fort, Les deux demandent du temps. Je pense que ma méthode est plus sûre, plus précise et, à longue échéance, plus efficace. Les nations qui luttent par la non-violence sont invincibles, car leur force ne dépend pas du nombre de mitrailleuses ou de fusils qu'elles peuvent posséder. En outre, les femmes et les enfants peuvent prendre part aux opérations militaires... L'homme qui a un fusil - dit toujours Gandhi - a peur de celui qui a une mitrailleuse. Celui qui a une mitrailleuse a peur de celui qui a un canon. Mais celui qui a compris l'inutilité profonde de ces violences n'a plus jamais peur... Croire qu'un pays peut être réellement libéré par des canons, c'est faire preuve d'une impatience trop grande. Pour vaincre les Allemands ou les Japonais, il faut devenir plus fort qu'eux, c'est-à-dire plus mauvais qu'eux. Qu'a-t-on gagné alors ? Rien. »
- « Ainsi », demande Eve Curie, « la victoire importe peu ? »
- « En effet », répond Gandhi très fermement, « dans le sens où vous l'entendez, elle n'a pas de sens. »

Gandhi a dit encore, en parlant des bonnes intentions des gouvernements :

- « Satan emploie pour arriver à ses fins des hommes honnêtes. Ce qui est dangereux, ce qui est hypocrite, c'est de s'associer avec Satan. N'est-il pas absurde de vouloir réformer le diable ? »
(Eve Curie, *Voyage parmi les guerriers*.)

Cette arme de la non-violence elle nous fait sourire quelquefois. Mais Gandhi ne se soucie pas de l'ironie de ses détracteurs. Il est sûr de sa vérité ; il s'y est engagé lui-même jusqu'à risquer la mort.

Les armes primitives se sont démodées peu à peu au cours des siècles. Elles sont devenues des pièces de musée, comme les arquebuses de nos ancêtres et les gros boulets de pierre que lancèrent jadis les premiers canons.

Quelle arme sera aujourd'hui la nôtre pour sauver cet univers de toutes parts menacé d'écroulement ?

Dans nos pays d'Occident, un autre homme, Frank Buchman, fondateur et animateur du Réarmement Moral, a longtemps aussi, comme Gandhi, réfléchi à ces questions. Mais il a été plus loin que lui, car la non-violence est une arme négative, qui désarçonne parfois l'adversaire, surtout s'il est chevaleresque, car il

n'y a pas d'exaltation héroïque à se battre contre le néant. On ne frappe pas volontiers celui dont on n'attend nulle riposte et qui se contente d'encaisser les coups. Le plus lâche s'y résigne difficilement. Gandhi n'a pas tort de croire qu'à la longue la non-violence aura raison de la férocité de l'adversaire le plus résolu. Mais à Frank Buchman, cette arme semble insuffisante, car ce n'est pas assez de faire d'un ennemi un homme désarçonné. Il faut, pour que la victoire soit totale, lui apporter la libération et la délivrance qu'on a trouvées soi-même, afin qu'il devienne à son tour un nouvel allié.

Qu'importe que les armes tombent de ses mains, si la haine et le désespoir subsistent dans son cœur ? Cette haine et ce désespoir engendreront d'autres désordres, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé non un remède qui neutralise, mais un remède qui guérit.

On ne lutte pas contre une idéologie par la force des armes, mais par une idéologie plus grande.

Il ne s'agit plus de terrasser l'adversaire, même pour des fins idéales, telles que la paix et le bonheur définitifs de l'humanité. L'homme, en se mettant au service d'une idée, se met souvent sans s'en rendre compte au service de l'orgueil de ses propres conceptions.

Frank Buchman nous propose l'arme la plus extraordinairement révolutionnaire qui soit : celle d'un changement personnel radical de nous-mêmes.

- « C'est sur le changement du cœur humain, dit-il, que notre espoir repose. Un monde nouveau surgira à travers des vies qui changent. Si les vies ne se transforment pas, les civilisations croulent.

Chacun veut que son voisin change.

Chaque nation désire voir une autre nation changer.

Chacun attend que l'autre commence. Mais le Réarmement Moral affirme que la seule réponse valable aux besoins actuels du monde commence en nous-mêmes.

Le Réarmement Moral est ouvert à tous et n'exclut personne. C'est une qualité de vie. On ne peut s'y inscrire ni en démissionner. « Vous n'expliquez pas la vie, vous la viviez. »

Telles sont les armes que Frank Buchman nous propose. Elles donnent la possibilité d'une désintégration en chaîne qui renouvellera, si nous le voulons, la face de nos destins.

CHAPITRE XLII

Comment s'y prendre ?

Le but du Réarmement Moral est donc de créer l'homme nouveau qui, une fois changé, travaille à changer son milieu et devient ainsi un élément actif dans la transformation des idées qui sont actuellement le pivot de la politique des nations.

Ce n'est pas un rêve, car les problèmes de la politique générale ne sont pas autre chose que les problèmes particuliers des hommes considérés à une échelle agrandie. Les nations ont peur parce que l'homme a peur ; les traités sont déchirés parce que l'individu ne tient plus lui-même sa parole ; les gouvernements sont irresponsables parce que vous et moi nous le sommes trop souvent dans la direction de notre propre vie. Le marché noir sévit, parce que nous avons tous, un jour ou l'autre, cédé à la tentation de la facilité, en achetant au marché noir. La paix ne règne pas entre les peuples parce qu'elle ne règne pas dans nos foyers et quelquefois pas même en nos cœurs.

La moralité baisse parce qu'aucun de nous n'accepte l'exigence absolue de la pureté pour lui-même. Quelques hommes pris au hasard dans les différentes classes d'un pays ne donnent-ils pas l'image de ce pays ? Ne reflètent-ils pas ses vertus, ses faiblesses, sa médiocrité ou sa grandeur ?

Les institutions ont bien moins d'importance que la valeur des hommes. On peut réaliser de grandes choses avec des institutions médiocres, tandis qu'on ne peut rien construire de grand avec des institutions excellentes servies par des citoyens égoïstes et sans vertu.

C'est l'histoire de l'artiste et de son instrument. Un instrument merveilleux, à lui seul, ne fera jamais l'artiste : je puis bien avoir sur ma palette les plus admirables couleurs, si je ne sais pas les assembler, il n'en sortira jamais un tableau. Mais je puis, si j'ai du génie, faire avec des pinceaux et des couleurs quelconques un immortel chef d'œuvre.

Ce qui importe avant tout, c'est de faire surgir en chaque être l'homme nouveau, de créer l'artiste capable de modeler son propre univers intérieur sous la poussée d'une inspiration qui ne sera pas simplement celle du génie ou de l'intelligence, mais qui sera l'inspiration même de Dieu.

« Des hommes ordinaires dirigés par Dieu dirigeront le monde. » répète souvent Frank Buchman.

« Et le destin du monde sera transformé par des hommes dirigés. »

Nous sommes déjà loin de l'arme primitive de la non-violence. Frank Buchman nomme ces armes : direction de Dieu, pureté, amour, honnêteté, désintéressements absolus. Ce sont des armes actives et efficaces pour la conquête des nations à condition que nous ne cherchions pas à les mettre dans les mains des autres avant de savoir nous-mêmes les utiliser.

« Tant que nous n'aurons pas énergiquement et réellement changé la nature humaine sur un plan national », dit le Dr Frank Buchman, « les nations continueront à suivre la route historique qui conduit la violence et à la destruction. Si chacun aimait assez, si chacun partageait assez, il y aurait assez pour chacun. Le monde a de quoi satisfaire toutes les nécessités et non toute la cupidité des hommes. »

Le Réarmement Moral ne se contente pas de schématiser en quelques grandes lignes les fins que l'humanité doit atteindre ; dans ce cas il ne nous apporterait rien que le message évangélique ne nous ait déjà dit... Son originalité en ce siècle où tant d'idéologies se confrontent et s'affrontent sans jamais apporter à l'homme les solutions nécessaires, c'est de nous donner, en même temps que les buts les plus hauts, les moyens simples et concrets d'y parvenir.

Nous savons tous qu'il serait préférable que l'égalité, la liberté, la fraternité règnent sur le cœur des hommes et non simplement au fronton de nos monuments publics.

Mais pratiquement, ce programme reste à travers les siècles un idéal jamais atteint. Entrer dans le Réarmement Moral ce n'est pas adhérer à une conception, c'est instantanément agir et réaliser.

Pour cela il n'est pas indispensable d'avoir des compétences extraordinaires. L'expérience de Frank Buchman est, que Dieu accomplit l'extraordinaire en se servant de gens ordinaires. Il suffit parfois, dans une situation paraissant inextricable, d'une personne placée en flèche, sans compétence personnelle, mais possédant la solution et capable de l'indiquer à d'autres qui, eux, sont compétents.

Le plan de Dieu seul importe. Les hommes sont dans une impasse parce qu'ils ne cherchent pas ce plan ; ils veulent réaliser le leur coûte que coûte, les plans multiples des hommes les opposent, alors que le plan de Dieu les réunit.

Notre pays est en ce moment comme le monde, immobilisé et déchiré par des divisions. Il n'y a qu'un point sur lequel nous tombons tous d'accord : nous croyons que le problème et la solution de ce problème ne résident pas en nous, mais chez le voisin.

Nous sommes également hantés par le spectre de la banqueroute, et la crise de confiance que nous traversons et que nous entretenons en nous-mêmes ne peut que la précipiter.

Cependant toutes les richesses sont là... Il suffirait de chercher le plan de Dieu pour la France et son redressement s'accomplirait à travers des gens ordinaires qui orienteraient vers des solutions encore ignorées l'intelligence et les compétences d'une nation paralysée simplement par ses divisions.

« Le Réarmement Moral », dit le comte Lovera de Castiglione, « rappelle l'esprit du christianisme primitif et apporte un profond message social. Il donne la réponse à la lutte des classes, non pas nom d'une égalité matérielle et illusoire, mais en unissant tous les hommes dans une obéissance à Dieu. »

Son rôle essentiel est de mettre l'ordre là où règne le désordre, d'instaurer l'union à la place de la division, d'apporter l'amour qui neutralise les haines et l'honnêteté qui rend les rapports humains de nouveau possibles et sûrs.

Qui ne serait d'accord sur un tel idéal de vie ?

Attention, dit Frank Buchman, le Réarmement Moral n'a que faire d'adeptes épris seulement de théories magnifiques. Il réclame des réalisateurs. Le chef d'Etat, l'homme de la rue, le bourgeois, le prolétaire, le chrétien et l'athée sont acculés par le Réarmement Moral à la même unique exigence : commencer par changer soi-même. Tous, quoi qu'ils en pensent, en ont le même impératif besoin. Tous peuvent le faire, si réellement ils le veulent et acceptent de se servir de leur appareil récepteur, sur lequel s'enregistreront les ordres de Dieu.

Dès qu'on tente l'expérience, quelque chose se passe en soi et autour de soi. Seules les expériences vécues sont concluantes.

Une révolution spirituelle personnelle peut transformer des situations morales, sociales ou économiques d'une façon totalement imprévue. J'en ai fait jadis l'étonnante expérience.

Au temps où je préférerais agiter des idées, parce que c'était plus facile, j'ai dû constater que seule, la transformation de soi-même décroche, change et bouleverse des états de chose qui semblaient sans issue.

Ce qui marche pratiquement dans une entreprise privée peut aussi bien marcher dans une société, un gouvernement ou une nation. Ce n'est qu'une question d'échelle.

Je tire après coup les conséquences et la portée d'une lointaine histoire qui a été l'amorce d'une nouvelle cascade d'aventures et qui sert d'illustration à cette vérité : « Quand un homme change, les autres changent. Quand les hommes changent, les situations changent aussi. »

CHAPITRE XLIII

Histoire de la « Rénovation immobilière »

J'habitais à Paris un vaste immeuble où les choses étaient loin de bien marcher. Vers 1928, au moment de la première crise des loyers, beaucoup d'architectes avaient eu l'idée de construire des immeubles à bon marché au moyen de souscriptions versées d'avance par les futurs sociétaires.

On achetait ainsi sur plan l'appartement de son choix ; puis, ayant réglé sa dette, on se croyait tranquille et on attendait impatiemment que l'immeuble parvînt à son achèvement. Dans beaucoup de cas il n'y parvenait pas. Les nouvelles lois sociales de 1930, en augmentant le prix de la main-d'œuvre, amenèrent dans les devis primitifs un décalage tel, qu'il entraîna plusieurs de ces entreprises à la faillite. C'est ainsi que dans notre immeuble, au lieu de soixante souscriptions, la société n'en récolta qu'une trentaine ; la conséquence de cet état de choses se solda par un déficit et de nouveaux appels de fonds. Les premières assemblées générales furent houleuses. Nous étions, pour la plupart, des petits rentiers, des retraités, ou des « économiquement faibles ». Et, comme aucun de nous n'était versé dans les affaires, nous avions la pénible impression d'avoir été entraînés dans une gigantesque escroquerie.

Cependant l'immeuble finit par être achevé et une trentaine de sociétaires déjà déçus, aigris et soupçonneux, s'y installèrent.

Je fus nommée membre du Conseil d'administration, non à cause de mes compétences (je n'en avais aucune dans les affaires), mais parce qu'étant membre de l'enseignement, on espérait que ce titre me donnait des capacités particulières. « Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois. »

Je ne mis pas longtemps à comprendre que nous étions financièrement engagés dans un assez tragique dilemme : ou souscrire les appartements vacants (mais où trouver l'argent ?) ou abandonner la partie, faire faillite et tout perdre !

J'encourageais donc nos administrés à faire un effort pour sauver la mise commune. Cela n'allait pas tout seul. Peu à peu la suspicion naissait, aggravée par quelques agités qui voyaient partout de louches manœuvres et qui soupçonnaient le conseil d'administration d'avoir un intérêt personnel à soutenir l'affaire. Les passions s'échauffant, quelques sociétaires portèrent plainte contre la société, ce qui revenait à porter plainte contre eux-mêmes. Mais le ridicule de cette attitude ne les arrêtait pas. Je m'irritais d'une telle bêtise. Les entretiens, jadis courtois, dégénéraient en arguments violents, qui nous opposaient dans une hostilité croissante. La politique de la Rénovation immobilière devenait celle du panier de crabes et ressemblait en cela à celle de la France.

Un jour, de grandes affiches jaunes et noires furent apposées clandestinement sur la façade de l'immeuble. Elles dénonçaient le scandale d'une « nouvelle affaire Stavisky ». Le conseil d'administration y était gracieusement désigné comme un groupe de requins s'engraissant au détriment de la misère des autres. Des papiers injurieux circulaient sous les portes ; on était traité d'escrocs, d'affameurs, de faussaires et autres gentilles. Deux blocs antagonistes se formaient, décidés à se faire respecter chacun par la force.

J'étais devenue irritable, volontiers cinglante. L'absurdité de ces querelles intérieures ne m'échappait pas, mais je répondais à l'hostilité par l'hostilité et chaque coup entraînait une riposte qui avait pour effet d'augmenter le désordre.

Le parti de la résistance ne payait plus. Le parti du sauvetage, lui, payait. Il était même obligé, pour éviter la saisie, d'avancer de l'argent pour les autres. Des plaintes nouvelles nous entraînaient à des frais supplémentaires et grevaient notre budget déjà si lourd. Les charges courantes n'étaient pas toujours réglées.

Deux sociétaires, plus coriaces que les autres, décidèrent de ne rien verser pour leur chauffage. Nous résolûmes de leur porter un coup décisif. Un ouvrier spécialiste leur fut envoyé par nos soins qui, sous prétexte de vérifier le bon fonctionnement des radiateurs, leur coupa le chauffage au beau milieu du plus rigoureux des hivers.

Les assemblées générales annuelles ordinaires et extraordinaires étaient si tumultueuses que le gérant qui les présidait était obligé d'avoir dans son tiroir un revolver et du poivre à portée de sa main.

Je fus, un jour, prise à partie dans un couloir, par une femme irritée qui me donna des coups. La concierge intervint à point pour empêcher ma riposte. Tout était chez nous motif à querelles ; le jardin que

je soignais avec amour était, au cours de la nuit, dépouillé de ses fleurs. Par les fenêtres on y précipitait des débris, des carcasses de poulets (du poulet ! c'était, à ce point de vue, l'heureux temps).

J'étais excédée. Je ne me rendais pas compte que ma façon irascible d'avoir raison excitait de plus en plus les autres à avoir tort.

Le jour où je rencontrai les amis du Réarmement Moral, j'eus l'impression que j'entrevois l'issue. Mais l'idée ne m'effleura pas d'abord que le remède pouvait venir de moi-même et, très naïvement, je leur demandai un concours pour accomplir dans cette maison le miracle que je croyais impossible.

- « Mais », me dit une amie avec un malicieux sourire, « ce n'est pas notre affaire, voyez-vous, c'est la vôtre ».
- « J'ai déjà fait dans cette maison tout ce que j'ai pu ! »
- « Je n'en doute pas

Il y eut un long silence, et brusquement elle me posa cette question inattendue :

- « Ces gens désagréables et récalcitrants, les aimez-vous ? »
- « Vous plaisantez ! Je les déteste... »
- « Voilà, voilà », me dit l'amie doucement, « quand vous les aimerez tout changera, soyez-en sûre. »

Je fus si saisie que je ne trouvai aucune réponse. Etais-je parmi des fous ? ou bien cette folie cachait-elle la sagesse véritable ?

Quand je rentrai à Paris, un peu plus tard, ayant accepté le Réarmement Moral avec toutes ses conséquences, quelque chose avait changé dans mon cœur et jusque sur mon visage, puisque ma concierge ne me reconnut pas.

- « J'avais toujours eu peur de vous avant », me dit-elle, et des rapports nouveaux s'instaurèrent entre nous.

Je pensais beaucoup à cette maison où tout allait aussi mal que possible. Nous avions au 15 octobre de lourdes échéances et nous ne savions comment y faire face. Je sentais mon impuissance ; je demandais à Dieu d'accomplir son plan à travers moi. Je pris l'Evangile que je n'avais pas ouvert depuis des années, et je lus dans saint Matthieu, ch. X, verset 19 : « Ne vous inquiétez pas de la manière dont vous parlerez ni de ce que vous direz, car ce que vous devrez dire vous sera donné à l'heure même. En effet, ce n'est pas vous qui parlerez, mais c'est l'Esprit de votre Père qui parlera en vous ».

Je fus très frappée par cette indication et je résolus d'entrer d'abord en contact avec le comptable qui remplissait les fonctions d'administrateur. Je le trouvai à son bureau, harassé, soucieux et peu disposé à m'entendre.

- « Mademoiselle », me dit-il, avec une indignation visible, « il manque 240.000 francs dans ma caisse pour l'échéance prochaine, et voilà tout ce que vous trouvez à venir me raconter ! »

Je persistai cependant. J'avais décidé de braver tous les ridicules. Je lui racontai l'expérience extraordinaire que j'avais faite pendant l'été, et la conviction que j'en rapportais.

- « Est-ce que vos nouveaux amis, me dit soudain le comptable très intéressé, seraient disposés à nous faire une avance de fonds ? »

Je le détrompai aussitôt et la petite lueur de son regard s'éteignit. Il avait devant lui une folle, une folle intégrale, à n'en pas douter, Deux jours passèrent. Je le revis. A ma grande surprise, il vint vers moi.

- « Perdus pour perdus, me dit-il, nous pouvons toujours essayer votre truc. »

Je conquis ainsi mon premier allié.

Alors je décidai de rendre visite à tous les sociétaires. Je ne les détestais plus. Mes dispositions avaient changé : il s'agissait moins déjà de sauver la maison que d'établir entre nous tous qui souffrions une atmosphère de compréhension et de confiance. Sans doute sentirent-ils fortement cette attitude nouvelle... Les nœuds les plus embrouillés se dénouaient tout seuls. Ce que je disais n'avait pas beaucoup d'importance ; c'était Dieu manifestement qui agissait, Je ne leur dissimulais pas d'ailleurs l'hostilité que j'avais jadis éprouvée à leur égard ; je m'en excusais simplement. N'avais-je pas découvert que l'amour est à la base des rapports humains nouveaux ? Ils sentaient certainement la simplicité et la réalité de ma conviction et ils en recevaient comme un choc qui transformait immédiatement leurs propres dispositions intérieures.

Un jour je me décidai à aller voir la personne qui s'était jetée sur moi dans un couloir et qui m'avait donné des coups. C'était une exaltée qui garnissait son appartement d'une quantité de petits autels dédiés au Sacré-Cœur, à la Sainte Vierge, à saint Joseph et à un grand nombre d'autres saints. Elle les fleurissait avec des plantes qu'elle dérobaît la nuit dans ce pauvre jardin, toujours dévasté, que je m'efforçais vainement de faire respecter par cette bande de vandales.

Je sonnai. Elle entrouvrit sa porte avec méfiance.

- « Que voulez-vous, mauvaise chrétienne, me demanda-t-elle en colère ? »

Je glissai mon pied dans l'entrebâillement sans plus attendre.

- « J'ai été jusqu'ici une mauvaise chrétienne, c'est vrai, mais je viens pour me réconcilier avec vous et comme je sais que vous, du moins, vous êtes une bonne chrétienne, cela ira naturellement tout seul. »

L'« excellente chrétienne » à ces mots, se déchaîna. Je laissai avec philosophie passer la tornade.

J'appris sans trop m'émouvoir que j'avais été une voleuse, une faussaire et que les jugements de Dieu et des hommes finiraient bien par m'atteindre et me foudroyer. Quand elle eut fini, je lui dis :

- « Je suis venue pour me réconcilier avec vous. Voulez-vous que nous disions ensemble un *Pater* ? »

Elle porta un regard anxieux vers le petit autel sur lequel le Sacré-Cœur, la Sainte Vierge, saint Joseph et tous les saints nous dévisageaient impassibles. Puis elle s'agenouilla. Après le Pater elle me tendit la main et toute sa rage était tombée...

Dans cet immeuble, la politique aussi nous opposait. On voyait parfois fleurir aux fenêtres les chiffons rouges des idéologues de gauche, ce qui paraissait une provocation intolérable aux conservateurs scandalisés. Le 14 juillet était à cet égard un jour particulièrement dangereux pour la paix, déjà si précaire, de l'immeuble. En voyant s'agiter au vent ces innocents torchons écarlates, je pensais au drame des arènes et j'évoquais le toréador faisant diaboliquement voltiger sa cape rouge devant le taureau furieux... Les drapeaux tricolores se dressaient agressivement comme une riposte insultante, narguant l'audace des premiers. Qui pensait à la France en ce moment-là ? Rien ne comptait que le sectarisme de nos querelles.

Les convictions religieuses des uns et des autres nous opposaient aussi. Théosophes, catholiques pratiquants et athées se regardaient de travers.

« C'est magnifique, la tolérance », me disait un jour un petit garçon de dix ans à qui j'expliquais les principes de Michel de l'Hôpital en lui faisant apprendre dans l'Histoire de France, les excès attristants des guerres de religion. C'est magnifique ! Ah ! Si j'étais chef d'Etat, je ferais guillotiner tous ceux qui ne sont pas tolérants. »

Nous comprenions les choses à la manière de ce naïf petit garçon.

« Qui veut la fin veut les moyens », dit le proverbe. J'allai trouver un jour M. Bidon au sujet des fameux radiateurs que nous avions fait bloquer.

- « Il faudrait leur rendre le chauffage » dis-je.

- « Vous êtes folle », protesta M. Bidon, « ils ne paient pas leurs charges, ce serait encourager le vice » .
- « Cela, c'est leur problème à eux. Nous, nous avons décidé de rétablir les relations sur des bases de confiance. Cela coûtera à notre amour-propre et à notre porte-monnaie. Mais je crois qu'il faut aller jusqu'au bout de ce que nous avons décidé. »

M. Bidon répondit : « Non, non et non ! »

Et puis, deux jours après, il céda en grommelant. Les radiateurs furent remis en ordre de marche. Leurs possesseurs n'en revenaient pas. Ils étaient persuadés qu'une combinaison machiavélique se dissimulait sous cet étrange comportement. Ils n'étaient pas rassurés du tout.

A ce moment-là je rendis compte aux amis de Paris des travaux d'approche que j'avais commencés dans notre immeuble. Et ils décidèrent de m'apporter leur aide.

De ma plus belle calligraphie, je rédigeai une petite affiche :

« Dimanche, à 9 heures, à la salle du conseil, réunion du Groupe d'Oxford. Tous les sociétaires sont cordialement invités. »

L'un après l'autre les gens s'enquéraient auprès de la concierge :

- « Qu'est-ce que c'est que le Groupe d'Oxford ? Une association sportive ? »

La concierge expliquait et ils s'en allaient indécis, flairant un piège et supputant le pour et le contre de ces extraordinaires nouveautés.

La salle du conseil se remplit néanmoins au jour fixé de sociétaires curieux, déjà réconciliés avec moi, mais qui jetaient encore les uns sur les autres des regards noirs et hostiles.

Cette réunion se déroula très simplement. Je ne me souviens plus des témoignages de nos amis. Chacun y apporta comme toujours le meilleur de lui-même. Et à la fin de la réunion, tous se réconcilièrent.

Dans ce climat nouveau, des solutions toutes simples, peu à peu, nous apparurent. Une à une les plaintes furent retirées. Les procès en cours aboutirent à des arrangements et les avocats étonnés n'eurent plus à travailler que pour établir entre les parties les bases d'un « modus vivendi » convenable.

La confiance renaissait. Cela n'arriva pas tout d'un coup, comme dans les contes de fée, par l'intervention d'une baguette magique. Il y eut quelques retours de flamme... Des échecs, des découragements. Mais le changement d'aiguillage était donné, et bien donné.

Avec nos créanciers, notre attitude changea également ; au lieu de les bernier par de fallacieuses promesses, qu'en raison de nos difficultés nous savions ne pas pouvoir tenir, nous décidâmes de leur dire exactement la vérité et de leur demander des délais qu'ils nous accordèrent. Les sociétaires prirent conscience de l'intérêt général et recommencèrent à régler leurs échéances... Peu à peu le redressement économique s'effectuait. La faillite fut évitée. La maison était sauvée. Elle est maintenant prospère et la bonne entente n'a plus jamais cessé de régner entre nous.

CHAPITRE XLIV

Caux

Un aperçu des désordres et des faillites que peuvent causer les dissensions humaines m'avait été donné jadis à travers l'infime expérience de ma maison.

Une cellule prélevée dans l'organisme donne, à l'analyse du laboratoire, le diagnostic de l'ensemble. Une cellule malade est pour le médecin un symptôme alarmant.

Mais la période d'euphorie factice que fut l'entre-deux guerres nous avait empêchés de prendre une conscience assez nette de l'interpénétration des cellules. Sur ce point, l'esprit de généralisation nous manquait.

Depuis cette époque, le monde a été ébranlé jusque dans ses fondements. Nous avons fait la découverte du véritable enfer des hommes. Nous avons connu la déformation monstrueuse des tyrannies totalitaires qui, au nom d'une doctrine, amenaient implacablement l'esclavage, les déportations massives, l'effroyable caricature de la vie communautaire dans les apocalyptiques bagnes modernes.

Nous avons vu ce que la haine, les doctrines raciales ont eu comme aboutissement.

Ce bonheur collectif, et ce millénaire de paix qu'Hitler prédisait au monde ont abouti à ces massacres gigantesques, à ces chambres à gaz qui ne pouvaient suffire à leur macabre besogne.

Le monde, au sortir de ces convulsions épouvantables, n'a pas retrouvé l'espoir. Les déportations continuent à la même échelle ; partout s'élèvent des cris de haine, de vengeance et d'angoisse. Et le spectre de la dictature menace à nouveau le monde.

Retrouverons-nous la voie royale qui mène de l'esclavage à la liberté ?

Il n'y a pas de possibilité intermédiaire. Nous avons aujourd'hui à opter entre la vie et la mort. La réponse à l'esclavage, à l'égoïsme des intérêts, à la guerre des classes, des religions, des races, nous la trouverons, non dans l'enfer des hommes, mais dans la cité de Dieu.

Ce que les peuples ont voulu et n'ont pu enfanter dans la haine : cette suppression de l'égoïsme, de la propriété et de la jouissance, ce don volontaire de l'individu à la communauté, ils peuvent pourtant le réaliser encore... C'est ainsi qu'en un lieu où le Réarmement Moral rassemble les délégués de toute la terre, à Caux, nous avons eu la vision de la cité de Dieu en préfiguration, vers laquelle le monde de demain doit s'aiguiller afin de pouvoir revivre...

Ce centre d'entraînement fut longtemps un de ces palaces de grand luxe dont l'industrie hôtelière de la Suisse, jadis, s'enorgueillissait.

De fait, sa situation est incomparable.

Surplombant, à 1.000 mètres d'altitude, les rives harmonieuses du Léman, il offrait à ses hôtes de passage qui étaient autrefois les privilégiés de la terre, un cadre unique au monde. D'un côté, il a pour horizon la plaine du Rhône et les Alpes dont les fantaisies de la lumière irisent de teintes changeantes les revêtements neigeux ; de l'autre, la ligne nette et sévère du Jura qu'estompent les brumes de l'aube et que les couchants glorieux habillent le soir de violet. Sur les collines d'alentour, bien abritées, des champs de narcisses apparaissent au printemps, et les caprices des vents propagent par vagues intermittentes leur pénétrant, parfum.

Des routes en lacets conduisent le promeneur vers des forêts de sapins et des clairières silencieuses où l'oreille ne perçoit que le chuchotement des mélèzes frissonnants et délicats.

À l'automne, le vert profond des forêts s'allie à la note vive des sorbiers aux baies éclatantes. Plus haut, sur les pentes, la montagne se dénude. Des touffes bleues de gentianes se cachent au creux des rocs. Sur leurs arêtes vives, des bandes de corneilles tournoient ou se posent pour tenir de bruyants et interminables conciliabules. Les abeilles s'affairent partout dans les aromes mêlés des tilleuls, des herbes et de la résine. La symphonie de la nature éclate là-haut dans une irréalité splendide.

Et quand vient le soir, le lac moiré chatoie comme une soie grise et douce ou se revêt de tous les ors du couchant jusqu'à ce que la nuit l'enveloppe de sa paix souveraine et qu'il se mette à scintiller sous les étoiles.

C'est l'heure où, sur la côte, les lumières s'allument, où les bateaux semblent, au large, de paisibles et minuscules vers luisants. En hiver, Caux est aussi féérique sous son manteau de neige qui feutre tous les bruits. Il offrait jadis aux touristes la variété de ses sports et le confort de son installation.

Puis la guerre est venue. Le bouleversement du monde lui fut fatal. Abandonné, désaffecté, le Caux-Palace fut occupé par des réfugiés de diverses nations. Ces hommes avaient trop souffert pour respecter le cadre périmé d'une classe privilégiée et ils commirent dans l'hôtel de multiples déprédations. Pour se chauffer, ils n'hésitèrent pas à brûler des meubles, à arracher des lattes de parquet. Quand ce flot d'épaves humaines quitta les lieux, le Caux-Palace était semblable aux écuries d'Augias ; il était devenu un antre absolument inhabitable.

La société actionnaire n'envisagea pas la possibilité de remonter un hôtel de grand luxe dans la crise actuelle, et mit l'hôtel en vente. Ce fut une société de démolitions étrangère qui se mit sur les rangs pour l'acquérir. Mais le ciel avait d'autres plans.

Les responsables de l'équipe suisse du Réarmement Moral sentirent peu à peu grandir en eux la conviction qu'il fallait acheter Caux pour en faire un lieu de rassemblement européen.

Mais quoi ? Sans capitaux, se lancer dans cette aventure ! Qui réparerait ces immenses bâtiments délabrés ? Ils se recueillirent et les inspirations qui leur vinrent furent convergentes. Jour après jour le plan leur fut tracé.

Ils obéirent. Les difficultés s'aplanirent. Ils obtinrent une option, puis des délais pour s'acquitter.

L'argent afflua de tous côtés. Les plus riches donnèrent beaucoup, les plus pauvres abandonnèrent leurs économies. Des ouvriers offrirent des journées de travail, des jeunes filles sacrifièrent leur trousseau. Les enfants même, dans une certaine école, renoncèrent à une fête annuelle pour apporter à Caux leur contribution... Mountain House naissait ainsi des obéissances et des sacrifices de chacun. Un an après, le canton de Vaud, reconnaissant l'importance mondiale du Réarmement Moral, le déclarait d'utilité publique et le défrayait des droits de mutation.

Des équipes de travailleurs bénévoles se rendirent dans la maison dévastée où régnait une saleté repoussante. Mais la direction divine, qui joue individuellement dans les vies, inspire de même collectivement les équipes. Et, au dire des professionnels, le travail réalisé de mai à juillet 1946 dépassa les prévisions les plus optimistes. Des caves au grenier tout fut nettoyé, remis en état. Et simultanément des changements de vie s'accomplissaient au cours de cette entreprise, rendant possibles les plus extraordinaires réalisations.

Mountain House était maintenant prêt à accueillir ses hôtes.

Les hôteliers suisses regardaient curieusement et avec un scepticisme compréhensible ces gens qui n'étaient pas du métier et qui prétendaient recevoir, nourrir, loger, sans personnel aucun, plus de huit cents personnes. « Ce sera un fiasco sans précédent », pensaient-ils avec une certaine logique.

Et ils demandèrent à voir fonctionner les cuisines.

« Le cœur d'un foyer passe par la cuisine » a coutume de dire Frank. Dans ces vastes sous-sols clairs, les instruments de ménage, les casseroles géantes, les chaudières, brillent comme dans une salle d'opération.

Quand je les visitai pour la première fois, après mon arrivée, une bande de jeunes filles pimpantes et joyeuses (des étudiantes pour la plupart) dont quelques-unes n'auraient pas su, quelques jours plus tôt, faire cuire chez elle un repas, travaillaient gaiement, dirigées par une femme exquise à cheveux blancs, élégamment vêtue. Elle semblait si calme et si souriante qu'on aurait cru une maîtresse de maison en tenue de soirée, jetant un dernier coup d'œil sur le service avant une brillante réception.

Mais oui, la réception était brillante. Huit cents invités... J'ai fait le compte des tranches de pain qu'il fallait couper, des coquilles de beurre, des assiettes, des verres, des bouquets de fleurs qui décoraient les tables de la vaste salle à manger.

A Mountain House, des équipes se partagent le travail : équipes de cuisine, de service, de vaisselle, de ménage, d'étages, de bureau de réception, de presse, de fleurs, de théâtre, de transports, etc...

- « Mais », demandent les visiteurs surpris, « qui dirige ? »

Nous leur répondons à la manière d'un petit garçon de nos amis qui, resté seul un jour à la maison, reçut la visite d'un encaisseur.

- « Le patron est absent ? » demanda-t-il.

- « Ici, Monsieur », répondit l'enfant, « c'est Dieu le patron. »

A Caux, Dieu dirige.

Aucune équipe de travail n'entreprend quoi que ce soit sans se recueillir pour chercher ses directives.

C'est ainsi que je vis, à ma grande surprise, une équipe composée de médecins, d'industriels, de députés, d'un évêque suédois, et de jeunes garçons, faire silence un moment avant d'entreprendre la vaisselle.

Un homme d'affaires de Paris nous racontait dernièrement : « Je me suis présenté un jour à la cuisine avec un camarade aussi incompetent que moi, et l'on m'a chargé de la cuisson de huit cents œufs sur le plat. Les vingt premiers furent une belle catastrophe ! Alors, dégoûtés de notre maladresse, nous réfléchîmes que nous n'avions pas pris le temps de nous recueillir. Après l'avoir fait, le travail s'organisa tout naturellement et s'accomplit sans peine. »

Dans les entreprises ordinaires, une cuisine faite par des éléments aussi disparates risquerait fort d'être abominable. Mais, à Caux, les menus sont soignés, variés et abondants. Ils sont présentés d'une façon impeccable, D'anciens chefs d'Etat, des ministres, des évêques, des princes hindous y ont été reçus et cette réception, bien des chefs du protocole auraient pu nous l'envier !

Travailler en équipe, ce n'est pas seulement chercher dans la collaboration une qualité de rendement meilleure pour un objectif précis, c'est accepter d'être entraînés ensemble comme citoyens plus encore que comme travailleurs, C'est lutter pour restaurer en nous le meilleur du caractère national.

Alors le travail devient un don joyeux à travers lequel le message le plus haut peut passer.

Le travail en équipe implique un déplacement de mon centre de gravité intérieur, naturellement fixé sur moi, pour aboutir à une orientation nouvelle vers les autres.

Un matin, en méditant ces choses, les neuf points suivants me vinrent à l'esprit ; je les inscrivis à mesure et c'étaient comme les litanies du moi égoïste que je me surprénais à réciter dévotement :

Le travail en équipe m'est contraire.
Je n'aime pas être contrôlée par les autres.
J'aime faire les choses à ma manière (c'est la bonne).
Je déteste les critiques.
J'abhorre les gens tatillons.
Je préfère mes idées à celles du voisin.
J'exècre l'inattendu dans le travail.
Je n'aime pas être assujettie à heure fixe.
Je hais le désordre des autres ; mais j'aime le mien au milieu duquel je me retrouve.

Ces neuf points de friction font grincer les rouages dans le travail en équipe. Tout l'individualisme des démocraties est en moi.

A Caux, le travail n'est jamais individuel. Il atteint à la perfection par la collaboration de tous. Même les bouquets se font en commun. Chaque chambre, chaque couloir, chaque table de salle à manger, chaque salon, est quotidiennement fleuri. L'équipe des fleurs est difficile à constituer.

Chacun y arrive avec son grand désir de bien faire, et y apporte son sens particulier de l'harmonie et de la beauté florales. Pour faire des bouquets, il faut être un peu artiste, et rien n'est plus individuel que le goût et le génie de l'artiste. Or, il s'agit de créer l'harmonie des ensembles, et non pas de donner à chacun la possibilité, à travers les fleurs, de s'exprimer, soi.

Le message des fleurs a une portée spirituelle que je ne soupçonnais pas.

Les fleurs ont leur langage, un langage subtil dont nous n'avons pas toujours conscience, mais qui s'insinue lentement et sûrement en nous. Le message des bouquets, que nos doigts composent, peut être un message de joie fraîche, de passion, de violence ou d'impureté... Il peut être un message d'ordre spirituel aussi, et à Caux c'est cela que nous découvrons.

A travers des vies inspirées des compositions florales inspirées viennent à la lumière. Les visiteurs les moins sensibles sont frappés, là-haut, par l'apport extraordinaire des fleurs.

Ces fleurs, peu abondantes à cette altitude, il faut aller les chercher sur les pentes, et à mesure qu'on les cueille, prier, imaginer, réaliser des créations. Ces branchages donneront à la construction le support de leurs teintes sombres. Les touffes de trèfle incarnat, les pommes de pin, les baies luisantes, rouges ou noires, entrent dans la symphonie des couleurs.

Les chœurs de nos amis américains de Mackinac nous apportèrent également, dans le domaine artistique et spirituel, des joies insoupçonnées.

L'extraordinaire qualité de leur ensemble vocal provient moins peut-être de leur technique, pourtant impeccable, que de leur unité intérieure et de leur transparence.

Aucun de ces artistes ne songe à s'assurer un succès personnel. Chacun est fondu dans le tout. Alors, à travers la musique, l'Esprit passe et les auditeurs perçoivent son subtil appel...

Des vies ont changé partout où les chœurs de Mackinac se sont fait entendre. Ils nous apportent plus qu'une émotion artistique fugitive. Ils ne nous laissent pas au niveau auquel ils nous ont trouvés. A travers eux, voici que les vies montent.

Le voudrions-nous nous ne saurions plus absolument redescendre. Tous ceux qui ont reçu le message du Réarmement Moral peuvent, à certaines heures de découragement ou de doute, momentanément, le rejeter ; mais, ils ne peuvent jamais l'oublier, et quand ils y sont infidèles, il en reste en eux comme une inguérissable brisure, une sorte de déséquilibre profond qui ne permet plus à l'être de se sentir stable et satisfait sur, les plans inférieurs.

« Qu'on le veuille ou non », me disait un jeune ami, « dès qu'on oppose un refus aux exigences de Dieu après les avoir un jour acceptées dans sa vie, ne fût-ce qu'une heure, on ne connaît plus la joie ; et il faudra bien qu'un beau jour, on soit de nouveau, comme Jonas, vomis sur le rivage, afin de retourner à sa vocation première... »

Le Réarmement Moral porte en lui une flamme qui brûle. C'est la flamme que le Christ est venu apporter sur la terre. Elle ne nous laisse la joie totale que lorsque par elle, le Moi est définitivement consumé. Mourir pour renaître... changer pour trouver le secret de la résurrection.

Ceux qui montent à Caux pour la première fois éprouvent confusément qu'on pénètre en un lieu où règne un courant spirituel à haute tension... Cela ne se remarque pas dans l'accueil, ni sur les visages. Rien n'est plus simple, plus chaleureux, plus joyeux que cet accueil. Et les regards ont tous une expression délivrée et souriante.

D'où vient cette extraordinaire libération ? On la ressent et on la souhaite. Comment y atteindre ? Là-haut, la vie quotidienne est pratique et active ; rien de tendu et d'artificiel n'y transparait. Ces gens ont trouvé Dieu et ils se sont perdus eux-mêmes. Le moi, source de toute douleur, de toute division, et de tout conflit, y perd jour après jour ses exigences... Et s'il renaît parfois, parce qu'il ne mourra qu'avec nous-mêmes, l'amour de l'équipe, ce merveilleux et si sévère - et tout de même si compréhensif amour - aide à le faire fondre. Et l'égoïsme peu à peu se dissipe comme le brouillard sous les rayons dorés du matin.

Nous prenons conscience d'une nouvelle qualité de l'amour humain : nous comprenons que cet amour consiste à faire grandir l'autre, à combattre pour lui, et même aux plus mauvaises heures de ses défaillances à ne jamais douter de ses possibilités infinies.

Nous apprenons à attendre avec patience cette heure du retour qui n'est pas la nôtre, mais qui est la plus belle parce qu'elle est l'heure de Dieu.

Une amie me disait un jour : « Frank Buchman connaît les âmes et il sait ce qu'il doit en attendre. Il utilise celles qui sont prêtes et il met les autres, parfois pour un long temps dans le tiroir aux espérances. Il n'est pas pressé. Le tiroir s'ouvre toujours ».

Nous apprenons à respecter la lente croissance des âmes, à ne pas aller plus vite qu'elles, nous renouons enfin à vouloir indiquer la route au Saint-Esprit... Attendre, aimer et cependant ne jamais diminuer la grandeur du message par faiblesse ou par indulgence ; trancher dans le vif comme le fil du rasoir, comprendre la douleur, la porter, mais en même temps avoir une réponse cette douleur, et montrer à chaque âme prisonnière l'étroite et parfois imperceptible issue, voilà ce qui donne à Caux cette atmosphère perpétuelle de haute spiritualité, de foi et de miracle.

Chaque équipe, que ce soit celle de la réception, du nettoyage, du théâtre, de la lessive, travaille dans cet esprit. Le labeur quotidien n'est qu'un tremplin pour monter plus haut. Il n'absorbe pas, comme dans la vie, les énergies complètes de l'individu. On n'éprouve pas, à Caux, l'écrasement de la besogne. On ne cherche jamais non plus à former quelqu'un en vue du maximum de rendement, mais de son développement, de son futur apport à la vie nationale et à travers elle à l'instauration d'un ordre mondial nouveau.

J'ai vu un jour arriver à l'équipe du repassage une personne qui manifestement ne savait rien faire. Elle l'avoua avec gentillesse :

- « Donnez-moi des serviettes et des mouchoirs, dit-elle, je pourrai toujours faire cela. »

Mais une repasseuse très habile abandonna aussitôt son travail, lui mit entre les mains une chemise d'homme et passa une grande heure à lui montrer comment il fallait s'y prendre.

- « Pourquoi cette perte de temps ? » demandai-je.

- « Parce que, ce qui importe par-dessus tout », me fut-il répondu, ce n'est pas le repassage, mais la personne. »

C'est à la personne qu'il était urgent de se consacrer ce jour-là. Si pendant cette leçon elle ne devint pas une spécialiste, en revanche, elle apprit ce dont elle avait le plus besoin, le secret du don de soi-même. Et cela sûrement, elle ne l'oubliera jamais.

L'amour donné sur ce plan-là, c'est le capital inaliénable.

Caux est, au point de vue du labeur quotidien, un immense organisme où les courroies de transmission, les rouages les plus compliqués et les plus délicats s'engrènent et fonctionnent sans grincement.

Le secret de cette réussite impeccable, c'est le recueillement. Chacun regarde le même chef d'orchestre, chacun joue sa partie dans l'ensemble en observant ses directions. Caux, c'est la démonstration de la direction de Dieu, s'exerçant à l'échelle collective. C'est pourquoi il est la préfiguration de ce que pourrait être un monde nouveau.

Lorsqu'on arrive là-haut pour la première fois, on est immédiatement sensibilisé par l'atmosphère, même si on ne prend pas complètement conscience de ce qu'elle représente.

- « Caux, me dit un camarade en m'accueillant, vous verrez, cela peut être le paradis... ou l'enfer ! »
Il riait.

Je compris ce qu'il voulait dire. Mais, si préparé que l'on soit à s'intégrer dans cette vie, on se sent, les premiers jours, semblable à un fétu, ballotté par les vagues...

Je percevais si fort ce courant de spiritualité et de forces que j'en éprouvais comme un vertige...

Une impulsion irrésistible me poussa tout de suite vers la petite chapelle qui se dresse non loin de Mountain House, au flanc d'une pente gazonnée. Elle était déserte et tout enveloppée d'ombre fraîche. Son autel était fleuri ; et sur chaque vitrail il y avait des anges. Toute l'armée des esprits célestes : l'archange saint Michel avec son épée flamboyante ; l'ange Gabriel, l'ange Raphaël et tous ceux que le Seigneur a délégués de l'invisible pour nous protéger sur la terre semblaient s'y être donné rendez-vous. Je demeurai longtemps recueillie cherchant un réconfort sensible qui ne venait pas ; et soudain la lumière se fit. J'étais venue dans cette église poussée par la peur. J'y venais chercher un refuge auprès de Dieu contre Dieu lui-même...

« Donner tout ? Donner tout ? Oui, Seigneur... Mais pas cette petite chose si infiniment précieuse à laquelle je m'accroche encore, pas cela ! pas cela ! Donner 95%, 98% oui, cela je le veux de toute mon âme. Mais ces derniers 2% je voudrais tant les garder pour moi, les protéger, vous les soustraire... Ce n'est rien, juste une petite façon personnelle d'organiser ma propre vie, de vouloir le bien pour moi ou les autres, de garder mes pensées ou mes peines secrètes, de refuser l'action, de continuer un rêve. »

Devant moi l'ange du vitrail semblait sourire et la chapelle était pleine de clarté.

Je comprenais bien qu'il me faudrait laisser mes ultimes 2% devant l'autel du Seigneur.

Cela se fait insensiblement. Et alors on se trouve accordé à l'orchestre du monde. Le modeste petit instrument joue sa partie dans la symphonie de la vie nouvelle. Il y retrouve son sens et son utilité. Il est à la fois l'indivisible partie et le Tout. Dans cet ensemble parfait chacun se fond et garde cependant son intégrité.

On travaille beaucoup à Caux. Mountain House est une ruche bourdonnante, On s'y amuse aussi : les réjouissances y tiennent une grande place. Elles sont l'aboutissement naturel de la joie qui habite les cœurs. Cette joie dont le monde a perdu le secret, voici que là-haut, peu à peu, on la retrouve dans sa fraîcheur primitive...

Deux choses sont nécessaires pour que la joie rayonne : il faut avoir le cœur pur et il faut que le regard intérieur de l'âme s'oriente hors de lui-même.

Mais, comme le travail, les réjouissances sont un moyen de transformer des vies : revues, cinéma, concerts, chorégraphie, théâtre, grandes fêtes familiales (il y a eu à Caux quatre mariages et un baptême) deviennent l'occasion d'un message puissant.

Le soir du premier août, jour de la fête nationale de la Suisse, les jeunes organisèrent sur la montagne un grand feu ; il embrasa soudain la nuit, envoyant un salut fraternel à d'autres feux qui s'allumaient ça et là dans la plaine ou sur les coteaux. Des flammes de bengale s'élevaient un peu partout au bord du lac et des bateaux illuminés étincelaient comme de précieux joyaux sur l'eau sombre.

Pourquoi ce 1^{er} août ne ressemblait-il pas à tant d'autres que j'avais jadis connus ? Les rites pourtant en étaient semblables, mais j'avais le sentiment de découvrir, ce soir-là, quelque chose de tout nouveau. La réponse me fut donnée par un souvenir.

J'ai connu autrefois une femme du peuple, une marchande de poissons aux halles, qui ressemblait à une truculente Mme Angot et qui avait longtemps mené une vie de désordre et de dérèglement. Je la trouvai un jour paralysée à la suite d'une attaque. Ce n'était plus la même femme. Malgré l'épreuve terrible, son expression était étonnamment sereine.

Je demeurai saisie, ne comprenant rien à tant de lumière et de douceur nouvelles. Les mots lui manquaient pour exprimer la révolution profonde de son âme, Alors elle me dit simplement cette parole étonnante : « J'ai vu Dieu ».

A Caux, il est arrivé, je crois, à beaucoup d'entre nous, à l'aube d'une matinée claire, dans le silence d'une promenade, par une nuit étoilée, ou simplement au détour d'un chemin, de rencontrer le Seigneur face à face, de le reconnaître et d'en garder à jamais la vision éblouie.

La nature, à Caux, parle à l'âme qui se recueille. J'ai été frappée, un jour, de façon inoubliable, par la royale splendeur d'un couchant sur le lac. Les caprices inattendus des nuages avaient dessiné à la verticale deux pans bien délimités d'ombre et de lumière. Un côté du paysage était déjà dans les ténèbres, l'autre dans un embrasement d'or éclatant. Image de nos vies divisées, où alternent sans fin les déchirements et la paix, le désespoir et la joie.

A Caux nous savons que chaque victoire remportée nous mène vers l'unité, mais nous savons aussi que cette unité ne se limite pas à la conquête de nous-mêmes, qu'elle nous dirige infailliblement à la conquête d'un monde qui cherche dans le désarroi de ses ruines le sens de ses destinées perdues.

Mais que se passe-t-il à Caux sur le plan national et mondial pendant ces mois de vie intense ? Les hommes de cinq continents s'y sont rencontrés.

Des délégués de trente-quatre nations ont collaboré dans une communion totale au-dessus des partis, des haines de classe, des préjugés de couleur, de race, de religion, de coutumes, cherchant ensemble une réponse valable aux problèmes de leurs pays.

Sur ce plan qui domine de si haut celui où nous avons l'habitude de nous débattre et de vivre, la rencontre se réalise sans peine, car l'homme prend conscience de l'unité de la vie divine et il est soudain ébloui par la réalisation tangible de la parole du Christ : « O Père, qu'ils soient un ! »

La ligne de démarcation entre le matérialisme et la vie spirituelle, c'est-à-dire la ligne des miracles est franchie ; nous sommes entrés sur le plan où l'on se donne. Nous avons quitté les bas-fonds où règne le désordre, parce que les idéologies qui se heurtent, celles de droite ou celles de gauche, ont pour programme : prendre ou retenir.

Accompagnés des patrons et des cadres, voici, vêtus de brun foncé, des groupes de travailleurs des mines d'Ecosse, d'Angleterre, du Pays de Galles, coiffés de leur casque de cuir bouilli, orné de leur lampe. Ils nous racontent leurs souffrances d'autrefois, leurs révoltes, l'activité qu'ils menaient dans les partis extrémistes, jusqu'au jour où ils rencontrèrent l'ami qui leur montra qui était le vrai maître de la mine, et quelle était la vraie révolution à faire. Ils nous exposent les résultats obtenus : collaboration avec leurs chefs, leurs camarades, augmentation de la production, répercussion sur l'économie nationale.

Durant l'été de 1946 des représentants de tant de pays différents ont vécu à Caux dans la coopération et l'harmonie. Des parlementaires, des lords, des généraux, des princes, travaillèrent avec des étudiants, des ouvriers, des chefs syndicalistes et de simples soldats.

Au cours des réunions quotidiennes qui nous rassemblaient tous, les uns et les autres venaient nous dire les expériences cruciales de leur vie et les conséquences parfois incalculables qui découlèrent de leur propre changement dans leur famille et dans les industries de leurs nations : grèves arrêtées, augmentation du pourcentage de rendement dans les charbonnages, les chantiers navals et diverses autres branches de la production. Tant il est vrai que là où l'ordre spirituel renaît, les conditions de la vie matérielle des peuples, automatiquement, s'améliorent.

La science et le progrès ne donneront vraiment tout leur fruit que le jour où l'homme aura retrouvé son âme. Ce jour-là, le progrès ne sera plus un but en soi, mais un moyen dont l'humanité se servira pour grandir et réaliser ses fins éternelles.

Mais, plus que ces récits passionnants, riches de tout le poids de l'expérience vécue, là-haut une chose est frappante.

Quand arrivait à Caux une délégation nationale : France, Angleterre, Afrique du Sud, Chine, Australie, Pays Nordiques, Italie, Allemagne, les représentants de ces nations, quel que soit leur titre, étaient reçus avec toutes les marques de la plus réelle affection, comme des ambassadeurs.

A leur arrivée, on les invitait parfois à monter sur l'estrade et à prendre la parole, soit à titre individuel, soit à titre collectif, comme représentants d'une classe sociale, d'une industrie ou d'un parti politique de leur pays.

Chose curieuse, dans ces premières séances, il y avait souvent dans leurs discours une note un peu discordante de revendications. Les chefs responsables de la France nous entretenirent, par exemple, du problème du charbon et de l'économie nationale. Ceux de l'Inde, de leur désir d'indépendance. L'Indonésie parla de ses difficultés avec la Hollande, les pays dévastés de leurs souffrances et de leurs privations. Et tous laissaient entendre que si, peut-être, les autres nations consentaient à leur apporter une coopération plus effective, les difficultés pourraient s'aplanir. Frank Buchman écoutait en souriant et sans interrompre. Puis, d'un mot bref, il déblayait ensuite la question et élargissait les horizons.

« Les individus et les nations », nous répétait-il, « ont besoin de retrouver le sens du repentir. Si vous réveillez l'individu, vous réveillerez la nation. Alors nous aurons un nouveau climat moral et une solution aux crises présentes et à venir.

« Les nations ont besoin d'être réarmées moralement ; nous devons, nous pouvons et nous voulons susciter une force morale et spirituelle assez puissante pour refaire le monde.

« Seuls des hommes dirigés par Dieu créeront des nations également dirigées par Dieu et capables de susciter ce monde nouveau.

« Dans cette aventure, chacun peut trouver sa vocation, comme chaque nation peut réaliser sa destinée.

« Il y a un irrésistible pouvoir dans une minorité guidée par Dieu. Pensez à Jeanne d'Arc. Elle a sauvé la France. La voix de Dieu pour elle devint la voix de la raison pour son pays, C'est cela dont notre époque a besoin. La voix de Dieu doit de nouveau devenir la volonté de tout un peuple. Dieu est le facteur oublié. »

Quelques jours ou quelques semaines plus tard, ces mêmes hommes remontaient sur l'estrade, et alors on pouvait mesurer le parcours. Ils avaient découvert à Caux le sens de leur responsabilité pour leur industrie ou leur nation. Il ne s'agissait plus alors de réclamer mais d'apporter à ce monde nouveau qu'ils voulaient construire, une nouvelle qualité de pensée et de rayonnement.

Sur ce plan supérieur, les haines et les rancunes tombent parce que chacun reconnaît ses fautes et en fait parfois le dramatique et poignant aveu.

A Caux, j'ai vu les ennemis d'hier, des Allemands et des Juifs. Ils ont pu se tendre la main... Minute inoubliable où, sur les tombes fraîches ouvertes, j'ai compris soudain le sens rédempteur du sacrifice des martyrs...

Ce sang versé, ces flammes dévorantes, cette souffrance sans nom, voici qu'en vertu d'une réversibilité mystérieuse elle paie et elle rachète le péché de la terre. Ceux qui ont souffert persécution pour la justice dans tous les pays, sous toutes les latitudes, ils n'ont pas donné leur vie en vain.

Line, toujours à l'avant-garde de la bataille et du miracle, Mme Montefiore qui avait vu dans un rêve prémonitoire la croix et la couronne d'épines lui annonçant son martyre, le petit Bernard au cœur pur et tous mes amis étoilés dont il ne reste plus que des cendres, tous ont été avec le Sauveur crucifié, les coopérateurs de la rédemption du monde ; ils nous valent les prémices de cette victoire.

J'ai entendu sonner à Caux une heure qui marque un tournant historique dans les destins de l'humanité. C'est l'heure de la réconciliation des hommes.

Je sais que si nous la laissons passer, l'humanité perdrait sa dernière chance.

Ni la guerre atomique, ni les blocs qui se font face n'apporteront une solution aux problèmes du monde. Tout recommencera, car la dernière des guerres apporte toujours avec elle le germe de la prochaine. Chaque dernière guerre décuple les pouvoirs de destruction de la suivante. Nous pouvons encore choisir la vie. Les chemins de la vie, pour un temps peut-être encore très court, nous sont encore ouverts.

A Caux, nos yeux ont contemplé quelque chose de plus grand que la beauté temporelle et souveraine des choses. Les écailles sont tombées de bien des yeux aveugles. Nous avons découvert l'issue qui mène à la vie délivrée. Le monde nouveau est depuis lors en gestation dans nos cœurs.

Cet enfer des hommes qu'un jour j'ai connu et qui a fermé sur tant d'entre nous ses portes pour nous envelopper d'une nuit éternelle, voici qu'il s'ouvre sur les perspectives de la cité de Dieu.

Caux en est la préfiguration, non parce que des âmes privilégiées peuvent y trouver une délivrance, réaliser pleinement le sens de leur destinée... C'est parce que, à l'enfer des hommes, Caux donne la réponse collective à la détresse du monde et qu'il nous aiguille tous ensemble, individus, classes, peuples et nations, vers la cité divine, vers cette renaissance dont nous serons les artisans passionnés.

Ce travail gigantesque se fera, je le sais, à travers des joies, mais aussi des détresses inouïes. On ne se rebâtit pas soi-même, on ne rebâtit pas le monde sans connaître les douleurs de l'enfantement.

Les coups nous viendront du dehors et du dedans. Nous connaissons les heures de doute et les secrètes fissures de notre foi. Nous essaierons vainement de nous les nier à nous-mêmes. Nous serons parfois blessés à mort par la persécution, l'indifférence ou le mépris de ceux que nous aimons. Nous essuierons la calomnie, les moqueries des biens et des mal-pensants, nous connaissons l'hostilité d'un grand nombre et les multiples oppositions.

Oui tous, plus ou moins, nous avons compris et envisagé ces choses. Et nous avons su à quoi l'appel de Dieu nous engageait.

Personnellement, Caux m'a donné un sens tout nouveau de la liberté intérieure et, chose étrange, c'est en renonçant à moi-même que j'ai découvert ma réelle personnalité.

Je me suis détachée graduellement et presque sans m'en rendre compte du troupeau bêlant de ceux qui subissent la vie et qui se laissent mener.

Il y a tant de manières pour les hommes d'être des moutons.

Je pense à la piété bêlante qui fait les incroyants.

Je pense à l'amour bêlant qui amène les ruptures.

Je pense à l'obéissance bêlante qui annihile la personnalité. J'ai découvert ici que je pouvais être libre, et que cette liberté me donnait envers les autres et envers mon pays des responsabilités et des devoirs nouveaux.

La solution que j'ai trouvée dans ma propre vie est aussi la solution aux problèmes des peuples, masse le plus souvent passive et amorphe qui, se laissant conduire, est prête, par là-même, à toutes les versatilités et à tous les revirements.

Transformer ces velléitaires en êtres libres et décidés, cela ne signifie rien moins que la récupération de milliers d'hommes perdus pour la nation.

Vous, moi, n'importe qui peut accomplir en lui cette révolution.

A Caux nous comprenons que la force de Dieu peut remplir nos cœurs, forger nos âmes et reconstruire le monde.

Maintenant, partout, dans les cinq continents, une armée de combattants animés de la même flamme se lève. Leur force vient de ce qu'ils ne travaillent plus isolément en corps francs ou en francs-tireurs. Chaque nation apporte en contribution le génie particulier de sa race, de ses traditions, de son esprit créateur.

Ce qui est impossible à un individu, à un groupe, à un pays, toutes ces volontés convergentes l'accompliront, irrésistiblement aimantées par la puissance de l'Esprit.

Sous toutes les latitudes, sous les ciels les plus différents, l'homme a le même impérieux besoin de retrouver son âme, de transformer son cœur, de dépasser le niveau du matérialisme qui tue.

Partout aussi, et immédiatement, s'il accepte à cette croisée des chemins, d'aiguiller son destin vers la voie ascendante, l'homme peut revivre, et en accueillant la vie, la transmettre à son foyer, à son pays et au monde.

Le remède est le même pour tous. Un homme ordinaire qui change, peut être le gond sur lequel tourneront les portes de l'histoire.

Il ne nous reste plus d'autre issue que le renouvellement total de notre être.

Cette bataille je ne l'ai pas gagnée encore. Elle est de tous les instants. Elle recommence chaque jour. Dans la vie - et justement parce que c'est la vie, c'est-à-dire un Devenir constant - tout est enfantements, luttes, défaites momentanées et victoires.

Je sais cela. Je ne me suis pas engagée dans l'euphorie d'un enthousiasme, mais dans la grandeur d'une certitude.

Et je me suis engagée.

Je suis décidée à perdre, s'il le faut, beaucoup de batailles, mais la guerre, je la gagnerai. Je dois, jour après jour, retrouver le sens miracle, que l'homme, tout au fond de son en matérialiste, a perdu.

« Ô Femme », disait le Seigneur, « ta foi est grande. Qu'il te soit fait selon ce que tu as cru ! »

Dieu ne fait pas de miracles, lorsque notre prudence humaine et notre admirable bon sens décident à lui en donner l'autorisation.

Les miracles viennent de lui, mais ils sont réponse à notre foi...

Je crois au miracle de l'Esprit, à sa prédominance sur la force, l'intelligence et la raison.

Je crois à l'amour surtout, à l'Amour difficile, héroïque, tenace et vainqueur.

A l'amour que je vivrai, à l'amour qui finalement sur tant de ruines, de morts, de sacrifices sanglants.

Je vivrai ce grand amour, car j'ai compris c'est le dernier mot de tout, qu'il est le seul chemin.

Et Dieu nous y appelle - car Il est Amour.

Seigneur, en cette aube de Pâques, voici que sonnent une fois de plus les cloches de la Résurrection. Elles vibrent en ce matin d'avril dans un ciel perle, où se découpent quelques rares échappées bleues.

Elles m'apportent la vision presque sensible de l'unité qui peut être réalisée. Et voici que les noms des nations se mettent à tinter, eux aussi, avec les cloches, et ils font comme une ronde autour des carillons de Pâques, qui joyeusement s'égrènent. C'est comme une grande chaîne sans fin qui relie l'un à l'autre les continents à la cité du Ciel, une chaîne dont chacun de nous est un maillon infime, mais nécessaire. Que votre plan, Seigneur, se réalise, et qu'à travers ces hommes nouveaux que nous voulons être, se prépare la renaissance du monde, afin que votre règne arrive et que votre parole soit accomplie !

Paris,
Pâques 1947.

TABLE DES MATIERES

Première partie – L’aventure.....	11
Chapitre I - L'exode.....	11
Chapitre II - Comment servir mon pays ?.....	13
Chapitre III - « Je te donnerai Israël ».....	17
Chapitre IV - En correctionnelle.....	22
Chapitre V - Sainte Marguerite-Marie des Joncs Marins.....	25
Chapitre VI - L'étoile Jaune.....	27
Chapitre VII - Premiers contacts avec la Gestapo, Juin 1942.....	31
Chapitre VIII - Le rendez-vous de Montparnasse.....	36
Chapitre IX - L'ange gardien.....	38
Chapitre X - Les agissements de « Belle-Image ».....	42
Chapitre XI - L'hôpital de Pithiviers, la bonne mère.....	44
Chapitre XII - Noël à l'hôpital.....	51
Chapitre XIII - 28 Février 1943 : L'évasion.....	53
Chapitre XIV - L'arrestation.....	55
Chapitre XV - Verba volent, scripta manent.....	60
Chapitre XVI - Coup de théâtre.....	63
Chapitre XVII - Un voyage entre deux gendarmes.....	66
Chapitre XVIII - La prison.....	70
Chapitre XIX - Frank et le deuxième interrogatoire.....	74
Chapitre XX - Second voyage entre deux gendarmes.....	79
Chapitre XXI - L'étoile blanche.....	83
Chapitre XXII - Rabiot.....	85
Chapitre XXIII - Mes amis étoilés.....	87

Chapitre XIV - Une déportation à Beaune-la-Rolande	97
Chapitre XXV - Vendredi Saint au camp	99
Chapitre XXVI - Les derniers jours à Beaune-La-Rolande.....	102
Chapitre XXVII - Rabiot.....	105
Chapitre XXVIII - Capvern.....	108
Chapitre XXIX - Heures d'apaisement, heures de douleur.....	111
Chapitre XXX - Toulouse	113
Deuxième Partie - L'aventure perdue.....	115
Chapitre XXXI - Heures d'éclipse.....	115
Chapitre XXXII - Le sens de l'Aventure	???
Chapitre XXXIII - Le dernier quart d'heure.....	???
Chapitre XXXIV - L'été	???
Chapitre XXXV - La croix de Buchenwald	???
Chapitre XXXVI - Les soldats du second débarquement.....	???
Chapitre XXXVII - Les signes du désenchantement.....	???
Chapitre XXXVIII - Le matérialisme, ce mirage.....	???
Chapitre XXXIX - Peut-on sauver quelque chose ?	???
Troisième partie - L'aventure retrouvée.....	???
Chapitre XL - La stratégie du second débarquement.....	???
Chapitre XLI - Visions de combat	???
Chapitre XLII - Comment s'y prendre ?.....	???
Chapitre XLIII - Histoire de la « Rénovation Immobilière ».....	???
Chapitre XLIV - Caux	???
Annexe.....	???

MADELEINE et YVONNE

Madeleine Fauconneau du Fresne est née le 2 juin 1893 à Genève. Ses parents vivaient alors en Suisse, non loin du berceau de sa famille maternelle ; son prénom lui fut donné en mémoire d'une sœur de son père qui était morte à l'âge de 28 ans de la grippe espagnole, une semaine après son mariage.

Madeleine se rattachait par son père à une ancienne famille de la haute bourgeoisie du Berry, et par sa mère née Perrault de Jotemps, à une famille aristocratique du Bugey.

Les Fauconneau, seigneurs du Fresne, du Tertre, de Montmorin, de Peumarteau et d'Argier appartenaient à une ancienne famille de la haute bourgeoisie de robe du Berry très honorablement connue dans la région de Chateauroux depuis le XV^{ème} siècle où elle possédait quelques fiefs, alliée à des familles de l'aristocratie locale comme les Boislinards, Baron du Palys, Damy de Grandcourt, et de la vieille bourgeoisie comme les Perrussault, Fradet, Cartier du Boisdoin.

Après la révolution, la famille écrivit son nom « Fauconneau Dufresne », mais se fera le plus souvent appeler « Dufresne ». Une branche de cette famille s'établira à Nantes au début du XIX^{ème} siècle jusqu'au grand-père de Madeleine, Emile Fauconneau Dufresne qui fit comme son père Honoré, une très belle carrière dans la magistrature, tous deux conseillers à la cour de Cassation et commandeurs de la légion d'Honneur.

Alors qu'il était jeune magistrat à la cour d'appel de Colmar, Emile Fauconneau Dufresne, grand-père de Madeleine, avait épousé une riche héritière, Marie Herzog, fille unique d'Antoine Herzog grand industriel alors fort connu, établi en Alsace au Logelbach, siège de ses établissements textiles et où se trouvait aussi ses domaines aux environs de Colmar.

C'est dans ce lieu que naquirent les six enfants d'Emile et Marie Fauconneau Dufresne dont le troisième, un fils, fut nommé Gabriel.

Aussitôt après la guerre de 1870, l'Alsace étant devenue allemande, Emile Fauconneau Dufresne fut chassé comme « ennemi de la Prusse » en raison notamment de ses responsabilités dans la magistrature française. Il quitta le Logelbach avec sa femme et leurs six enfants, et après quelques vicissitudes, et une mutation à Bordeaux, s'installa à Paris, 48 boulevard de Courcelles dans un grand et bel hôtel particulier avec un important jardin situé juste en face de la rotonde du parc Monceau, propriété de son beau-père Antoine Herzog qui fut un des promoteurs immobiliers de la plaine Monceau.

Ce dernier s'était installé lui-même dans un hôtel particulier qu'il possédait 6 rue Murillo, dont le jardin jouxtait le parc Monceau. Plus tard, Antoine Herzog fit construire une maison de campagne sur l'île de la Grande Jatte à Neuilly, dont il avait acheté la moitié droite à partir du pont Bineau en venant de Paris. Outre la maison, un manège de chevaux, une petite ménagerie, des bateaux, et un jardin aménagé étaient ainsi mis à la disposition des enfants Fauconneau Dufresne dont l'enfance puis la jeunesse se déroula ainsi dans un cadre particulièrement somptueux.

Après la fin des hostilités avec l'Allemagne, la famille put chaque été retourner en Alsace et y passer des vacances idylliques dans les prestigieuses propriétés de la famille Herzog aux portes de Colmar, entre Wintzenheim et Turckheim.. Le père de Madeleine vécut donc une enfance et une jeunesse dans des conditions très privilégiées.

Gabriel manifesta tôt un caractère original et plutôt littéraire, ne réussit pas à intégrer Saint-Cyr et fit l'école de Saint-Maixent. Emmanuel l'aîné fut appelé assez tôt à travailler avec son grand-père Antoine Herzog dans la perspective de lui succéder un jour comme dirigeant des Etablissements industriels Herzog.

Emile Fauconneau Dufresne fut un père au tempérament sévère et exigeant, notamment à l'égard de ses fils Emmanuel et Gabriel qui l'avaient déçu pour ne pas avoir été aussi brillants qu'espéré, plutôt dilettantes et peu conformes aux exigences élitistes de leur père. Un troisième fils Albert était handicapé mental.

Le sévère conseiller à la cour de cassation avait reporté toute son estime sur ses filles, l'aînée Marguerite, mariée un magistrat d'avenir, René Petit, gendre apprécié par son beau-père pour ses qualités personnelles et sa profession, et sa cadette Marie, mariée avec Stanislas Rougier, officier artilleur issu de l'école Polytechnique, qui avait épousé en premières noces leur sœur Madeleine, celle qui était morte tragiquement de la grippe une semaine après son mariage.

Leur mère Marie Herzog était une femme douce et charmante, très proche de ses enfants, atténuant l'exigeant caractère de son mari. Ses petits-enfants gardaient le souvenir d'une très gracieuse grand-mère, jolie, affectueuse et attentionnée. A cet égard, les photos sont trompeuses : Emile Fauconneau Dufresne, bel homme quand il était jeune, a une allure souriante et débonnaire qui contraste avec l'apparence austère et presque sévère de sa femme. Marie Herzog devait mourir à l'âge de 57 ans en 1900, et ainsi ne pas connaître les événements difficiles qui allaient frapper la famille en 1906.

Gabriel Fauconneau Dufresne rencontra Gabrielle Perrault de Jotemps qu'il devait épouser le 24 septembre 1891 à Grilly dans l'Ain où son beau-père le comte Edmond de Jotemps était châtelain.

Après avoir vécu en Suisse à Graveline au bord du lac de Neufchâtel, Gabriel, bien doté par son grand-père Antoine Herzog, acheta le château de Prévessin dans l'Ain, proche de la frontière suisse, non loin du château de Grilly où vivaient ses beaux-parents.

Il y vécut très agréablement, avec tous les moyens donnés par une fortune conséquente et après un bref passage parmi les chasseurs alpins, avait quitté l'armée et n'exerçait pas de profession, vivant de ses rentes et des revenus procurés par les Etablissements Herzog et la vente du patrimoine immobilier parisien familial, au départ très considérable, constituée de plusieurs immeubles dans la plaine Monceau et dans les villes de Neuilly et Levallois-Perret.

Tout semblait sourire à cette famille riche et respectée. Gabriel était connu pour son caractère enjoué, particulièrement aimé par ses neveux et nièces qui ont gardé de cet oncle original le souvenir d'un personnage joyeux et amusant qui trouvait toutes sortes d'idées de jeux et improvisait des comédies théâtrales enfantines pour eux. Gabriel écrivait des poésies et des pièces de théâtre, ce qui semble avoir été sa seule activité.

Madeleine fut l'aînée de ses filles, deux autres sœurs devaient suivre : Anne née en 1896 et Marthe en 1899, toutes deux nées au château de Prévessin. Ces trois enfants furent déclarées à l'état-civil sous le nom « FAUCONNEAU du FRESNE », Gabriel ayant voulu relever la particule ancestrale, mais il semble que ce dernier ne procéda pas pour autant à une rectification d'état-civil formelle pour lui-même, tout en portant désormais le nom « Fauconneau du Fresne » dans le monde.

En 1906, la famille Fauconneau Dufresne fut frappée par la retentissante déconfiture des Etablissements Herzog en Alsace et à la fois pour sauver l'honneur et pour éviter une faillite qui pouvait avoir pour effet de mettre plus de 3000 salariés sur le pavé, les actionnaires familiaux dont Gabriel faisait partie, se résignèrent à céder leurs actions à leurs créanciers.

Si cette mesure permit aux établissements de se maintenir, la ruine de la famille fut complète et avec elle la fin brutale de la splendeur passée et des confortables revenus.

Gabriel vendit alors le domaine de Prévessin, poussé par la nécessité de réaliser la majeure partie de son patrimoine foncier.

Un autre événement corollaire plus intime fut la mésentente de Gabriel et de sa femme qui devait aboutir à une séparation de corps, quelques années plus tard. Sujet tabou dans une famille très catholique et traditionnelle.

Madeleine avait 12 ans, et on peut imaginer quel événement douloureux fut pour elle cette succession de ruptures, assortie d'un avenir devenu incertain alors qu'elle avait connu jusqu'ici faste, sécurité matérielle et affective, et de la nécessité de quitter la maison familiale.

C'est au château de Grilly que Gabriel du Fresne s'installa quelques années plus tard après la mort de ses beaux-parents, suite à un arrangement avec sa femme. Il y vécut jusqu'à sa mort en 1941, continuant son activité littéraire. J'ignore tout de la vie de Gabrielle de Jotemps après sa séparation avec son mari, sinon qu'elle s'installa à Genève.

Madeleine manifesta tôt un goût pour la littérature, ayant même remporté un concours de poésie dans son adolescence. Sa jeunesse fut sans doute assez austère : foyer familial dévasté, ruine matérielle, pensionnat...

En 1913, le sévère grand-père Emile Fauconneau Dufresne meurt, laissant un héritage encore conséquent malgré la ruine familiale, ce qui permettra à Gabriel, après les années difficiles, de retrouver une certaine aisance et de vivre correctement châtelain de Grilly le reste de ses jours.

Madeleine a 20 ans quand la guerre de 14 débute, je ne sais rien de sa vie à cette époque mais son père Gabriel s'engagea. Ses faits d'armes lui vaudront d'obtenir la légion d'Honneur.

Après la grande guerre, Madeleine et ses sœurs eurent certainement à souffrir d'un certain déclassement : issues d'un milieu distingué, autrefois prospère, désormais sans fortune et sans dot, avec des parents séparés et l'absence d'un réel foyer familial, elles durent apprendre à se débrouiller.

Madeleine du Fresne devait devenir professeur de lettres puis préceptrice d'enfants dans des familles fortunées, où sa parfaite éducation, ses qualités pédagogiques et sa culture étaient reconnues et appréciées.

Je ne savais rien d'elle jusqu'au jour où parmi quelques papiers récupérés après la mort de la sœur de mon grand-père, Mère Marie-Stanislas Rougier, alias tante Rima, religieuse à Picpus, je trouvais une lettre écrite par Madeleine de la prison d'Orléans à sa cousine germaine. Lettre dramatique, et très élevée par la spiritualité de cette femme isolée dans sa cellule manquant de tout, et qui parvenait malgré tout à rendre grâce à Dieu.

Intrigué, je voulus en savoir plus et fis la découverte de son livre « De l'enfer des hommes à la cité de Dieu » trouvé presque par hasard à la faveur de recherches via internet, qui fut une révélation sur cette personnalité aussi passionnée que courageuse.

Après vérification, je constatais avec le même étonnement que personne dans ma famille proche ne connaissait ni l'existence de Madeleine ni l'acte d'héroïsme qu'elle avait accompli pendant l'occupation. Elle était la cousine germaine de mon grand-père Dominique Rougier, mais cette génération avait disparu, celle de mon père quasiment, les deux sœurs de Madeleine comme elles étaient célibataires, bref, cette branche de la famille, pourtant proche encore et tout à fait identifiée sur le plan généalogique, avait été oubliée faute de descendance.

Son livre, paru assez confidentiellement en 1947, à une époque où personne ne voulait plus entendre parler de la guerre, m'a paru être un témoignage unique et original méritant d'être réédité, eu égard à la fois à son caractère historique, et au superbe témoignage d'une recherche spirituelle bouleversante, sans parler de l'extraordinaire amitié unissant ces deux femmes que rien ne prédestinait au départ tant leur histoire personnelle comme leurs milieux étaient éloignés les uns des autres.

Il m'a semblé aussi opportun de rechercher qui fut Yvonne Netter, ce qui fut plus facile car elle bénéficiait d'une certaine notoriété avant la guerre et ses archives ayant été donnée par sa famille à la bibliothèque Marguerite Durand, j'ai pu les consulter et avoir accès ainsi à tout un ensemble de documents, articles, lettres qui m'ont permis aussi de mieux comprendre qui elle avait été.

L'amitié assez extraordinaire de ces deux femmes qui n'avaient rien en commun est à souligner : cette avocat juive, féministe et progressiste, riche et connue, n'avait pas grand-chose à voir avec cette demoiselle issue par son père d'une famille de la vieille bourgeoisie française catholique et ruinée, et par sa mère d'une aristocratique famille du Bugey.

Ce livre relate comment ces deux femmes se connurent et les circonstances de leur amitié.

Yvonne Netter était à cette époque un personnage connu et original, pilier du féminisme français, qui avait conquis sa notoriété comme avocate très engagée dans la cause féministe et sioniste à la fois.

A SUIVRE

Ivry 25 Avril 1955

Madame,

Je viens de lire un interview de vous, dans le numéro d' « Heures Claires » qui vient de paraître, et de retrouver ainsi le moyen de vous rappeler un souvenir déjà lointain qui entre mille autres j'ai cependant conservé tant il m'avait frappé.

J'étais interné à Pithiviers au moment où vous avez réussi à vous échapper le l'hôpital.

Alors que votre évasion venait d'être découverte, votre « remplaçante » Madeleine Fauconneau du Fresne était amenée au camp.

J'avais réussi, étant de garde au service de l'infirmerie dans une chambre près de laquelle elle avait été enfermée, à obtenir des gardiens qu'ils me permettent de lui préparer une légère collation.

Le lendemain matin, avant même que l'appel fut donné, j'étais monté à la chambre pour lui servir, si l'autorisation m'était renouvelée, un peu de lait. La porte était ouverte, la chambre vide. Mais sur un mur, j'ai relevé ces mots, d'une écriture large et ferme, disposée comme suit :

Yvonne Netter

Nul ne prend ma vie,

je la donne

St. Jean (10-18)

En souvenir de mes jours

d'emprisonnement. 28 Février 1943

Madeleine Fauconneau du Fresne.

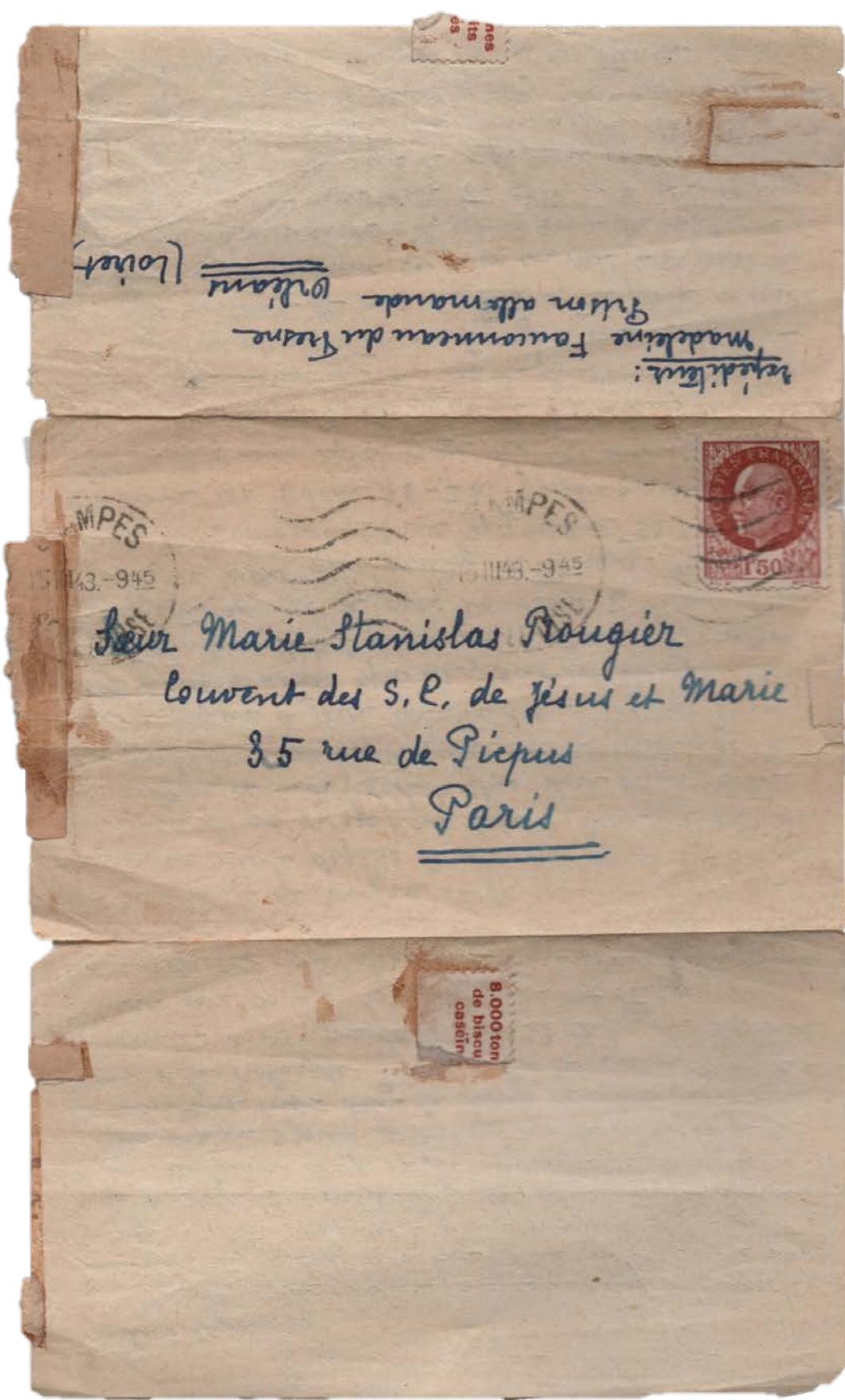
Je pensais pouvoir, dès la libération, vous faire parvenir ce message. En vain. Je me permets, l'occasion m'en étant offerte, de vous le transmettre sans rien y ajouter, même pas l'expression de l'émotion profonde ressentie puisqu'elle demeure après 12 ans.

Je n'ai jamais su ce que Madeleine Fauconneau du Fresne est devenue. J'ai seulement appris l'acte d'héroïsme qu'elle avait accompli.

Croyez madame, en l'assurance de mes respectueuses salutations.

Biot

Henri Biot, 6 rue J.B Clément, Ivry sur Seine, ancien interné Matricule 74 C.M



reçue par:
Madelaine Fauconnereau du Fresne
Sister allemande
Orléans
Louvet

nos
lrs
es

NIPES
1143-945

NIPES
1143-945



Sœur Marie Stanislas Rougier
Couvent des S. L. de Jésus et Marie
35 rue de Picpus
Paris

8,000 ton
de blacu
cassé

Lettre de Madeleine F. du Fresne à sa cousine

Prison allemande d'Orléans - Loiret

lundi 8 mars 1943

Ma chère petite cousine, je suis en prison depuis 8 jours. J'ai été arrêtée alors que j'étais malade et je suis partie nantie seulement d'un mouchoir! Je suis très sale, je rase dans mon sang (car je souffre d'hémorragie) et j'ai ma crasse car je ne me suis pas déshabillée ni coiffée depuis 8 jours. Je vois qu'on va m'envoyer pendant de nombreux mois dans le camp de concentration de Beurre la Hollande. Prieons, si il te plaît, amice + la famille, ainsi que la bonne s^{ie} Cabanis des Dicoches qui m'a si bien soignée cet été...

Mon corps est naturellement bien misérable, mais mon cœur est plein de Dieu, + je trouve que ce n'est pas si difficile de souffrir et de mourir pour lui. - Je suis en cellule depuis dimanche dernier, + n'ai pas vu un doux visage aimé depuis. Bien que des hommes autour de moi, c'est le plus dur quand on est malade + qu'en surplus on ne parle pas la langue pour se faire comprendre. - Mais dans cette et horrible dure épreuve, tout est simple, tout se réduit à un total abandon à Dieu. Je voudrais bien que tu donnes de mes nouvelles à l'alle TISSIER 19 rue du Maréchal Lyautey, le Ferreux - et à mon amie M^{me} PIGNET, 28 rue Gay Lussac 5^e. Son n^o de téléphone est Odéon 96-73. J'espère qu'on pourra vite de chez moi m'envoyer les premiers secours, linge savon, brosses à dents, papier à lettre + pharmacie! aspi-

rine, spés monneuril, un peu de gardénal, des tranches et un peu de nourriture. - Car je manque de tout et souffre surtout de ma saleté. - Tu peux m'écrire. On fera suivre, je pense, si je m'en vais. - Je pense à Pierre + je me demande s'il est revenu de captivité. - Maintenant, c'est mon tour, tu vois... Je ne suis pas malheureuse, il n'y a que le corps qui est misérable. mais la puissance de Dieu s'accomplit dans la foi. Abs. Soyons toujours joyeux. Je t'embrasse, chère Marina. Madeleine Faucouneau du Treone

Lettre de Madeleine F. du Fresne à sa cousine (verso)

Lettre adressée à : Sœur Marie Stanislas Rougier, couvent des S.R de Jésus et Marie, 35 rue de Picpus, Paris.

Expéditeur : Madeleine Fauconneau du Fresne, prison allemande, Orléans, Loiret.

Prison allemande d'Orléans- Loiret

Lundi 8 mars 1943

Ma chère petite cousine, je suis en prison depuis 8 jours. J'ai été arrêtée alors que j'étais malade et je suis partie nantie seulement d'un mouchoir ! Je suis très sale, je nage dans mon sang (car je souffre d'hémorragies) et dans ma crasse car je ne me suis pas déshabillée ni coiffée depuis 8 jours. Je crois qu'on va m'envoyer pour de nombreux mois dans le camp de concentration de Beaune La Rolande. Préviens s'il te plaît, Annie + la famille, ainsi que la bonne sœur Cabanis des diaconesses qui m'a si bien soignée cet été...

Mon corps est naturellement bien misérable mais mon cœur est plein de Dieu, je trouve que ce n'est pas si difficile de souffrir et de mourir pour lui. Je suis en cellule depuis dimanche dernier et n'ai pas vu un doux visage ami depuis. Rien que des hommes autour de moi, c'est le plus dur quand on est malade (qu'au surplus on ne parle pas la langue pour se faire comprendre). Mais dans cette extraordinaire épreuve, tout est simple, tout se réduit à un total abandon à Dieu. Je voudrais bien que tu donnes de mes nouvelles à l'abbé Tissier, 19 rue du maréchal Lyautey, Le Perreux, et à mon amie Line Piguët, 28 rue Gay Lussac, 57me. Son n° de téléphone est Odéon 96-73. J'espère qu'on pourra vite de chez moi m'envoyer les 1^{ers} secours, linge, savon, brosse à dents, papier à lettre + pharmacie : aspirine, spasmoneuryl, un peu de gardénal, des timbres et un peu de nourriture. Car je manque de tout, et souffre surtout de ma saleté. Tu peux m'écrire, on fera suivre je pense, si je m'en vais. Je pense à Pierre, je me demande s'il est revenu de captivité. Maintenant c'est mon tour, tu vois... Je ne suis pas malheureuse, il n'y a que le corps qui est misérable. Mais la puissance de Dieu s'accomplit dans la faiblesse. Alors soyons toujours joyeux. Je t'embrasse chère Marima.

Madeleine Fauconneau du Fresne.

Alfred TOKAYER

Alfred Tokayer, chef d'orchestre et compositeur, né le 23 mars 1900 à Köthen, ville de Saxe-Anhalt où Jean-Sébastien Bach fut maître de chapelle de la cour de 1717 à 1723, dans une famille juive très modeste originaire de Bistritz, ville de Transylvanie alors intégrée à l'empire austro-hongrois, aujourd'hui roumaine. Moritz Tokayer futur père du compositeur, émigra vers Berlin en 1891 où il épousa en 1899 Gertrud Simon. Le couple s'installe à Köthen où naît Alfred le 21 mars 1900. Il y commence l'apprentissage de la musique, qu'il poursuivra au Conservatoire Hoch de Francfort pendant l'année universitaire 1919/20, parallèlement des études de philosophie et d'économie qu'il avait entamées à Berlin dès 1918.

Il étudie le piano, la musique de chambre, la direction et la composition. En 1924, il est engagé à l'opéra de Brême comme chef de chant et chef d'orchestre, position qu'il occupera jusqu'en 1930. A Brême, Tokayer fait répéter et dirige des opérettes et des spectacles de musique légère qui reçoivent un bon accueil de la critique. Il épouse en 1927 la chanteuse Lucie Rena. De 1931 à 1933, le couple est engagé au Volksoper de Berlin.

A l'arrivée de Hitler au pouvoir, il est fort probable que Tokayer se voit interdire par la Chambre de Musique du Reich, d'exercer une quelconque profession musicale. La politique d'élimination juridique des juifs allemands se met en marche, et s'attaque impitoyablement à sa famille : le 5 mai 1934, elle est déchue de la nationalité allemande, si fièrement acquise en 1919, et leurs biens sont spoliés au profit de bons aryens. Moritz Tokayer se voit contraint de liquider son commerce de chaussures le 16 décembre 1935. Le compositeur s'exile alors en France, ses parents quittent l'Allemagne pour la Yougoslavie.

A Paris, Tokayer semble s'être relativement bien adapté à sa nouvelle vie. Il fréquente les milieux émigrés, mais aussi les musiciens français comme Manuel Rosenthal et Reynaldo Hahn, qui le présentent à la Comtesse Lili Pastré, mécène qui protégea dans sa propriété de Montredon à Marseille de nombreux artistes juifs pendant l'occupation. Elle apporta un soutien financier au compositeur, et pourvut à l'éducation d'Irène, la fille du compositeur, lorsqu'elle rejoignit son père en 1938. Il accompagne des récitals, et réalise des arrangements et des transcriptions, notamment pour le compositeur Maurice Thiriet, qui écrivit de nombreuses musiques pour les films de Marcel Carné.

Le compositeur se rend à Londres en 1936 pour diriger et orchestrer la musique du film *La symphonie des brigands* de Friedrich Feher (1889-1950), premier film basé sur une musique préalable avant *Fantasia* de Walt Disney.

Fin 1938, Tokayer est sélectionné pour participer à l'émission des Lauréats de Radio 37. Cette radio privée avait été créée l'année précédente par Jean Prouvost, directeur de Paris-Soir, et se saborda en 1940 à l'arrivée des troupes allemandes dans Paris. Dans une lettre du 27 décembre 1938, Tokayer fait allusion à la retransmission de ce concert par l'émetteur de la Tour Eiffel. Il y mentionne également ses démarches pour obtenir que ses parents soient autorisés à venir en France et à résider à Paris deux-guerres. Ses démarches semblent avoir porté leur fruit, puisque lors de son incorporation dans la Légion étrangère en 1940, les Tokayer résident 12, rue Fenoux, dans le 15^{ème} arrondissement. Dans la même lettre de décembre, Tokayer mentionne qu'il répète alors *La Chatte métamorphosée* d'Offenbach pour le concert du nouvel an 1938, probablement dans l'arrangement pour deux pianos qu'il en avait fait.

le bordereau de dépôt de ses œuvres auprès de la SABAM du 18 juillet 1939 montre qu'à cette date, il avait composé l'essentiel des pièces qui nous sont connues, dont les trois mélodies constituant le cycle *Une journée de mon enfance* (*Teddy*, *Berceuse*, *Hirondelle*). La suite symphonique *Une journée de mon enfance* date de 1936, mais ne semble pas avoir été déclarée à la SABAM. La *Petite Musique pour le clavecin et cordes* fut composée postérieurement à 1939, ainsi que l'orchestration de deux des mélodies, *Arrière-Eté* et *Une femme a passé*.

Peu après la déclaration de guerre du 1^{er} septembre 1939, Alfred Tokayer est interné comme étranger ennemi au camp Sourieux, près de Vierzon, dans le Cher, camp qui avait originellement été prévu pour accueillir des réfugiés espagnols.

L'engagement volontaire dans la Légion étrangère permettait d'échapper au risque d'être suspecté d'appartenir à une quelconque cinquième colonne. Tokayer s'engage alors le 8 décembre 1939 dans la Légion étrangère. Il arrive au dépôt de la Légion étrangère de Sathonay le 17 décembre et y reste jusqu'au mois de mars 1940 : c'est probablement là qu'il écrit son *Cantique de Sathonay*. Il est ensuite envoyé à Sidi-Bel-Abbes en Algérie, puis à Khenifra au Maroc. Il enseigne ensuite la musique au conservatoire de Meknès, où il dirige en 1940 *Une journée de mon enfance* pour l'antenne locale de Radio Maroc.

Démobilisé fin 1940, il s'installe près de Limoges où il retrouve des amis et collègues parisiens. Il continue à faire de la musique, donne des concerts, tient l'harmonium du village, joue pour les pensionnaires d'un refuge pour enfants juifs proche, montant avec eux une petite production de *La Chanson de Fortunio* d'Offenbach. Lors du débarquement allié en Afrique du Nord en 1942, les troupes allemandes envahissent la zone libre. Tokayer pense qu'il sera plus en sécurité dans l'anonymat d'une grande ville et rejoint Paris. L'abbé Robert, curé du petit village où il s'était réfugié et dont il s'était fait un ami, lui procure une fausse identité. Sous le nom d'André Tharaud, il retourne à Paris avec Mado, sa compagne. Au début de 1943, il espère rejoindre l'Angleterre par Lisbonne. Mado et lui sont arrêtés à la ligne de démarcation. Si Mado est libéré, Alfred Tokayer prend le chemin de la déportation, d'abord par le camp de Beaune-la-Rolande où il est interné le 10 mars 1943 en même temps que Madeleine Fauconneau du Fresne, puis celui de Drancy. Il y retrouve ses parents, Moritz et Gertrud. Tous les trois sont déportés le 23 mars 1943 dans le convoi #53 vers le camp d'extermination de Sobibor.

(extrait d'une importante notice concernant Alfred Tokayer par Amaury du Closel)

Maison de famille de Madeleine Fauconneau du Fresne

« Ce n'est point ici la place d'une demoiselle du château... » cf page 72



INDEX DES NOMS PROPRES

Aisha	Internée au camp de Beaune La Rolande	p.142, 143
Annette	Jeune lycéenne internée au camp de Beaune La Rolande	
B.... Mme	Internée au camp de Beaune La Rolande	p. 154
Berge	Yvonne	p. 230
Boithier M. et Mme	Aubergistes à pithiviers	p.66, 68, 71, 87, 89, 110
Bernard	Jeune de 18 ans soigné à l'hôpital de Pithiviers, puis interné à Beaune-la-Rolande, déporté	p.75, 76, 77, 78, 82, 143, 156
Berton Mme	Dame internée à Pithiviers et soignée à l'hôpital, déporté	p.80, 85,
Betty	Petite fille de 6 ans internée à Pithiviers, déportée	p. 76, 78, 83, 86
Bouchard M.	Chef du camp des communistes et des juifs	
Buchman Franck	Fondateur du réarmement moral	p. 192, 266, 267, 268, 270, 271, 272, 273, 291, 297
Caulfield John		p. 251, 252, 253

Chateaubriant (de) Alphonse		p.43, 44
Chasles Raymond		p. 43
Courcoux Mgr	Evêque d'Orléans	p.100, 102
Curie Eve		p. 264
Desjongs Marguerite	Nom d'emprunt d'Yvonne Netter	
Fauconneau du Fresne		p. 37,
Doliner Sam	Interné à Beaune-la-Rolande, déporté, a survécu	p. 145, 146, 148, 158, 161, 162, 163, 166
Frank	Responsable de la Gestapo d'Orléans en 1943	p. 112, 113, 123, 124, 125, 128, 129, 138, 139, 159, 160
Fribourg Pierre	Banquier, résistant, ami d'Yvonne Netter et de Madeleine du Fresne	p. 52, 53, 54, 59, 60, 61, 62, 64, 65, 66, 88, 95, 100, 101, 102, 103, 106, 166, 167, 207, 215, 232
Gaulle (de) Général		p. 154, 212, 213
Gerlier Mgr	Evêque	p. 125, 126
Grilly château de	Maison de famille et résidence de Gabriel Fauconneau du Fresne, père de Madeleine	p. 152

H... Mme	Internée au camp de Beaune La Rolande	p. 155
Hauteville (d') Philippe		p. 230
Israël M.	Transféré à Beaune La Rolande en même temps que Madeleine du Fresne	
Janine	Jeune fille internée à Pithiviers et soignée à l'hôpital, déportée	
Kartun Léon	Pianiste et compositeur interné à Beaune La Rolande	p. 81, 90, 91, 92, 145, 149, 156, 158, 162, 163, 164, 165, 166, 168, 215, 229, 230
Lombart Commandant	Chef du camp de Beaune-la-Rolande	p. 152, 164
Marguerite-Marie (Sœur)	Religieuse à l'hôpital de Pithiviers-	p. 77, 78, 81, 82, 86, 87
Michel	Enfant interné à Pithiviers et soigné à l'hôpital, sauvé	p. 80, 83
Montefiore (Mme)	Internée à Beaune-la-Rolande, déportée	p. 146, 155, 238, 259, 307
Netter Yvonne	Avocate	p.28, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37,38, 39, 40, 41, 45, 46, 49, 50, 51, 52, 54, 61, 62, 67, 68, 71, 76, 82, 83, 84, 88, 90, 91, 99, 105, 107, 116, 125
Melher Mme	Dame internée à Pithiviers et soignée à l'hôpital, déportée	p.78, 79
« Pierrette »	Nom d'emprunt de Pierre, voir Fribourg	

Piguet Line	Amie de Madeleine du Fresne, arrêtée et déportée, morte à Ravensbrück	p.21, 22, 23, 24, 26,27, 28, 31, 32, 33, 36, 43, 44, 50, 51, 52, 54, 58, 64, 66, 88, 100, 102
Piguet Robert	Médecin, mari de Line Piguet	p.26, 32, 33
Rosette	Internée à Pithiviers, soignée à l'hôpital, puis internée à Beaune La Rolande, déportée	p.81, 82, 144
Rougier sœur Marie Stanislas	Cousine germaine de Madeleine du Fresne, religieuse au couvent de Picpus	p.21
S... Marguerite	Artiste lyrique internée à Beaune La Rolande	
Scal Dol	Amie du mouvement « Réarmement moral »	p.30
Teissier M. et Mme	Jardinier à Pithiviers	p.91, 92
Thérèse	Petite fille de 6 ans internée à Beaune La Rolande, déportée	p.141, 142
Tokayer Alfred	Compositeur de musique autrichien transféré à Beaune La Rolande en même temps que Madeleine du Fresne, puis déporté à Sobibor	p.61, 143
Vallat Xavier	Responsable du secrétariat général aux affaires juives en mars 1941	p.44
Watteville (de) Robert		p.43
Watteville (de) Diane		p.43

SOURCES :

Manuscrites :

- Fonds Yvonne Netter, bibliothèque Marguerite Durand, 79 rue Nationale 75013 Paris
- Archives du CERCIL (Centre d'Etude et de recherche sur les camps d'Internement de Beaune-La-Rolande, Pithiviers, Jargeau et la déportation juive), 45 rue du Bourdon Blanc, 45000 Orléans
- Archives départementales du Loiret
- Papiers de famille Emmanuel Rougier

Imprimées :

- « De L'enfer des hommes à la cité de Dieu », Madeleine Fauconneau du Fresne, 1947, éditions Spes, Paris
- « Les Français Juifs, 1944-1950 : récit d'un désenchantement », Muriel Pichon, 2009, Tempus, presses universitaires du Mirail, Toulouse
- « Le fil conducteur », Diane de Watteville-Berckheim, 1993, Caux Edition
- Archives juives, revue d'histoire des juifs de France, n°30/1, p.116 à 121, « Yvonne Netter, avocate, militante féministe et sioniste », C Nicault
- Revue « Sexe et race » n° 5, 1990, « Yvonne Netter (1889-1985) : Itinéraire d'une avocate féministe et sioniste dans la première moitié du siècle en France, Christine Bard
- « Alfred Tokayer », Amaury du Closel